

L'homme éternel / G. K.  
Chesterton ; traduit de  
l'anglais par Maximilien Vox

Chesterton, Gilbert Keith (1874-1936). L'homme éternel / G. K. Chesterton ; traduit de l'anglais par Maximilien Vox. 1927.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).







**LE ROSEAU D'OR**  
**ŒUVRES ET CHRONIQUES**

**17**

23116  
**G. K. CHESTERTON**

**L'HOMME**  
**ÉTERNEL**

**Traduit de l'anglais par Maximilien Vox**

**1927**

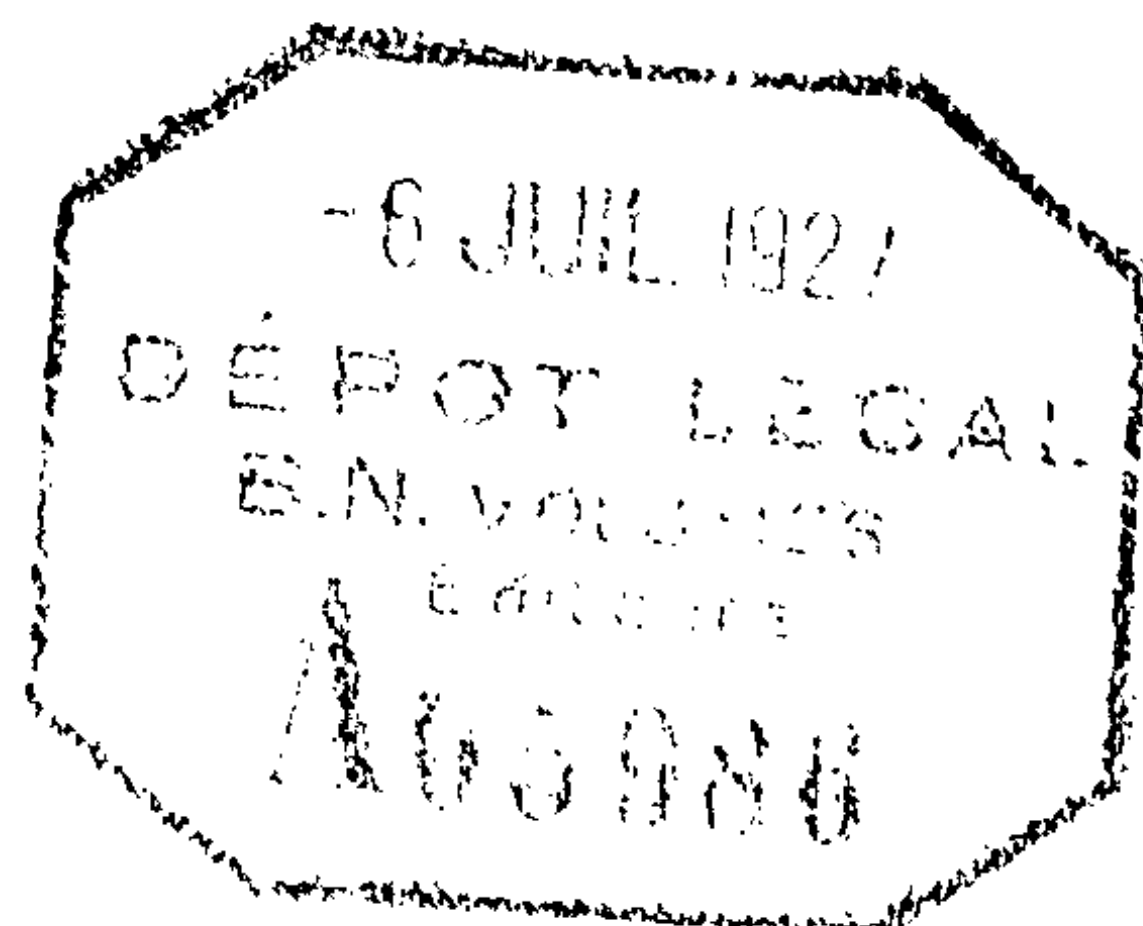
**LA LIBRAIRIE PLON**  
**PARIS — 8, rue Garancière (VI<sup>e</sup>) — PARIS**











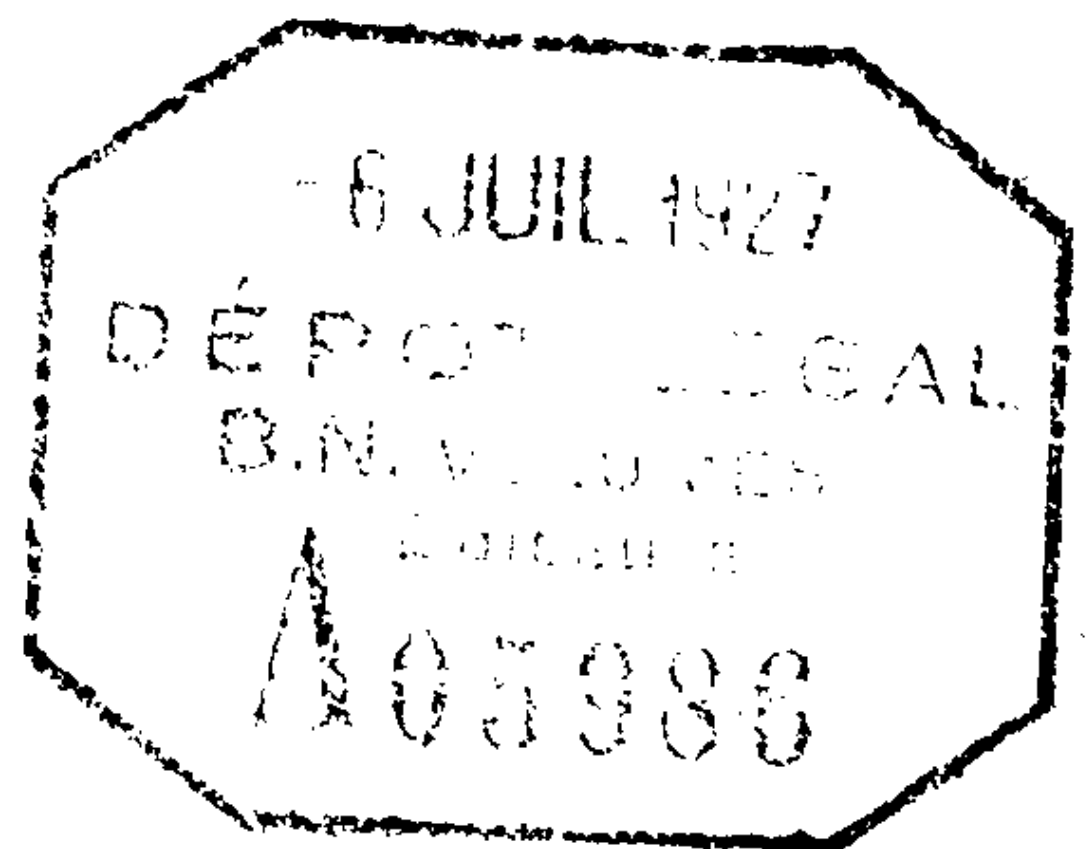
*Ce dix-septième numéro du **Roseau d'Or** a été tiré à :*

*215 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma à  
Voiron, dont 200 numérotés de I à CC, et 15, hors  
commerce, non numérotés ;*

*6 900 exemplaires sur papier d'alfa, dont 6 600 numérotés de  
1 à 6 600 et 300, hors commerce, marqués E. P.*

**E. P.**

# L'HOMME ÉTERNEL



DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

**Saint François d'Assise**, traduit par Isabelle RIVIÈRE.  
N° 4 de la Collection « Le Roseau d'Or » (*Épuisé*).

En édition ordinaire (12<sup>e</sup> mille)..... Un vol.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1927.

**LE ROSEAU D'OR**

**ŒUVRES ET CHRONIQUES**

---

**17**

---

**G. K. CHESTERTON**

**L'HOMME  
ÉTERNEL**

**TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MAXIMILIEN VOX**



**LIBRAIRIE PLON**

**LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT**  
**Imprimeurs-Éditeurs - 8, rue Garancière, Paris, 6.**

*Ce volume contient la première partie de l'ouvrage  
de G. K. Chesterton paru en 1925 sous le titre : The  
everlasting Man.*

Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.

# L'HOMME ÉTERNEL

---

## I

### L'HOMME ET SA CAVERNE

Là-haut, là-bas, au fin fond de la voûte étoilée, scintille une petite planète que les astronomes découvriront peut-être un beau jour, mais dont rien ne m'a jamais laissé croire qu'ils l'eussent encore découverte, bien qu'ils soient debout dessus ; et le propre de cette planète est d'engendrer de bizarres végétaux, et des animaux singuliers, par exemple des savants... C'est ainsi que débiterait mon Histoire universelle, s'il me fallait sacrifier à la mode courante des considérations astronomiques. Au lieu d'insister sur la distance



bien connue de la terre au soleil, je me plaindrais à prendre tout le recul possible, et à contempler notre globe terrestre, tel qu'il apparaîtrait aux regards de quelque observateur inhumain. Mais ce n'est pas là, ma foi, le point de vue rêvé pour considérer l'humanité, et je trouve, d'autre part, assez plat d'abuser de l'astronomie pour accabler l'esprit sous une avalanche de chiffres ; faute de pouvoir rendre à notre terre le prestige d'une planète mystérieuse, je ne condescendrai point à la ravalier au rang de planète négligeable. Aussi bien, le fond de la question, c'est que nous n'avons aucun moyen de *savoir* que c'est une planète, au sens, veux-je dire, où nous *savons* que c'est l'endroit où nous sommes, et même un assez drôle d'endroit.

Pour descendre du sublime au plaisant, j'aimerais placer ici l'une des premières aventures, ou mésaventures, de ma car-

---

rière de journaliste. A propos d'un livre de Grant Allen sur *l'Évolution de l'idée de Dieu*, je m'étais permis d'avancer qu'il eût été infiniment plus intéressant d'avoir un livre de Dieu sur *l'Évolution de l'idée de Grant Allen*. Et je ne me souviens jamais sans un brin de gaieté de l'air grave et attristé dont mon rédacteur en chef attira mon attention sur le tour blasphématoire de cette remarque, lui qui ne voyait rien à reprendre dans un titre qui voulait dire tout bonnement : « Voici comment les gens se sont fourré en tête qu'il y avait un Dieu. » Mon observation était pénétrée au contraire de cette pieuse révérence qui se plaît à confesser la divine Providence jusqu'en ses manifestations les plus obscures et les moins explicables. Mais tout cela est du domaine de la phonétique ; j'avais eu le tort, au rebours de mon auteur, de placer en tête le mot le plus court et nul n'ignore que

certaines monosyllabes tels que *Dieu, Roi, Loi*, font sur d'aucuns l'effet d'un chiffon rouge : au lieu qu'un terme majestueux dans le goût d'*Évolution* vous tient volontiers quitte du reste, surtout si l'on est aussi surmené que l'était mon supérieur hiérarchique.

Cet incident m'est demeuré comme une manière de parabole ; il explique pourquoi la plupart des histoires générales commencent par ce mot d'*évolution*, flanqué d'un commentaire souvent dépourvu de concision ; c'est que le mot et l'idée elle-même impliquent quelque chose de lent, de graduel et de rassurant ; leur seul défaut est d'être, en l'occurrence, d'un maigre secours. S'il n'est pas facile de se représenter comment *rien* est devenu *quelque chose*, il ne l'est guère plus de concevoir comment *quelque chose* a pu se muer en *quelque chose d'autre* ; autant vaut, du point de vue logique, dire d'em-

---

blée : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre », quand bien même on penserait à part soi : « Au commencement une force inexplicable procéda à des opérations invérifiables. » Car Dieu est un nom essentiellement mystérieux, et l'homme sait qu'il aurait autant de peine à s'imaginer la création qu'à la provoquer ; tandis que le mot d'*évolution* a une fâcheuse tendance à se substituer à celui d'*explication*, et beaucoup de gens considèrent qu'il les dispense de réfléchir plus avant, de même qu'ils vivent dans la vague illusion d'avoir lu *l'Origine des espèces*.

Cette confusion naît elle-même de la notion fallacieuse d'une transition lente et continue comme la crue insensible d'un fleuve ; illogisme au surplus, vu que plus ou moins de rapidité ne fait rien à l'affaire, et M. Homais a toutes les chances de rester aussi pantois devant un miracle

lent que devant un miracle soudain. Certes, il eût été curieux, pour ne pas dire plus, de voir Circé métamorphoser d'un coup de baguette les compagnons d'Ulysse ; mais je me demande s'il ne serait pas moins rassurant encore de voir un lieutenant de vaisseaux de nos amis ressembler de jour en jour davantage à un porc, jusqu'à arborer en fin de compte un groin et quatre pieds fourchus ; aux lieu et place de la sorcière chevauchant son balai dans l'ouragan, le vieux monsieur qui flâne-rait dignement, les mains dans les poches, à la hauteur d'un quatrième, ne laisserait pas de susciter, lui aussi, quelques points d'interrogation. Néanmoins, le matérialisme historique semble ne pouvoir se défaire de cette curieuse erreur que la difficulté est tournée, voire résolue, si l'on met tout sur le compte du temps : ainsi rassure-t-on une vieille dame qui sort en auto pour la première fois en

lui certifiant que l'on va tout doucement.

M. H. G. Wells est prophète, et ne s'en cache pas ; il le fut en l'espèce à ses propres dépens ; sa première féerie rétorque en effet victorieusement son dernier volume d'histoire, et la « machine à explorer le temps » détruit sans pitié tous les réconforts tirés de la relativité du temps. Dans ce cauchemar sublime, le héros voit les arbres jaillir comme de vertes fusées, la verdure dévorer l'espace comme un incendie, et le soleil tracer un sillage de feu de l'orient à l'occident ; toutes choses qui ne lui semblent pas moins naturelles pour aller vite, et qui ne nous paraissent pas moins surnaturelles pour aller lentement. C'est le *pourquoi* qui fait toute la question ; et quiconque l'entend comme il faut m'accordera qu'elle n'est et ne peut être que d'ordre, sinon religieux, du moins philosophique et métaphysique. On ne

---

change pas le sujet d'un film en tournant la manivelle pianissimo.

Une simplicité primitive, voilà ce que demandent les problèmes de la vie primitive. Je voudrais que mes lecteurs eussent la bonne grâce de faire avec moi l'expérience de cette vision simple et directe des choses premières qui n'est pas stupidité, mais lucidité et s'attache aux faits plutôt qu'aux mots. Un petit tour sur la fameuse machine nous aiderait peut-être à fixer ce que nous savons déjà : que l'herbe pousse, que les arbres grandissent... L'air est plein de prodiges ailés, et dans les vertes profondeurs de la mer se meuvent des monstres silencieux ; d'étranges créatures marchent à quatre pattes, et la plus étrange de toutes se tient sur deux pieds : voilà des faits, auprès desquels atomes, évolution, voire même système solaire ne sont qu'hypothèse. Puisque nous parlons histoire, et



---

non philosophie, notons simplement au passage que nul parmi les philosophes ne conteste le mystère qui enveloppe les deux transitions primordiales : l'origine de l'univers et l'origine de la vie ; ils ont pour la plupart le bon esprit d'y joindre le mystère de l'origine de l'homme, ce troisième pont jeté sur un troisième abîme avec l'éveil de la raison et de la volonté. Car l'homme nous représente, non point une évolution, mais une révolution, et, si nous essayons de le traiter en mammifère qui marcherait sur ses pattes de derrière, c'est alors qu'il nous étonnera bien plus que s'il marchait sur la tête.

Un exemple montre combien l'enfance du monde exige, pour être comprise, de candeur enfantine, et combien l'âge quaternaire résiste à l'esprit « primaire ». Tout le monde a remarqué que nos romans et nos journaux retentissent des faits et gestes d'un personnage universellement,



sinon sympathiquement, connu sous le sobriquet d'*Homme des cavernes*. Sa vie privée nous est aussi familière que ses actes publics ; sa « mentalité » est une des pierres angulaires de la psychologie médicale et littéraire. Le plus clair de son temps, je me le suis laissé dire, se passait à rouer sa femme de coups de trique et à traiter le beau sexe en général selon la manière forte. Je n'ai jamais pu savoir, à vrai dire, sur quelles pièces se fonde cette fâcheuse opinion et, faute, sans doute, d'avoir parcouru les mémoires et gazettes de l'époque, je vais jusqu'à lui refuser à priori toute créance. C'est une manière de dogme, paraît-il, que l'homme préhistorique n'ait eu d'autre façon de faire la cour aux dames que de leur asséner un bon coup de massue sur l'occiput ; mais, je vous le demande un peu, comment admettre qu'à un mâle si fruste correspondît une femelle si raf-

---

finée? Il me semble, puisqu'il convient d'en juger d'après les animaux, qu'il eût fallu une jeune personne d'une délicatesse quasi morbide pour exiger de se faire assommer avant d'accorder sa main : si brutal que fût notre homme, je ne vois pas pourquoi il l'eût été davantage que les bêtes brutes : car les idylles des girafes et les flirts aquatiques des hippopotames se dénouent en général sans tragédie aucune. Bref, ces détails domestiques, dans quelque hypothèse que je me place, me laissent d'autant plus perplexe qu'ils sont d'une vérification malaisée. Mais voici mieux encore : tout le monde parle à tort et à travers de ce pauvre homme des cavernes, et fort peu de gens font attention à ce que ce nom implique ; on vous dit tout de lui, sauf ce qu'il faisait dans ses fameuses cavernes.

Or il se trouve précisément que c'est

à peu près le seul point sur lequel on ait quelques lueurs, faibles à la vérité, ayant trait toutefois, non à sa massue littéraire, mais à sa caverne réelle. Et ce que l'on y a découvert n'est point du tout, loin de là, ce que les magazines voudraient nous faire entendre. La massue n'y figure pas, la formidable massue garnie d'autant d'encoches que de femmes décervelées ; l'on n'a trouvé dans la grotte ni garde-robe de Barbe-Bleue, ni festons de crânes féminins défoncés comme autant d'œufs à la coque ; non, c'est bien autre chose, et qui nous met à cent lieues des thèses et des hypothèses.

C'est la jeunesse du monde, ce sont les claires et naïves couleurs de l'aube éclatant dans un ciel de légende et dissipant les nuées de la controverse ; il y faudrait la langue du vieil Homère, et chanter cette découverte sur le mode héroïque qui sied à la conquête de la Toison d'Or .

---

ou des Hespérides. Quel malheur que les explorations modernes ne se puissent narrer dans le style naïf et dépouillé des explorateurs anciens et sans ces grands mots prétentieux qui détournent sans cesse la question !

Ainsi donc, un prêtre et un jeune garçon pénétrèrent, il y a un certain temps, dans une cavité à flanc de coteau et s'engagèrent dans une sorte de tunnel qui les conduisit à un dédale de couloirs pratiqués dans l'épaisseur du roc. Se glissant par des crevasses que l'on eût dites impraticables, rampant comme des taupes le long d'étroits passages, se coulant dans des trous sinistres comme des puits, ils semblèrent vouloir s'ensevelir, au delà de tout espoir de résurrection, dans les entrailles de la terre. Cela est courant dans cette sorte de vaillantes entreprises : à la lumière primitive, cela devient fabuleux.

N'y a-t-il pas un étrange symbole dans la rencontre qui fit d'un prêtre et d'un enfant, antiquité et jeunesse du monde, les premiers intrus dans ce royaume enseveli? Et c'est ici l'enfant qui m'intéresse le plus : souvenons-nous de notre adolescence, imaginons la belle aventure, à cet âge, de passer sous les racines des arbres comme sous un toit, de se frayer pas à pas un chemin jusqu'aux racines des montagnes, et d'y porter avec soi ce réalisme ingénu qui est le privilège de l'innocence, ce dédain de la thèse à publier, ce simple désir de voir... Ce qu'il vit au terme de son voyage, c'est une caverne aussi murée à la lumière du jour que la grotte du vieillard des mers, qui est sous le fond de l'Océan. Sur les murs de cette chambre, illuminés soudain après la nuit immémoriale des temps, se détachaient de grandes silhouettes teintées de terres diversement colorées et

---

dont les lignes, jetées par-dessus l'abîme des siècles, décelaient le geste et le mouvement d'une main humaine. Elles représentaient des animaux dessinés et peints non seulement par un homme, mais par un artiste. Tout archaïques qu'elles fussent, l'on y distinguait cet amour de la courbe généreuse et du trait effilé que connaissent bien tous ceux qui ont tenu un crayon, et sur lequel nul artiste ne s'en laissera jamais remonter par nul savant ; l'on y retrouvait cet audacieux esprit d'entreprise qui lance l'artiste au-devant de toutes les difficultés ; et notamment dans un cerf, que le dessinateur a figuré la tête renversée et pointant vers la croupe, dans une attitude familière aux chevaux, mais que bien des animaliers auraient quelque mal à rendre. Vingt détails semblables dénotent l'intérêt et sans doute le plaisir avec lesquels l'artiste dut obser-

ver les animaux, en naturaliste, dirait-on, n'était son naturel.

Est-il besoin de dire que rien dans l'atmosphère de cette grotte n'évoque la grotte des vents du journalisme où bruit à tous les échos le mot d'homme-des-cavernes? La figure que nous entrevoyons est fort humaine, et pourtant... Lorsque le romancier réaliste écrit, dans une étude de mœurs : « De fauves lueurs s'allumaient dans les prunelles du comte ; il sentait s'éveiller en lui l'homme des cavernes », il est probable que ses lecteurs ressentiraient un vif désappointement si le comte se contentait ensuite de descendre au salon et de dessiner des vaches grandeur nature sur les tentures murales. Lorsque le psychanalyste explique à son client : « Ce sont les instincts refoulés de l'homme des cavernes qui travaillent votre subconscient », il ne fait point allusion à l'instinct de peindre à

---

l'aquarelle ou de croquer sur le vif le port de tête des bestiaux qui broutent. Cependant nous savons à coup sûr que l'homme primitif pratiquait ces innocents passe-temps, tandis que nous n'avons pas l'ombre de la plus légère preuve qu'il se soit comporté comme on veut nous le faire accroire. En un mot, l'homme des cavernes que l'on nous montre communément est un mythe, ou plus exactement une fumisterie, — car le mythe est souvent une vérité transposée, — laquelle fumisterie a pour principal objet de tenir lieu d'excuse et d'alibi à des humeurs anarchiques tout ce qu'il y a de plus modernes. Mais le monsieur qui tient absolument à brutaliser les femmes devrait bien apprendre à se conduire comme un mufle, sans salir, par surcroît, la réputation de ce brave homme des cavernes, dont il ne connaît, en tout et pour tout, que quelques



agréables maquettes de décoration intérieure.

La véritable leçon de ces images est plus simple et plus haute, si haute et si simple qu'elle en risque de sembler enfantine. Elle l'est, en effet, au plus haut degré, et c'est pourquoi j'ai cherché, tout le long de ces pages, à voir avec les yeux d'un enfant...

Il y a là un fait trop énorme pour être appréhendé à première vue. Si le garçon qui suivit le prêtre dans la grotte était son catéchumène, il avait sans doute subi l'empreinte d'un certain bon sens, de celui que nous inculque la tradition. Auquel cas il dut reconnaître dans l'œuvre de l'homme primitif, l'œuvre tout simplement, d'un homme ; intéressante, mais non point incroyable en tant que primitive. Il vit ce qu'il y avait à voir, ni plus ni moins ; s'il avait entendu parler des hypothèses à la mode, il les eût, bien entendu, tenues

---

pour possibles, en tant qu'elles ne contredisaient pas les faits. Après tout, le caractère de l'artiste comportait possible-ment d'autres traits que celui-là seul dont il nous a laissé la trace ; peut-être le primitif prenait-il un égal plaisir à battre les femmes et à dessiner les animaux : nous sommes fixés sur le second point, mais non sur le premier ; après avoir tré-  
pigné sur sa vieille mère et sur ses cou-  
sines, il se délassait peut-être au suave  
murmure du ruisseau sur la mousse, et  
au spectacle gracieux des biches à  
l'abreuvoir. Il se peut — mais là n'est  
pas la question ; la logique enfantine du  
petit garçon s'en tient aux faits cons-  
tatés qui sont les images, dont il n'a  
pas tort de conclure qu'un monsieur a  
dessiné des bêtes avec de l'ocre rouge  
pour la même raison qu'il tâche lui-même  
d'en dessiner avec du charbon. L'un a  
fait un renne comme l'autre a fait un

cheval : parce que c'est amusant ; l'un a dessiné un renne qui tourne la tête comme l'autre a dessiné un cochon en fermant les yeux : parce que c'est difficile. Ils communient dans la grande fraternité humaine, plus touchante de franchir tant de siècles. Quant à l'homme des cavernes des manuels populaires de vulgarisation, il n'en voit trace, et pour cause ; vous lui diriez que c'est saint François d'Assise qui a fait ces dessins dans un élan de sainte tendresse pour nos frères les animaux, que rien ne lui permettrait de vous contredire.

Une dame de mes amies s'amusa d'ailleurs à soutenir que cette grotte n'était qu'une pouponnière où l'on mettait les bébés à l'abri, et que l'on avait mis des bêtes sur les murs pour les distraire, de même que les écoles enfantines s'ornent de lapins et d'éléphants stylisés. Cette plaisanterie mérite d'attirer notre atten-

---

tion sur quelques-unes des suppositions que nous tenons trop volontiers pour assurées ; les peintures ne prouvent même pas que l'homme des cavernes vécût dans une caverne ; non plus que l'exhumation d'une cave aux environs d'Asnières ou d'Épinay — longtemps après que la colère divine ou humaine se sera appesantie sur ces localités — ne démontrera que la bourgeoisie du temps de Félix Faure se recrutait parmi les troglodytes.

La grotte, comme la cave, a pu recevoir une destination spéciale, et tenir lieu de chapelle, de blockhaus ou de loge maçonnique ; encore est-il que sa décoration n'évoque rien de plus redoutable qu'une nursery. L'on se représente aisément un enfant, d'aujourd'hui ou de jadis, faisant le geste de caresser les bêtes peintes sur le roc. Et ce geste est le présage déjà d'une autre grotte, et d'un autre enfant.

Supposons maintenant notre garçon instruit, non plus par le curé, mais par l'un de ces instituteurs qui ne voient de l'homme à l'animal qu'un degré d'évolution ; supposons qu'il se tienne lui-même, avec la même candeur, pour une sorte de Mowgli chassant avec la horde de la nature, dont il ne se distinguerait que par une différenciation relative et récente : que lui enseignerait cet alphabet de pierre ? Ceci, et rien de plus : qu'il est descendu très loin, et qu'il a trouvé un rocher sur lequel un homme a dessiné un renne ; mais qu'il lui faudrait descendre pas mal plus loin, avant de trouver un rocher où un renne ait dessiné un homme ! Truisme apparent qui recèle dans ses flancs une vérité formidable. Allez, enfoncez-vous, à des profondeurs incalculables ; traversez des continents engloutis ; percez jusqu'aux entrailles du globe, aussi retranchées de l'humanité que l'autre

---

face de la lune et contemplez dans ces abîmes glacés, les colossales terrasses de pierre morte, où s'inscrit en pâles hiéroglyphes fossiles, la défunte mémoire d'âges biologiques abolis dont chacun à soi seul est toute une création et tout un univers. De toutes parts, la trace de monstres pullulant aveuglément au delà de toute forme croyable, une vie extravagante où grouille, s'entre-choque et s'agrippe une confusion inextricable de cornes, de crêtes, de dards et de tentacules, une forêt fantastique de griffes, de nageoires et de doigts s'épanouissant en délirantes caricatures. Mais pas un doigt, nulle part, qui ait tracé une ligne intelligible sur le sable ; pas une griffe qui ait griffonné la plus faible esquisse de forme...

Cela va de soi : mais notre jeune évolutionniste aurait tort de ne s'en point inquiéter. De voir Minet griffonnant sur le mur une féroce caricature du chien, il a le

bon sens de n'y pas compter : et c'est cela pourtant qu'il constate chez ces ancêtres grossiers et mal évolués de l'humanité ; comment donc ne trouve-t-il chez les animaux nul vestige d'art embryonnaire ? Qui fait qu'il se sente tellement plus proche de l'homme le plus lointain que des créatures qui l'entourent ? Telle est la leçon de la grotte aux images, si simple qu'elle risque d'échapper. Il y a entre l'homme et les animaux une différence, non pas de degré, mais d'espèce. La preuve, c'est qu'il est banal de dire que l'homme le plus primitif a dessiné un singe, tandis qu'il est comique de dire que le plus intelligent des singes a dessiné un homme.

Telles sont les vérités premières par lesquelles l'histoire devrait commencer. L'évolutionniste, lorsqu'il pénètre à son tour dans la caverne, prétend examiner à la loupe un spectacle trop vaste pour



---

être embrassé d'un coup d'œil et trop simple pour être compris d'emblée ; il tire de chaque détail des antiques peintures une nuée de déductions hasardeuses et d'hypothèses accessoires, et néglige le sens général de l'ensemble. Il élabore une série de théories instables et précaires sur l'absence de religion, la présence de superstitions, le gouvernement matriarcal, les lois de la chasse, les sacrifices humains, et sur Dieu sait quoi ; ce faisant, il ferme obstinément les yeux à l'éblouissante constatation que l'homme du renne dessine, tandis que le renne ne dessine pas, et que, si le premier n'est qu'une bête comme le second, nous sommes en face d'un miracle qui passe de beaucoup la Genèse en merveilleux.

J'ai tenu à placer les débuts de mon récit dans la grotte aux images, non pour imiter Platon, mais pour éclairer à la lumière aiguë qui s'en dégage le sophisme



coutumier aux prologues, introductions et autres préambules inspirés par l'évolutionnisme. Il est en effet puéril de penser tourner la difficulté en insinuant que, bien entendu, l'évolution de l'homme s'est déroulée graduellement et selon une progression si lente et continue qu'elle fut en fait insensible, car les peintures que nous venons de voir infligent à cette supposition le plus brutal démenti. Pré-tendra-t-on que les singes aient commencé de mauvais croquis que l'homme aurait retouchés pour en faire d'excellents tableaux, ou que Pithécanthropus (à supposer qu'il ait existé) ait fait du renne un dessin raté, et son successeur Homo Sapiens un dessin réussi? Voit-on que les animaux qui se sont effectivement développés aient cependant fait des progrès marqués dans l'art du portrait? Est-ce que le chien peint aujourd'hui de plus jolies aquarelles qu'au temps où il bar-

---

bouillait comme un chacal? Le cheval sauvage, en devenant cheval de course, n'a pas eu lieu, que je sache, d'abjurer le réalisme pour le surréalisme : s'il est un fait dûment constaté, c'est que ces diverses manifestations de l'instinct de reproduire les formes visibles sont réservées exclusivement à l'homme. La seule mention de cet instinct le place sur un plan d'irréremédiable isolement. Et, si haut qu'elle parvienne à remonter, l'histoire qui se respecte est obligée de nous présenter l'homme, dès les commencements, seul, unique, isolé, identique à lui-même dans la plénitude de son humanité. D'où il vient et où il va, et d'où viennent toutes choses est l'affaire des théologiens, des philosophes et des naturalistes ; qu'il nous suffise de constater qu'avec lui apparaît, dans la nuit d'hypogée où repose la nature, la nouveauté inouïe d'un esprit qui est à la fois un miroir. Miroir, parce que,

au double sens du mot, il réfléchit ; parce qu'en lui seul viennent à l'infini se refléter toutes les formes ; et plus encore parce qu'il est seul de son espèce. Le miroir est plus petit que l'armoire, et le guéridon est aussi rond que lui, mais, en dépit de cette infériorité et de cette similitude, il est l'unique objet de la pièce qui puisse contenir tous les autres : ainsi de l'esprit humain. L'homme est le microcosme, l'homme est la mesure de toute chose, l'homme est fait à l'image de Dieu. La caverne n'a rien de plus à nous apprendre, et il est temps de remonter au grand jour.

Un dernier mot cependant avant de nous mettre en route ; rappelons une fois pour toutes nos raisons d'affirmer que l'homme est en même temps une insigne exception et la norme universelle. Et, pour l'amour du ciel, tâchons d'être simples !

---

Or, donc, la plus simple des constatations que l'on puisse faire sur l'être humain, et qui les englobe toutes, est qu'il n'existe pas d'être plus étrange, ni, pour ainsi dire, plus étranger sur la terre. On ne dirait nullement qu'il y est né, mais qu'il arrive de voyage, porteur de l'air et des manières d'un monde différent. Inférieur et supérieur à la fois à sa condition, il n'est nulle part à l'exacte hauteur des circonstances. Ni sa peau naturelle ne suffit à lui tenir chaud, ni ses instincts naturels ne parviennent à régler sa conduite. Créateur aux doigts enchantés, il est aussi une sorte d'infirme affligé de bandages qui sont ses vêtements et de béquilles qui sont ses meubles. Son esprit souffre des mêmes libertés incertaines et des mêmes strictes limites. Seul d'entre les animaux, le rire bienfaisant lui verse sa folie magnifique ; l'on dirait parfois qu'il a discerné dans

la structure des choses un secret particulièrement réjouissant et qu'il garde pour lui ; mais, seul aussi d'entre les animaux, il éprouve le besoin douloureux de détourner sa pensée des réalités essentielles de sa personne physique et de les dissimuler comme si de hauts pressentiments l'initiaient au mystère de la honte...

Selon notre humeur, nous verrons dans ces traits l'honneur de la nature humaine ou un outrage fait à la nature tout court ; mais force nous sera de les tenir pour uniques, d'accord sur ce point avec l'instinct populaire intitulé religion, et en allègre désaccord avec les sophistes, naturalistes, et autres gymnosophistes.

Car il faut être dénaturé pour considérer l'homme comme un objet naturel ; c'est pécher contre l'esprit que d'en faire un animal, contre cet esprit de réalité qui est fait du sens des proportions. Et je suis encore bon de dire « dénaturé »,

---

car enfin, en imaginant une fois de plus notre spectateur fictif des choses d'ici-bas, aussi désincarné, abstrait et inhumain qu'on le suppose, il n'est que trop aisé d'en reconstituer les réactions. Le voici donc de nouveau à son poste, instruit bien mieux que nous, par définition, du mécanisme qui préside au développement des phénomènes naturels ; plus il l'aura raisonné, et moins il s'attendra à ce qui va se produire sous ses yeux et qui déjoue tous les déterminismes. L'apparition de l'homme ne lui fera point l'effet bénin d'un troupeau entre cent qui découvre un meilleur pâturage, ou d'une hirondelle entre mille qui s'égare sous des cieux plus riants ; il sentira l'impression, non d'une modification partielle des proportions, mais d'un saut dans la quatrième dimension, celle qu'il aurait si une vache soudain bondissait par-dessus la lune ou si un pourceau s'envolait à tire-

d'ailes. Pour retrouver un parallèle, il eût fallu non seulement que les bestiaux choisissent leur pacage, mais qu'ils se construisissent des étables ; non seulement que l'hirondelle découvrit la Côte d'Azur, mais qu'elle y édifiât une villa.

Car le fait même que les oiseaux font des nids met en relief saisissant une différence inexplicable si l'homme n'est qu'un animal ; qu'ils aillent en effet jusqu'à construire les nids que nous voyons et s'en tiennent là, prouve davantage l'essentielle solution de continuité entre leur cervelle d'oiselet et le cerveau humain que s'ils ne bâtissaient rien. En pareil cas, nous pourrions leur attribuer une attitude philosophique, empreinte de quiétisme ou de bouddhisme, indifférente à tout ce qui n'est pas contemplation intérieure. Mais dès l'instant où l'oiseau bâtit comme il fait, s'en contente, et gazouille de contentement, nous sentons entre lui



---

et nous une invisible cloison, l'un de ces panneaux vitrés contre lesquels tant d'oiseaux volètent en vain. Imaginons maintenant au contraire que notre observateur voie un oiseau se mettre à construire à la manière des hommes, et qu'en un rien de temps il ait mis sur pied sept styles d'architecture distincts pour un même modèle de nid. Supposons que ce constructeur emplumé choisisse avec amour des brindilles fourchues et des feuilles pointues pour exprimer la piété aiguë du gothique, mais fasse appel à de larges feuillages et à de la boue noirâtre lorsque de sombres humeurs le sollicitent d'employer les lourds piliers de Bel et d'Astarté à la décoration d'un nid qui soit un vrai jardin suspendu de Babylone. Supposons qu'il façonne de petites statues d'argile à l'effigie des volatiles les plus réputés dans les lettres, les sciences et les arts, pour en garnir la façade de sa demeure ;



en un mot, supposons qu'un oiseau entre mille entreprenne, un beau matin, l'une quelconque des actions que l'homme avait menées à bien dès l'aurore des temps, et nous ne douterons pas des sentiments du spectateur ; il ne verra pas dans cet oiseau-là une sous-variété en train de se différencier selon le cours normal de l'évolution des espèces, mais un prodige, un augure, sinon un oiseau de malheur ; le signe non d'un événement futur, mais d'un fait accompli ; l'avènement d'un esprit semblable à l'esprit humain. Et celui-là, s'il n'y a pas de Dieu, l'on ne peut même concevoir l'esprit qui eût été capable de le prévoir.

En fait, il n'y a pas l'ombre d'indication qu'il ait jamais évolué, ni qu'il se soit créé lentement, voire naturellement. Il existe peut-être une chaîne rompue de pierres et d'ossements pour suggérer vaguement un certain développement du

---

corps de l'homme : rien de pareil n'existe pour son esprit. Il n'était point, et il fut, voilà tout ce que nous savons, qui ne trouve sa place nulle part dans le temps ni dans l'espace, et qui échappe, par conséquent, au domaine de l'histoire. Le rôle de l'historien n'étant pas d'expliquer, mais d'enregistrer, il n'éprouvera nulle pudeur à accepter ce fait sans aucun commentaire biologique, et en tant que réalité. Peu lui chaut que l'homme soit invraisemblable, puisqu'il est vrai, et que le réel est un mol oreiller pour une tête bien faite. Il *est*, cela suffit amplement à la plupart d'entre nous.

Maintenant, il y aura toujours des esprits curieux, avides de concevoir, pour demander davantage et pour vouloir absolument à l'homme une extraction qui n'en fasse point un monstre. A ceux-là je dirai : voulez-vous vraiment une explication réaliste, qui rende à l'être humain

le cadre originel sans lequel il est un scandale pour votre raison, voulez-vous assister à une « évolution » qui concorde avec la réalité de sa nature physique et morale, voulez-vous le contempler enfin dans l'âpre lucidité de son jour véritable? Adressez-vous ailleurs ; remontez le cours de mémoires simples et formidables et allez réveiller les rêves endormis ; car il faut évoquer de bien autres causes pour trouver à l'homme une causalité, et invoquer une autre autorité pour lui donner une figure raisonnable, ou seulement plausible. Au terme de la route, par delà tout un monde oublié, redoutable et familier, nous attendent des visages resplendissants et la flamme terrible d'une immortelle épée. Acceptons l'homme comme fait, s'il nous suffit d'un fait inexplicable ; acceptons-le comme animal, s'il nous convient de vivre au milieu d'animaux fabuleux. Mais s'il nous faut une logique, une sé-

---

quence et une nécessité, c'est alors que nous aurons besoin du prodigieux prélude d'un crescendo de miracles déchaînés, pour qu'engendré au milieu de tonnerres infinis, ébranlant jusqu'au septième ciel l'ordre surnaturel, l'homme paraisse enfin une créature ordinaire.



## II

### LE PITHÉCANTHROPE ET LES PROFESSEURS

On ne fait peut-être pas assez attention au cas singulier où les études préhistoriques placent la science. Celle-ci fonde en effet l'ensemble admirable de ses conquêtes sur la méthode expérimentale. Toutes les inventions mécaniques et la plupart des découvertes physiques dérivent de l'observation complétée par l'expérimentation. Or, on ne fabrique pas d'hommes primitifs ; on ne les a même jamais vus en train de rien fabriquer, c'est la grande difficulté de la connaissance de nos origines. Ainsi, vous arriverez à perfectionner pièce à pièce l'aéroplane de votre invention, fût-ce en assis-

tant dans votre potager aux évolutions d'un modèle réduit fait de bambou et de boîtes à sardines ; mais jamais, dans ce même potager, vous n'assisterez à l'évolution du *missing-link*. Si vous commettez une erreur de calcul, l'aéroplane en fera tout seul la preuve par une chute précipitée, mais faites une erreur de supposition quant aux mœurs arboréales, par exemple, de votre ancêtre putatif, ce n'est pas lui qui vous détrompera en se laissant choir de branche en branche.

Impossible d'élever l'homme de Néanderthal dans une cage à poules pour découvrir s'il pratique l'anthropophagie et le rapt nuptial ; impossible d'entretenir un chenil d'hommes de Cromagnon pour prendre sur le vif les manifestations de l'instinct grégaire. Qu'un oiseau se comporte de façon insolite, il est possible de mettre en regard les mœurs d'autres oiseaux de même sorte ; mais, d'un crâne

---

ou d'un fragment de crâne, l'imagination la plus scientifique demeure impuissante à tirer toute une vallée de Josaphat, et faute d'expérience on en serait réduit à compter sur le seul témoignage, si le propre d'un passé presque entièrement aboli n'était de n'en avoir laissé quasi aucun... Il résulte de ces diverses incommodités que, si les autres sciences progressent suivant une sorte de courbe corrigée sans cesse par l'apport de données nouvelles, les études préhistoriques prennent la tangente à une vitesse géométriquement accélérée. N'importe : l'habitude de conclure est un réflexe si profond de l'esprit scientifique, qu'il ne pourra s'empêcher de mettre sur un seul et même plan de réalité la théorie construite sur un débris d'ossement, et l'avion Paris-Londres, construit sur les débris de vingt modèles mis au rancart. L'avantage de l'avia-



teur, c'est qu'il fait autant de faux départs qu'il lui plaît ; le malheur du professeur de préhistoire c'est qu'il n'a droit, vrai ou faux, qu'à un unique départ.

Tout cela explique de reste, mais ne justifie pas, l'état de hâte audacieuse à la fois et craintive qui s'empare de certains théoriciens, et les induit à des hypothèses précipitées au point de tomber dans le domaine de la pure fantaisie ; l'on parle généralement à bon droit de la patience de la science ; c'est son « impatience » qu'il faudrait dire ici, et pour cause. Le plus empirique des anthropologues est logé à la même enseigne que le plus aventureux des archéologues ; il lui faut se cramponner à un lambeau de passé sans nul espoir de le voir jamais s'accroître entre ses mains. Il empoigne donc son quartier de découverte avec la farouche énergie de l'homme des cavernes empoignant son quartier de silex, et pour des

---

raisons identiques : c'est son seul bien, son unique outil et son arme unique — arme qu'il maniera avec une sorte de fanatisme désespéré auquel ne nous ont point accoutumés les savants de laboratoire. Plus d'un professeur, je m'en assure, en remontrerait à plus d'un chien sur l'art de montrer les dents en défendant son os !

Contemplons-le à l'œuvre. Devant la difficulté d'élever un singe et de le voir se transformer en être humain, notre homme ne se contentera pas d'affirmer, ce que nous ferions volontiers, qu'une évolution de ce genre se présente somme toute comme assez vraisemblable ; non, il exhibe son petit bout d'ossement, ou sa petite collection d'ossements, et en tire pour l'émerveillement des foules toute une série de révélations de haut goût.

Ainsi, l'on a trouvé à Java les restes d'un crâne qui devait être plus étroit que le nôtre, pour autant que l'on puisse en

juger ; un peu plus loin, un fémur vertical et, dispersées dans les mêmes environs, quelques dents qui ne sont pas humaines. Si le tout provient d'un même individu, ce qui reste incertain, l'idée que nous pourrions nous faire dudit individu n'est guère moins incertaine : il n'en fallut pas plus à la science populaire pour fabriquer un personnage complet, voire complexe, fini de pied en cap jusque dans les moindres détails, et qui a reçu un nom propre, comme tout personnage historique qui se respecte. Le public a parlé de Pithécanthropus comme de Richelieu, Robespierre ou Napoléon ; les encyclopédies illustrées ont publié son effigie, entre Pisistrate et William Pitt ; et nous avons de lui un excellent crayon, d'un réalisme si minutieux que l'on ne saurait douter une minute que chacun de ses cheveux ne fût compté. Qui donc croirait, à voir ces traits puissamment accen-

---

tués et ce regard méditatif, que c'est là le portrait d'un fémur, ou d'un morceau de voûte crânienne et d'une poignée de dents?

Son caractère et ses coutumes sont également de notoriété publique ; et je lisais, pas plus tard qu'hier, une excellente nouvelle, dont l'auteur met tout son art à montrer comment les modernes colons de l'île de Java sont irrésistiblement portés à enfreindre les lois de la bienséance par l'influence personnelle de ce pauvre vieux Pithécanthrope. Que les coloniaux contemporains tiennent souvent une conduite des plus inconvenantes, nul n'en doute moins que moi ; mais j'ai peine à croire qu'ils soient grandement stimulés dans leurs déportements par la découverte de quelques vieux os d'une authenticité douteuse. Os trop rares, aussi bien, et trop fragmentaires pour combler le vide immense qui sépare l'homme, en raison comme en fait, de ses prétendus ancêtres ;

cette parenté une fois admise — et mon affaire n'est point de la contester — ne ferait d'ailleurs que rendre plus frappante encore l'absence presque complète de vestiges qui en témoignent.

C'est ce que Darwin eut la bonne foi d'admettre en créant l'expression de *missing-link*, de « chaînon manquant », sans prévoir que le dogmatisme des darwinistes aurait finalement raison de l'agnosticisme darwinien, et donnerait à ce terme tout négatif le sens d'une expression positive. Ces gens parlent sans rire de découvrir l'habitation et les habitudes du *missing-link* ; après quoi il ne leur restera plus qu'à déjeuner chez un hiatus, à se promener au Bois en compagnie d'une solution de continuité, et à se mettre au mieux avec l'inconnue d'une équation.

C'est proprement perdre son temps, du point de vue qui nous occupe, que de ra-

---

tiociner outre mesure sur l'homme avant qu'il ne fût homme ; la matière de son corps serait tirée de celui des brutes, que cette explication laisserait intact le mystère de son âme telle que nous la révèle l'histoire. Le malheur veut que les auteurs en question continuent de raisonner sur le même ton lorsqu'ils en arrivent aux premiers documents authentiquement humains. Au sens strict du mot, je tiens à le faire remarquer, nous ignorons tout de l'homme préhistorique, pour l'excellente raison qu'il est *pré*-historique, et qu'il ne saurait logiquement y avoir d'*histoire de la préhistoire*, expression si déraisonnable qu'il appartenait à des rationalistes de l'inventer. Un prédicateur qui qualifierait le déluge d'antédiluvien surprendrait peut-être quelques sourires furtifs sur le visage de ses auditeurs ; un évêque ferait prudemment de ne point classer Adam parmi les préadamites ; mais

qu'un historien laïque vienne à parler des époques préhistoriques de l'histoire, ce sont là des vétilles que l'on aurait, paraît-il, mauvaise grâce à relever.

Ce que l'on veut dire sans doute, ce que l'on peut et doit dire, c'est que l'humanité est plus vieille que l'histoire et que la civilisation est antérieure aux chroniques écrites ; l'homme a en effet cultivé plusieurs arts avant l'écriture, d'où il ne s'ensuit pas qu'il fût jusque-là une brute épaisse. Le chasseur qui traçait l'image d'un renne ne savait pas raconter par écrit sa chasse au renne, de sorte qu'il n'appartient pas à l'histoire ; mais son dessin est intelligent : son récit ne le serait certainement pas moins. Bref, l'expression de temps « préhistoriques » ne désigne pas nécessairement des temps barbares et incultes, mais des temps simplement qui n'ont rien écrit que nous puissions déchiffrer ; il est



---

fort possible que le grand passé muet renferme dans son gouffre interdit à nos sondes autant de formes sociales policées que de frustes et de féroces, et bien davantage en tout cas qu'un vain peuple ne pense. Mais qu'il faudrait apporter dans ces conjectures de prudence et de doigté ! Qualités dont ne s'embarrasse guère un évolutionnisme sommaire, trop conforme, hélas ! au génie intime d'une époque dévorée de curiosité et qui ne redoute rien tant que les affres de l'agnosticisme ; l'ère darwinienne a créé le mot et rendu la chose impossible.

Tant d'ignorance, disons-le crûment, se couvre du manteau de la plus outrageuse impudence. Certaines affirmations gratuites se produisent sur un ton si tranchant et superbe qu'il faut pour les examiner une vertu critique passant l'ordinaire. Prenons, entre autres, une récente étude sur une peuplade de l'âge de pierre ;



elle commence bravement en ces termes : « Ils vivaient nus ! » Pas un lecteur sur cent n'aura eu la présence d'esprit de se demander où l'auteur avait bien pu vérifier l'état de la garde-robe de gens dont on n'a rien retrouvé qu'un petit tas d'ossements et de cailloux. S'attendait-on à trouver un chapeau de silex parmi les haches de silex, ou pensait-on découvrir une vieille culotte de pierre, un pantalon littéralement paléolithique ? Des personnes d'un tempérament plus pondéré réfléchiront, au contraire, qu'un peuple pourrait se vêtir sommairement, voire somptueusement, sans qu'il en reste trace ; on a pu tresser des nattes d'herbes et de joncs d'un travail exquis sans les rendre éternelles ; l'on imagine très bien certaines sociétés se consacrant à des arts fragiles tels que le tissage et la broderie, au détriment des arts plus durables que sont la sculpture et l'architecture ; il

---

existe de nombreux exemples de ces sociétés spécialisées. Nos descendants éloignés, quand ils fouilleront les ruines de nos usines, en concluront peut-être semblablement que nous ne connaissions que le fer, et annonceront comme une belle découverte que le directeur et ses ingénieurs se promenaient tout nus, à moins qu'ils ne portassent des complets-vestons d'acier chromé. Je ne soutiens d'ailleurs par le moins du monde que nos gens s'habillaient et tissaient des nattes ; je me borne à constater, d'une part que nous n'en savons rien, et d'autre part que leurs peintures témoignent d'un sens de l'ornement qui n'a rien d'incompatible, loin de là, avec le goût de la parure.

Un autre écrivain notoire, commentant les dessins attribués aux peuples néolithiques de l'époque du renne, et constatant qu'aucune de ces images ne paraît comporter de signification religieuse, ne

semble pas loin d'en conclure que ces peuples n'avaient aucune sorte de religion. Le beau système ! Ainsi, nous sommes au fait des plus intimes et secrets mouvements de l'âme primitive parce que je ne sais qui, s'essayant, je ne sais pourquoi, à griffonner sur le roc, a pu trouver plus commode de dessiner un renne qu'une religion ! Il l'a dessiné parce que c'était son emblème religieux ; — il l'a dessiné parce que ce n'était pas son emblème religieux ; — il a dessiné n'importe quoi excepté cet emblème ; — il a dessiné son véritable emblème ailleurs — ou bien cet emblème a été délibérément effacé une fois dessiné. Il y a dix mille explications valables ; mais je trouve en tout cas formidable de poser en principe que notre homme ne possédait pas d'emblème religieux, et, si même il n'en possédait pas, qu'il ne croyait à rien.

Et voyez la logique ! On a découvert

---

ensuite dans les mêmes grottes d'autres figures d'animaux, non plus dessinées cette fois, mais sculptées, et dont certaines portent des trous ou des entailles que l'on tient pour des marques de flèches. Les figurines endommagées furent aussitôt passées au compte du rite magique d'occire les bêtes en effigie, tandis que les figurines intactes devaient avoir servi à d'autres rites non moins magiques, ayant pour objet la fécondité du bétail. Ainsi les images écornées témoignent d'une superstition et les images non écornées d'une autre ; ces messieurs cultivent ce comique inconscient qui est aussi le meilleur. Aussi bien, c'est aller un peu vite en besogne ; a-t-on songé qu'une bande de chasseurs bloqués par l'hiver dans une grotte peut avoir envie de se distraire en tirant à la cible ? Mais enfin, va pour la superstition : que devient alors la théorie suivant laquelle la religion n'y est pour rien ?

Bref, toutes ces hypothèses sont autant de flèches tirées à la lune : mieux vaut encore, comme jeu de société, s'amuser à tirer sur un bison d'argile.

Nos théoriciens, s'ils prenaient la peine de regarder autour d'eux, constateraient que l'homme moderne a conservé le goût d'écrire sur la pierre. Le passage d'une caravane de touristes par des lieux historiques est partout suivi d'une floraison spontanée de graffiti et d'hiéroglyphes, auxquels les savants se refusent à attribuer toute espèce d'antiquité. Et si les professeurs de l'an 3000 n'ont pas dégénéré de la magnifique assurance de leurs prédécesseurs, ou je ne m'y connais pas, ou ils tireront d'admirables déductions des inscriptions rupestres de l'an de grâce 1925. Les initiales entrelacées de Julot et de Nénette, dans la grotte des Buttes-Chaumont, leur révéleront indiscutablement : 1<sup>o</sup> étant grossièrement tail-

---

lées à l'aide d'un canif émoussé, que le vingtième siècle ne disposait d'aucun outillage de précision et ignorait l'art de la sculpture ; 2<sup>o</sup> étant formées de majuscules, que notre civilisation n'avait aucune idée du bas-de-casse ni de l'écriture cursive ; 3<sup>o</sup> étant groupées en consonnes imprononçables, que notre langage dérivait du bas-breton, ou plus probablement des dialectes proto-sémites qui proscrivent l'usage des voyelles ; 4<sup>o</sup> étant manifestement dépourvues de prétentions religieuses, que notre époque n'avait pas de religion. En quoi ils ne se tromperaient d'ailleurs qu'à demi, car, si nous avions de la religion, nous aurions aussi plus de sens commun.

L'on affirme, selon les mêmes méthodes, que le sentiment religieux s'est développé petit à petit, selon un enchaînement de causes fortuites qui n'ont qu'une valeur de coïncidence. Ces causes, nous assure-

t-on, se ramènent à trois principales :  
*a)* la terreur du chef de la tribu — que M. H. G. Wells appelle, avec une déplorable familiarité, « le vieux » ; *b)* les phénomènes du rêve, et *c)* l'association d'idées qui relie la moisson, les semailles et la germination d'une part, et de l'autre les notions de sacrifice et de résurrection. J'avoue ne pas accorder grande créance à une opinion qui fait dériver un sentiment aussi vif de trois sources aussi disparates ; imaginons que M. Wells, dans l'une de ses charmantes anticipations, veuille nous faire assister à l'avènement d'une passion nouvelle et mystérieuse qui enivrerait l'homme comme un premier amour, pour laquelle il verserait son sang comme pour une patrie : nous serions assez intrigués si le romancier nous expliquait que cette passion singulière résulte de la combinaison de trois influences distinctes, à savoir le goût des ciga-



---

rettes turques, l'augmentation de l'impôt sur le revenu et le cent-vingt à l'heure.

Le rapport nous échappe ; mais il n'y en a pas davantage entre un cauchemar, un champ de blé et un vieux chef armé d'une lance, à moins qu'un sentiment ne préexiste qui les associe ; ce sentiment ne peut être que d'ordre religieux, et je m'excuse d'avoir à faire observer que, s'il est la cause de l'association d'idées signalée plus haut, il ne peut en être en même temps l'effet. Sentiment grâce auquel, à présent comme jadis, il est naturel de voir les champs et les rois et les rêves sous un jour mystique.

La malice est un peu grosse de donner au passé une allure étrange et inhumaine, en feignant de ne point entendre ce que l'on entend fort bien ; l'on pourrait dire même, que les hommes préhistoriques avaient la répugnante habitude d'ouvrir



la bouche toute grande à de certains intervalles réguliers, et d'y engloutir de bizarres concoctions, ou encore que les terribles troglodytes de l'âge de pierre imprimaient alternativement à chacune de leurs jambes un mouvement d'élévation centrifuge, comme si personne n'avait jamais entendu parler de manger ou de marcher. Il n'y aurait que demi-mal si l'on entendait ainsi solliciter notre fibre mystique et nous rendre sensibles au miracle des choses familières : il s'agit au contraire de les rendre inintelligibles. Et qu'idonc ne sentirait le mystère du rêve ? Qui ne pressentirait dans la mort annuelle et la résurrection de la nature l'un des secrets de l'univers ? Qui n'appréhenderait ce caractère sacré d'une autorité où s'incarne l'âme de tout un peuple ?

L'anthropologue qui trouverait de bonne foi ces idées invraisemblables avouerait pour autant qu'il a moins d'es-

---

prit et de cœur que l'homme de Cromagnon. Tant il est constant que seul un instinct religieux déjà manifeste pourrait réunir dans une même vénération des objets si divers ; vouloir que la religion soit née de craindre un chef ou de sacrifier à la moisson, c'est mettre une charrue américaine avant une couple d'aurochs ; c'est prétendre que l'idée de peindre provient de la contemplation d'images dans une grotte, et que personne n'eût songé à écrire en vers sans la coutume de composer une ode officielle pour fêter la venue du printemps, ou sans l'habitude qu'aurait prise un certain jeune homme de quitter son lit à heure fixe pour écouter le chant de l'alouette, et de coucher ensuite ses impressions par écrit sur une feuille de papier. Certes, maint jeune homme se découvre au mois de mai une âme de poète, et nulle puissance ici-bas ne le retiendra de célébrer

l'alouette et le rossignol ; cela ne fait pas que le sens poétique vienne de la prosodie, non plus que la religion ne vient des rites religieux.

Il fallait un certain tour d'esprit pour sentir le mystère du songe et de la mort, la valeur poétique du printemps et du chant des oiseaux ; il y fallait l'esprit humain, qui sur ce point n'a pas changé, et rien n'indique qu'il se passe ailleurs quoi que ce soit d'analogue. La vache dans son pré ne semble tirer aucun parti lyrique des facilités insignes qui lui sont offertes d'entendre le rossignol, et rien ne permet de présager que les moutons vivants se décident jamais à rendre aux moutons morts l'hommage de pieuses cérémonies. Il est exact que les premiers rayons du printemps suggèrent à de jeunes quadrupèdes des fantaisies galantes ; mais tous les printemps du monde sont demeurés jusqu'ici impuissants à

leur suggérer des fantaisies littéraires. De même, si le chien, seul d'entre les animaux, a la faculté de rêver, voici longtemps que nous attendons qu'il fasse de ses rêves la base d'un système raffiné de cérémonies liturgiques ; si longtemps même, que nous avons cessé de nous y attendre, et serions aussi surpris de le voir utiliser ses songes dans un sens ecclésiastique que les interpréter selon les doctrines de la psychanalyse.

Quelle qu'en puisse être la raison, il est clair que certaines expériences et certaines émotions ne franchissent que chez l'homme la frontière de l'expression créatrice ; cela ne s'est jamais vu chez d'autre créature, ni sans doute ne se verra jamais. Il n'y aurait pas d'impossibilité logique à ce que nous visions les bœufs s'abstenir d'herbe le vendredi, et, comme dans la légende, tomber à genoux au carillon de Noël, ou bien encore exprimer

leurs espoirs de félicité céleste par une danse symbolique en l'honneur de la fameuse vache de la chanson, qui a sauté par-dessus la lune. A force de rêver, le chien en viendra peut-être à élever un temple à Cerbère, conçu comme une sorte de trinité canine ; peut-être ses rêves commencent-ils déjà à se traduire en visions susceptibles d'expression verbale, en révélations concernant la constellation du Grand Chien, patrie spirituelle des chiens abandonnés... Rien de tout cela ne constitue une contradiction de principe absolue : mais le sens des probabilités, ou bon sens, est là qui nous avertit que les animaux n'évoluent point dans cette direction, bien que la mort, le printemps et même le songe appartiennent autant à leur expérience qu'à la nôtre ; d'où il ressort que notre esprit est seul en état d'en recevoir des impressions d'ordre religieux.

---

Et nous voici revenus au cœur de notre sujet, à l'existence, aussi loin que nous puissions remonter, d'une pensée active, solitaire, capable de se former des doctrines aussi bien que des images, de dégager de la matière immobile ses raisons de craindre et d'espérer, et de s'abandonner à la mystérieuse mystification de sa nature qui lui rendra la mort à jamais incroyable.

Les rares échappées permises à nos regards sont toutes sur l'homme en tant qu'homme ; elles laissent dans l'ombre le chaînon supposé qui relierait celui-ci à l'animal, pour la raison bien simple qu'il n'est que supposé, et que, faute de savoir si le Pithécanthrope a jamais existé, nous ne savons pas davantage s'il faisait sa prière ; c'est un être de raison, un signe conventionnel, un bouche-trou destiné à remplir la brèche qui sépare des singes avérés d'hommes incontestables. Aussi

l'homme-singe, s'il y en eut un, sera selon notre humeur aussi pieux que l'homme, aussi libre-penseur que le singe, et ce n'est pas un débris de crâne ramassé à Java qui nous fixera sur ce point. La vérité, c'est qu'à un moment donné du passé, si lointain qu'il échappe à la science, une transition s'était faite dont ne peuvent témoigner ni pierres ni ossements, et que l'âme humaine fut.

Et nous la reconnaissons pour nôtre, nous la saluons du plus loin qu'elle paraît ; sa démarche d'emblée nous est familière, a cette raison humaine dont les signes fraternels chez un sauvage, un étranger, un ancien, éveillent au cœur de chacun de nous des cordes profondes.

C'est ainsi que la coutume de se vêtir est l'une des règles fondamentales de l'universelle franc-maçonnerie. Le vêtement est dès l'origine la marque d'un sacerdoce, car, s'il est vrai que l'homme en



---

tant qu'animal diffère des autres animaux au point que la nudité risque de causer sa mort, il n'en reste pas moins que l'on se vêt par décence et par magnificence là où l'on ne se vêt pas par nécessité ; le costume a souvent une valeur d'ornement, il a toujours une valeur de décorum. La diversité des conventions qui le régissent selon les peuples et selon les temps est extrême ; extrême aussi la naïveté des bonnes gens que cette simple remarque suffit à démoraliser ; du moment que les insulaires du Pacifique et les indigènes de Passy n'ont pas la même idée de la mode, c'est donc que la pudeur n'existe pas ? Allons donc ! Dites, pendant que vous y êtes, que puisque l'on a porté tant et de si drôles de chapeaux, les chapeaux n'existent pas, non plus que la calvitie, ni les coups de soleil. Le simple bon sens montre qu'il a toujours fallu des règles qui assurassent à chaque indi-



vidu une certaine privauté, à l'abri de la moquerie ou du mépris ; et que l'observation de ces règles, quelles qu'elles fussent, engendre le sens de la dignité et du respect mutuel. Qu'elles aient trait pour la plupart aux relations des sexes illustre les deux grands faits qui dominent dès l'origine l'histoire de notre race ; l'un, c'est que le péché originel est littéralement originel, non seulement au sens théologique, mais au sens historique du mot ; quelles qu'aient pu être ses autres croyances, l'humanité a toujours cru à l'existence du mal, et ce sens du péché a rendu à jamais impossible d'être nu et naturel à la fois. L'autre fait, c'est la famille.

Ici, plus que nulle part ailleurs, gardons le juste sentiment des proportions. Nous sommes en face d'une montagne que la nuée flottante des théories et des thèses peut offusquer par endroits, mais

---

non niveler ; *mons parturiens*, en vérité, d'où procède tout royaume ici-bas, tout empire et toute république. L'institution que nous nommons famille eut-elle à se frayer un chemin à travers diverses formes d'anarchie et d'aberration ? Il se peut : le certain, c'est qu'elle leur survit ; le probable, c'est qu'elle les précéda. Le communisme et le nomadisme montrent que des états sociaux amorphes peuvent se développer en marge des sociétés policées, mais rien ne témoigne que la forme n'ait pas devancé la difformité.

Toujours est-il que c'est la forme qui compte, et que l'humanité s'est choisi cette forme-ci. Rien n'est curieux, par exemple, comme la coutume sauvage appelée *couvade*, monde renversé digne des antipodes, où le père, lors de l'accouchement, est traité comme s'il était la mère. Non seulement elle suppose une certaine mysticité sexuelle, mais elle symbolise, nous

dit-on, l'acceptation par l'homme de ses responsabilités paternelles ; auquel cas cette indécente mascarade devient un rite des plus solennels, et le fondement de toute famille et de toute société.

Quelques-uns ont émis l'hypothèse que l'humanité constituait jadis une matriarchie (c'est *féminité* qu'il eût alors fallu l'appeler) ; d'autres allèguent qu'il s'agit d'une période d'anarchie où la mère ne représente le point fixe qu'en raison de l'insouciance ou de l'anonymat des pères. Puis serait venu le temps où l'homme se serait décidé à prendre soin de sa progéniture et à la protéger, à devenir chef de famille conscient et organisé. C'est fort possible, et il demeurerait toujours qu'en cette occasion l'homme aurait pour la première fois agi en homme ; mais il est possible également que l'état de matriarchie, d'anarchie, de promiscuité, comme on voudra, ne représente que l'une des

---

innombrables régressions barbares qui ont dû se produire aux temps préhistoriques comme aux temps historiques. Si elle est un symbole, la couvade commémore peut-être, non la naissance d'une religion, mais la destruction d'une hérésie.

Quoi qu'il en soit des origines de l'édifice humain, il est sous nos yeux, et la famille en constitue indiscutablement la cellule centrale, autour de laquelle, comme une garde d'honneur, veillent les saintes vertus domestiques qui nous distinguent de l'abeille et de la fourmi. La pudeur est le rideau de cette tente, et la liberté le rempart de cette cité; la propriété n'est que l'enclos de la famille, l'honneur son blason. L'histoire s'ouvre avec un père, une mère et leur enfant, et, si nous ne sommes pas de ceux qui invoquent une divine Trinité, il nous faudra pourtant invoquer une trinité humaine, dont le triangle se répète à l'infini dans la

trame de l'univers. Car le point culminant de l'histoire, vers lequel tend la création de toutes parts, et frémit, et s'élance, nous présente ce même triangle renversé, ou plutôt un triangle nouveau, qui, se superposant au premier, forme avec lui un pentacle sacré, plus terrible aux démons que celui des magiciens. L'ancienne trinité, composée du père et de la mère et de l'enfant, avait nom : la famille humaine ; la nouvelle se compose de l'enfant et de la mère et du père, et a nom : la Sainte Famille. Elle n'est pas changée, elle est retournée, de même que le monde qu'elle est venue sauver demeurera le monde de toujours — renversé.

### III

#### ANTIQUITÉ DE LA CIVILISATION

Un voyageur guette l'aube du jour sur une terre inconnue ; il s'attend à la voir éclairer en se levant des plateaux désolés et des cimes sauvages ; tel est l'état d'esprit du moderne qui aborde l'étude des origines de l'humanité. Mais à mesure que l'orient blanchit, il voit surgir dans la pénombre le profil gigantesque de cités ensevelies dans la nuit des temps, de villes colossales, demeures de titans, ornées de bêtes sculptées qui dépassent la cime des palmiers et de portraits peints douze fois plus grands que nature, de tombeaux pareils à des montagnes bâties de main d'homme et de taureaux barbus

et ailés qui montent à la porte des temples une garde éternelle, énormes, silencieux et immobiles comme si un seul coup de leurs sabots devait ébranler l'univers. Dès ses premiers rayons, l'aurore de l'histoire révèle une humanité en pleine civilisation, en même temps que l'ineptie des généralités dont l'on nous a nourris sur la période où cette civilisation commençait sa croissance.

Les deux premières sociétés humaines que nous connaissions certainement sont Babylone et l'Égypte ; et ces deux grandes témoignages du génie ancien déposent de façon écrasante contre deux des préjugés les plus courants de nos jours. Pour vous défaire des sornettes débitées sur les nomades, l'homme des cavernes et le vieux de la forêt, regardez en face les faits massifs et formidables dont l'un s'appelle Égypte et l'autre Babylone.

Il est trop clair que la plupart des théo-

---

riciens qui décrivent l'homme primitif ont le regard fixé sur les sauvages modernes et qu'ils démontrent l'évolution en tenant pour acquis qu'une bonne partie du genre humain n'a ni progressé, ni évolué, ni changé d'aucune sorte. Ils doivent exagérer dans l'un et l'autre sens ; on ne me fera jamais croire ni que l'homme policé soit le fruit d'un progrès si tardif, ni que le barbare soit figé dans une immutabilité radicale.

Voyons les choses simplement. Un sauvage moderne n'est pas un sauvage primitif, puisqu'il vit en 1927 ; des milliers d'années d'existence terrestre ont passé sur sa race comme sur la nôtre, lui apportant comme à nous des expériences qui lui ont servi, sinon profité ; elle a subi l'influence du milieu, ou du changement de milieu, et n'a pas manqué sans doute de s'y adapter selon les règles de la plus pure orthodoxie évolutionniste.



Cela demeurerait vrai quand même le milieu eût été insipide et l'expérience bénigne, car le temps agit aussi bien par la monotonie ; cela le deviendrait à plus forte raison s'il fallait en croire les gens d'esprit et de savoir qui estiment que l'histoire des sauvages a pris la forme d'une régression. Ceux qui contredisent à cette opinion ne paraissent pas se faire une idée bien nette de ce que peut être le déclin d'une civilisation ; fasse le ciel qu'ils n'aient pas à le découvrir bientôt ! Il leur suffit pour assimiler l'homme des cavernes au cannibale qu'ils offrent quelques traits communs, tels que l'usage de certains instruments, mais tout peuple, dans des conditions données, réagira de même façon. Otez-nous nos armes à feu, force nous sera de tirer de l'arc. Durant leur fameuse retraite, les Russes furent, paraît-il, tellement à court de munitions qu'ils durent se défendre à coups

de gourdin ; l'historien futur en conclurait à tort que l'armée russe de 1916 était une tribu scythe qui jamais n'avait mis le nez hors de sa forêt natale. La seconde enfance n'est pas l'image exacte de la première ; un nouveau-né est aussi chauve qu'un vieillard, mais la personne qui n'aurait jamais vu d'enfant aurait tort d'en déduire que le nourrisson porte une longue barbe blanche ; et de même, bien que le vieillard et le petit poupon éprouvent à marcher une égale difficulté, celui qui espère voir le vieux monsieur s'en consoler en se roulant par terre et en suçant son pouce, celui-là se prépare une désillusion certaine.

Pourquoi les premiers pionniers du genre humain seraient-ils donc semblables de tout point à ses traînards et à ses éclopés ? Cette distinction est plus nécessaire que jamais lorsque l'on discute de l'origine des gouvernements. J'ai fait allusion plus

haut à M. H.-G. Wells, et au « Vieux » dont il parle avec tant de familiarité. A nous en tenir aux faits constatés, ce brillant portrait d'un chef de l'âge de pierre n'est excusable que dans l'indulgente hypothèse où l'aimable et fécond romancier aurait un instant oublié qu'il était censé écrire l'histoire, et se serait machinalement remis à son premier métier. Où donc aurait-il pris, autrement, que l'étiquette en usage à la cour de ce monarque lui réservait le titre de « Vieux » (avec une majuscule, s'il vous plaît) ; ou ceci, qui est encore plus fort : « personne n'avait le droit de toucher à sa lance ou de s'asseoir sur son siège. » J'ai, pour ma part, quelque difficulté à croire que l'on ait déterré une lance munie de l'inscription préhistorique : « Prière de ne pas toucher », ou un trône tout équipé orné de cette pancarte : « Réservé au Vieux. » Nous ferons charitablement de présumer que

---

l'auteur n'a pas tiré tous ces détails de sa cervelle, et qu'il accepte simplement le parallèle incertain que l'on établit en général entre le primitif et le « décivilisé » ; il se peut en effet fort bien que le chef de telle peuplade dégénérée s'intitule le Vieux, et que l'on ait peur de toucher à sa sagaie, et ce Vieux exerce peut-être une tyrannie féroce.

Seulement rien de tout cela ne fournit l'ombre d'un vestige d'une apparence de preuve que le régime primitif ait été tyrannique ; le seul fait que l'histoire établisse au contraire sans réserve, c'est qu'un état despotique représente le plus souvent une démocratie fatiguée ; à mesure qu'une société républicaine est atteinte de lassitude, ses citoyens perdent le goût de l'éternelle vigilance qui est la rançon de la liberté, et préfèrent confier à une sentinelle casquée le soin de veiller sur leur sommeil. Certaines réformes violentes ont

de même exigé parfois la poigne de l'homme armé, et celui-ci en a généralement abusé pour tyranniser son monde comme un sultan oriental ; mais cela ne veut pas dire que la figure du sultan soit antérieure à tant d'autres types humains. L'homme armé au contraire fonde une bonne part de sa supériorité sur l'excellence de ses armes, et l'industrie de l'armurerie est le signe déjà d'une civilisation avancée ; un homme en abattra vingt d'un coup à l'aide d'une mitrailleuse, mais il est moins probable qu'il réussisse le même exploit à l'aide d'une grosse pierre. Quant à la légende du plus fort gouvernant par la force de ses biceps, c'est une histoire de Croquemitaine ; vingt individus auront tôt fait de mettre à la raison le mieux musclé des hommes forts présents, passés et futurs ; il a tout au plus suscité une sorte d'admiration romanesque et poétique, semblable au senti-

---

ment moral et mystique qui accompagne le plus vertueux ou le plus sage. Par contre l'abjecte soumission aux caprices d'un despote n'est pas le fait d'une société jeune, mais d'une société déjà cristallisée. Le Vieux, comme son nom l'indique, gouverne une vieille humanité.

Une pure démocratie, telle est l'idée que je me ferais volontiers des institutions primitives, et que suggère le spectacle des simples communautés paysannes qui subsistent de nos jours. La démocratie, c'est ce qui demeure toujours prêt à rompre les mailles compliquées de notre civilisation ; l'on dira si l'on veut qu'elle est l'ennemie de la civilisation, mais, prenez-y garde, nombre d'entre nous préféreront toujours, en fin de compte, la première à la seconde. Toujours est-il que des laboureurs cultivant leurs lopins de terre dans une fruste égalité, et se rassemblant pour voter sous l'ormeau communal,

incarnent l'idéal du gouvernement autonome en termes accessibles aux peuples les plus simples. Et si même l'homme n'est qu'un animal, doit-on lui prêter moins de solidarité qu'aux rats et aux corneilles? Ces bêtes ont beau avoir un chef, comme tous les animaux grégaires, elles ignorent la basse servilité qui caractérise, dit-on, les superstitieux sujets du « Vieux ». Sans doute y a-t-il toujours eu quelqu'un pour remplir les fonctions du corbeau chargé d'hivers qui, comme dit Tennyson, « guide le vol de la tribu sonore ; » mais si ce vénérable volatile avait eu la fantaisie malencontreuse de jouer au sultan asiatique, la tribu, n'en doutez pas, fût devenue démesurément sonore, et le corbeau chargé d'hivers eût fort risqué de ne jamais revoir la saison des frimas. Par-dessus le marché, si les corbeaux suivent le plus vieux mâle, ils ne suivent pas le mâle le plus fort, et sont donc plus



---

accessibles à l'expérience mûrie qu'à la brutalité, en quoi ils se montrent fort au-dessus de la plate sentimentalité qui jette les modernes aux pieds de l' « homme d'action »...

Nous n'en saurons jamais bien long sur ce point ; mais, supposition pour supposition, l'une est tout aussi plausible que l'autre, et le village balkanique ou pyrénéen m'a un air plus naturel et normal que le sérail du sultan ; ils sont tous deux modernes, puisqu'ils existent de nos jours tous les deux — mais c'est le palais qui sent le moisi.

D'ailleurs je n'ai garde de rien affirmer : je fais mes réserves, et voilà tout. Mais je ne suis pas le seul ; il est bon de remarquer que l'école moderne n'hésite pas à retrouver chez les barbares et les primitifs la trace d'institutions libérales, quand les besoins de la cause l'exigent. Les socialistes professent la haute anti-



quité du régime collectiviste, les Juifs prônent leurs anciens jubilé, ou redistributions régulières des biens ; les pan-germanistes se font fort de montrer les parlements, les jurys, et autres bienfaits du gouvernement populaire, florissant parmi les tribus de la Basse-Germanie, tandis que les champions de l'Irlande opprimée ont fait souvent valoir la justice distributive qui régnait sous le régime féodal des clans. Chacun prêche pour son propre saint ; mais, de l'ensemble des arguments invoqués, il est permis de tirer une vérité d'ordre plus général, à savoir que les temps préhistoriques connaissaient d'autres mobiles que la terreur et la superstition. Chacun fourbit ses propres armes, mais ne dédaigne pas d'utiliser une hache de pierre. La hache de pierre, après tout, fut peut-être aussi républicaine que le couteau de la guillotine.

Aussi bien, la pièce est déjà en train

---

quand le rideau se lève ; il y a, avant l'histoire que nous connaissons, une histoire que nous ne connaissons pas, mais qui ressemble sans doute beaucoup à la nôtre ; elle n'a donc rien à faire avec le prétentieux paradoxe d'une « histoire préhistorique » retraçant avec précision le cours du développement qui mène de l'amibe à l'anthropologue en passant par l'anthropopithèque. Nos plus vieilles chroniques nous dépeignent un monde déjà vieux, et dont la structure nous est familière ; il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que la période laissée dans l'ombre fût faite, elle aussi, de révolutions politiques et de conquêtes militaires, de républiques étouffées par la monarchie et renaissant de leurs cendres, de colonies prises et perdues, d'empires se dissolvant en poussière de nationalités, et de classes sociales asservies revendiquant leurs droits les armes à la main ; en un mot,

de cette progression immuable des affaires humaines que l'on peut ne pas appeler un progrès, mais qu'il faut bien appeler un roman. Roman dont les premiers feuillets ont été arrachés ; livre dont nous ne lirons jamais le chapitre premier.

Abandonnons de même nos illusions sur l'évolution des formes sociales. La barbarie et la civilisation ne représentent point des étapes successives dans le temps, mais des conditions de vie qui ont toujours coexisté comme elles coexistent encore ; il y eut, il y a et il y aura longtemps des civilisés et des sauvages, des pasteurs nomades et des cultivateurs sédentaires. La théorie selon laquelle tous les peuples ont passé par une période communiste, d'où la propriété privée était bannie, n'a de raison d'être que dans l'esprit de ceux qui comptent nous y ramener, et comme illustration du tour d'esprit conservateur des bons révolutionnaires. Parallèlement,

---

lorsque le féminisme devint à la mode, on ne tarda pas à découvrir que l'humanité primitive était constituée en matriarchie, et que c'était la femme des cavernes qui battait son mari. Ces retouches rétrospectives que le goût du jour inflige à l'histoire ne sauraient être prises très au sérieux.

Et, s'il était besoin de réfuter des élucubrations de ce genre, je dirais : voyez l'Égypte, et voyez Babylone. L'histoire égyptienne semble inventée à point pour démontrer que le despotisme, loin d'être une conséquence de la barbarie, est souvent l'une des conditions du progrès, et l'histoire babylonienne a l'air composée à plaisir pour souligner le fait qu'il n'est pas nécessaire d'être nomade pour devenir paysan, ou communiste pour devenir propriétaire.

L'Égypte est un ruban vert posé sur le sable rouge du désert. Selon un antique

proverbe, elle doit le jour à la mystérieuse et redoutable bienveillance du Nil, et les premiers Égyptiens que nous connaissions habitaient un chapelet de petits villages échelonnés au bord de l'eau, tout le long du fleuve, autonomes mais fédérés, et qui avaient atteint un degré élevé de civilisation domestique. Chaque communauté naviguait sous ses propres enseignes, ornées d'un quadrupède ou d'un oiseau symbolique. Or l'héraldique implique deux idées dont la combinaison, d'une importance primordiale, constitue le noble principe de coopération sur lequel repose l'humaine liberté. Comme art, d'une part, elle est signe d'indépendance, du libre choix par lequel l'imagination se crée un emblème ; comme science, elle est signe d'interdépendance, de l'accord établi entre divers corps constitués pour régler l'usage de ces images...

Mon ami le folkloriste m'interrompt

---

ici ; dès que j'ai parlé d'images animales, je l'ai entendu qui murmurait comme en songe le mot de « totem ». Eh ! c'est bien là ce que je lui reproche, cette habitude de parler en dormant, et je me donne justement un mal infini pour éliminer les expressions mécaniques et pour mettre en valeur le sens plutôt que le son des termes consacrés. Or, je vous le demande un peu, qu'est-ce que cela veut dire, un totem, du point de vue de la sensibilité ? et en quoi ceux qui en ont un diffèrent-ils de nous qui n'en avons pas ? Ont-ils plus peur que nous des animaux, ou en ont-ils moins peur ? Voici un individu qui a le loup pour totem ; a-t-il les sentiments du loup-garou ou de celui qui se sauve devant le loup-garou ? Ses sentiments sont-ils ceux de Romulus pour la mère louve, de saint François pour frère loup, ou de Mowgli chassant avec les loups ses frères ? Un totem est-il ma-

jestueux comme le lion britannique ou familier comme le bouledogue de John Bull, tragique comme le coq de saint Pierre ou guilleret comme le coq gaulois? Tant qu'on n'aura pas répondu à ces questions, les ouvrages de folklore contiendront une grave lacune.

Contentons-nous donc de répéter que ces collectivités primitives de l'Égypte ont eu entre elles des rapports préhistoriques, puisque l'histoire les trouve déjà en possession d'accords concernant leurs emblèmes respectifs. A mesure qu'elle se développe, nous voyons les questions de communications passer au premier plan, et rendre nécessaire un gouvernement central; l'ombre royale grandit sur l'Égypte. A côté de la royauté, avant elle peut-être, la caste sacerdotale s'occupe des signes et des symboles rituels à l'aide desquels les hommes peuvent communiquer entre eux; et c'est ainsi que



naît l'invention qui rendit l'histoire possible et la sépara pour de bon de la préhistoire : l'écriture.

L'idée vulgaire que l'on se fait des anciens temps manque déplorablement de vulgarité. On les aperçoit sous un jour lugubre et plus sombre cent fois que la saine mélancolie naturelle au païen, par la faute du même secret pessimisme qui se délecte à imaginer l'homme primitif rampant dans la crainte et dans la crasse ; tout ce qui est élémentaire doit être vil, au regard d'une irréligieuse religion. Il en résulte cette curieuse conséquence que, malgré le nombre incalculable de romans préhistoriques ou antiques dont on nous a accablés, ils passent tous à côté de l'authentique romanesque primitif ; l'âge de pierre qu'ils dépeignent est peuplé de bonshommes de pierre, et leur Égypte de momies ambulantes. Que n'ont-ils cherché à se figurer dans leur neuve fraî-



cheur les choses qui nous sont aujourd'hui familières ! Nous aurions vu l'homme battant des mains devant le feu comme l'enfant devant le feu d'artifice, et jouant au cerceau avec la première roue. La jeunesse du monde serait-elle sans jeunesse, sans gaieté et sans rire ?

Or, sans vouloir contrister de grands écrivains, je suis obligé de leur signaler cette affligeante constatation : l'art d'écrire semble bien avoir débuté par un calembour. Un roi, ou un prêtre, bref quelqu'un du gouvernement, ayant un message à expédier à l'autre bout du royaume, eut l'idée lumineuse de mettre sa pensée en images. Comme beaucoup de gens qui s'y sont amusés depuis, il rencontra quelques difficultés ; de sorte qu'arrivé au mot d' « impôts » qui, dans sa langue, se prononçait à peu de chose près comme le mot « cochon », il n'hésita pas à en courir le risque et dessina tout à trac un superbe

---

pourceau. Le fabricant de rébus qui représente « l'appétit vient en mangeant » par une petite fille qui s'avance une tartine à la main, n'a pas à rougir de son à-peu-près ; il suit l'exemple de Pharaon. Ce genre de missive dut être à l'origine fort plaisant à écrire et à lire. C'est pourquoi, s'il est des personnes que ni la douceur ni la violence ne puissent dissuader d'écrire des romans égyptiens, je les prie du moins de n'en point exclure tout caractère humain ; je leur propose par exemple de nous décrire le monarque sur son trône entouré de ses prêtres, et composant une épître parmi les éclats de rire et les suggestions qui fusent de toutes parts à mesure que les calembours royaux se font plus énormes et plus désastreux. Une autre scène non moins captivante nous ferait ensuite assister au déchiffrement du cryptogramme selon les procédés classiques du feuilleton policier. Voilà

comment je comprendrais le roman ancien, et même l'histoire ancienne.

Cette digression apparente a le mérite de souligner le rôle joué par les prêtres : c'est eux qui ont fondé la science, et des auteurs qui, comme M. Wells, ne nourrissent aucune secrète tendresse pour l'habit ecclésiastique ne font pas faute d'en convenir aujourd'hui. Hier encore, il était admis que les prêtres s'étaient de tous temps opposés au progrès des lumières, et un homme politique me fit une fois observer, au cours d'une conférence contradictoire, que je résistais à certaines réformes comme un prêtre jadis avait dû résister à l'invention de la roue : à quoi je répondis que c'était probablement ce prêtre qui l'avait lui-même inventée. Le même prêtre, comme l'indique le nom d'hiéroglyphes, a créé l'écriture, et je me demande souvent pourquoi on lui refuse une place d'honneur parmi les

---

héros de l'humanité. Si nous étions de francs païens, au lieu de nous énerver en mesquines réactions contre le christianisme, nous rendrions un culte solennel à nos bienfaiteurs inconnus ; nous brûlerions de l'encens devant les statues voilées de ceux qui, les premiers, découvrirent le feu, construisirent une barque ou domptèrent un cheval sauvage, ce qui serait plus raisonnable infiniment que d'obstruer nos voies publiques avec des politiciens périmés en redingote de bronze. Mais c'est un signe des temps que l'art d'être païen avec naturel se soit perdu chez nous depuis tantôt vingt siècles.

Bref, le gouvernement égyptien, tant royal que pontifical, eut à assurer de plus en plus étroitement les communications du royaume, et par conséquent à recourir toujours davantage à la coercition. L'état devint despotique à mesure qu'il se civilisait ; les monarchistes diront : parce qu'il

se civilisait. L'histoire égyptienne, raccourci de l'histoire universelle, nous montre au lieu du *Vieux* bien connu, un personnage nouveau armé pour des conditions nouvelles, et dont la lance s'allonge et le trône s'élève en même temps que la civilisation se perfectionne ; la route du progrès mène tout droit au roi.

L'Égypte pose donc dans ses termes exacts le problème des rapports de la liberté et de la civilisation, car il est de fait que l'homme perd en variété ce qu'il gagne en complexité. Nous qui n'avons guère mieux résolu le problème, ne le rapetissons pas en supposant que la tyrannie ne saurait avoir d'autre fondement qu'une terreur abjecte : Babylone illustre les rapports réels de la civilisation et de la barbarie.

D'elle non plus nous ne savons rien avant qu'elle soit assez civilisée pour parler ; sa voix nous parvient à travers le

---

lourd et roide symbolisme du caractère cunéiforme, qui contraste vivement avec le pittoresque imagé des hiéroglyphes. Si rigide qu'il paraisse, l'art égyptien se ressouvient souvent des courbes souples du fleuve ; ses lotus ont une grâce vivante, ses oiseaux et ses flèches s'envolent avec une pure et rapide élégance ; mais Babylone n'a pas d'art, Babylone est une civilisation d'épures et de diagrammes. Le cunéiforme est incisé dans la brique qui est la base de toute son architecture, cette brique de limon pétri et cuit au four qui interdit la sculpture en relief. Culture statique, mais scientifique, experte dans la mécanique de la vie, et fort moderne par plusieurs côtés ; il se dégage de cette formidable forteresse de boue durcie l'idée d'une énorme ruche. Ruche humaine pourtant, aux prises avec les mêmes problèmes sociaux que l'Égypte antique et l'Europe moderne, et, malgré

ses tares, chef-d'œuvre humain. Un ingénieux système de canaux répandait dans les campagnes les eaux du Tigre et de l'Euphrate, et assurait à la ville immense sa vie matérielle ; sa vie intellectuelle, intense, était orientée vers la philosophie ; sur son berceau se penchent les hautes figures où s'incarne pour nous toute l'antique astrologie, les maîtres d'Abraham, les mages de Chaldée.

Contre cette société dense et compacte, dure muraille de brique nue, déferlait d'âge en âge le flot écumeux des hordes nomades, s'élançant du fond des déserts où la vie errante régnait alors comme elle règne aujourd'hui. Suivre des troupeaux au hasard des pâturages, séjourner sous la tente, se nourrir de laitage et de viande, vie simple, vie facile, et qui donne à l'homme tout ce dont il a besoin, hormis un foyer. Ces pâtres, dès les temps les plus reculés, s'entretenaient



des énigmes du livre de Job ; Abraham fut l'un d'eux, qui a légué au monde le peuple juif et son furieux monothéisme. Au demeurant, nations sauvages, qu'un impétueux tourbillon intérieur lançait inlassablement à l'assaut d'une civilisation qu'elles ne comprenaient ni n'aimaient. L'histoire de Babylone est celle d'une défense interminable contre les tribus du désert qui, siècle après siècle, venaient insulter ses remparts. Un apport de sang nomade, nous dit-on, contribua à la fondation de Ninive et de l'arrogant royaume d'Assyrie, dont les monstrueux taureaux ailés foulèrent aux pieds le monde sous leurs sabots de pierre ; intermède impérial, et qui laisse intact le conflit séculaire du formé et de l'informe. Aux temps préhistoriques, sans doute, comme aux temps historiques, le flot errant se ruait sur les terres cultivées, dévastant tout sur son passage ; la dernière fois qu'il vint,





son chef avait nom Mahomet, et ne trouva que des ruines.

Ce récit vaut qu'on s'y arrête ; il contredit en effet de point en point la version courante selon laquelle le nomadisme ne serait que l'état premier et préhistorique et la civilisation l'état récent et moderne d'un seul et même type de société. Or rien n'indique que les Babyloniens aient jamais erré, ni que les nomades aient en général fini par s'établir ; les plus excellents ethnologues en conviennent. Mais je n'ai point affaire ici aux plus excellents ethnologues et à leurs inestimables travaux ; j'ai affaire à une vaste et vague opinion publique qui s'est prématurément imbibée de données incomplètes et d'hypothèses inexactes selon lesquelles un singe est devenu un homme, et un barbare un civilisé, de sorte qu'en toute conjoncture l'on a nécessairement la barbarie derrière soi et la civilisation devant soi. Opinion en l'air, dans

---

tous les sens du mot ; elle constitue plutôt une atmosphère qu'une doctrine, et se respire plus qu'elle ne se démontre. Ce genre d'humeur étant plus ouvert aux images visuelles qu'intellectuelles, je prie simplement ceux qui y sont sujets de fermer les yeux, chaque fois que l'accès les prend, et de contempler en esprit, pareils à une falaise grouillante d'humanité, les formidables contreforts de la muraille babylonienne.

Une ombre nous barre le chemin, et nous arrête encore devant les deux plus vieux empires du monde : l'ombre de l'esclavage, sombre colosse évoqué comme un djinn de légende pour peiner obscurément à de gigantesques travaux de brique et de granit. Ici encore, la barbarie n'est pas toujours du côté de la réaction ; la servitude sous sa forme première fut en général moins cruelle qu'elle ne le devint ensuite et ne le redeviendra peut-être un

jour. Assurer la subsistance collective en instituant le travail forcé pour certains individus est un expédient fort humain, auquel on sera une fois ou l'autre tenté de revenir. Mais l'esclavage ancien comporte du moins une leçon essentielle à l'intelligence de l'antiquité préchrétienne : l'insignifiance absolue de la personne devant l'État, aussi rigoureuse dans les démocraties helléniques que sous l'autocratie babylonienne. En vertu de cet esprit, il importait peu que toute une classe de la société fût invisible et muette, et le contemporain qui a dit : « L'homme n'est rien, c'est l'œuvre seule qui compte », n'a pas émis, comme il le croyait, une truculente platitude à la Carlyle : il a exprimé la sinistre devise du régime servile. Il y a du vrai dans la vision conventionnelle de pyramides et de colonnades géantes inlassablement érigées vers un ciel immobile par une foule sans visage,

anonyme, innombrable, saignant sous le bâton et mourant à la tâche, écrasée par l'ouvrage de ses propres mains...

L'Égypte et Babylone aussi ont d'autres titres à notre attention. La tradition populaire leur assigne une place d'honneur, et leur nom se trouve à tous les coins de rue, c'est le cas de le dire — rue de Babylone, rue des Pyramides, rue du Caire, — leurs princesses en mal de réincarnation envahissent nos magazines, et la presse quotidienne elle-même, en général si retardataire, en est déjà parvenue sur ce point au règne de Toutankhamon. Et le populaire, comme de coutume, n'a pas tort : il est ici en pays de connaissance, que les voyageurs, d'Hérodote à lord Carnavon, ont pris soin de lui rendre entre tous familier ; il y chérit à bon droit le lieu de ses plus antiques et véritables certitudes. La science moderne, plus éclectique, nous fournit des cartes

détaillées de l'univers primitif, sillonnées de pointillés indiquant les migrations et les invasions en des endroits où le cartographe médiéval se fût contenté de marquer *Terra incognita*, ou de profiter du blanc pour figurer un dragon qui donnât aux explorateurs un avant-goût de leur probable destin. Mais c'est une grande question de savoir laquelle des deux méthodes est la plus fabuleuse.

Les gens d'esprit, en particulier les gens d'imagination, ont en effet une fâcheuse tendance à croire que plus un concept est vaste, et plus il est vérifié. Ils ressemblent à l'habitant d'une cabane de bambous au centre du Thibet, à qui l'on apprendrait qu'il fait partie de l'empire chinois, ou, le cas échéant, de l'empire britannique, et qui finirait par tenir l'empire qu'il ne voit pas pour plus réel que la hutte qu'il a sous les yeux ; il ira même jusqu'à tâcher de prouver qu'un si glorieux État ne sau-

---

rait, par définition, contenir un aussi misérable taudis.

Tels sont les tours que nous joue notre esprit, et les modernes n'en sont pas exempts ; ils oublient, par exemple, que le système solaire n'est qu'une hypothèse, commode à la vérité, et d'une extrême vraisemblance, mais que l'on ne peut ériger en axiome ; tous nos calculs seraient faux sans que le soleil, les étoiles ni les becs de gaz cessent pour cela d'éclairer. Et, cependant, ils seront prêts à quereller le soleil s'il dévie d'une ligne des exigences du système « dont il porte le nom ». Cette erreur de jugement, regrettable quand elle s'applique à des réalités aussi peu contestées que la Chine ou la rotation de la terre, prend des proportions de cataclysme quand elle s'attache à de simples constructions de l'esprit.

Ainsi l'histoire dite préhistorique a l'horrible habitude de généraliser abon-

damment sur la question des races ; avec quelles lamentables conséquences politiques, je supplie que l'on me dispense d'y insister. Les races sont vaguement censées avoir engendré les nations ; les nations seront donc tenues pour plus vagues que les races ; on invente une cause à un effet, et l'on subordonne ensuite celui-ci à celle-là. L'on traite le Celte en postulat, et l'Irlandais en déduction, et l'on s'étonne après cela que l'Irlandais ne soit pas content et se mette en révolution, sans s'inquiéter de savoir si les Celtes ont jamais existé. Les dimensions de la théorie importent seules apparemment ; plus elle est grande et plus les faits doivent s'humilier devant elle. Une immense race celtique est supposée contenir les Irlandais, donc les Irlandais ne subsistent et ne respirent que par elle. Semblablement, les Anglais et les Allemands se résorbaient il y a quelques années en une seule et même



race teutonique qui devait rendre entre eux toute guerre impossible. Et plus le problème est obscur et ancien, plus le savant de l'ère victorienne est catégorique ; il est plus sûr d'être Aryen qu'Anglo-Saxon, Anglo-Saxon qu'Anglais ; il ne s'est jamais douté qu'il fût Européen, mais il n'a jamais douté d'être Indo-Européen, tant un pli mental peut devenir tenace.

Aucune race humaine, sur la face du globe, n'a échappé à cet ordre de spéculations ; l'européenne, à elle seule, a subi de mon vivant plusieurs révolutions rétroactives. Elle s'intitulait autrefois caucasienne, et j'ai lu dans mon enfance une brochure de Bret Harte sur le péril jaune qui commençait en ces termes : « En est-ce donc fait du Caucasien ? » C'en était fait, apparemment, car peu de temps après il se mua en Indo-Européen, et parfois, je le dis à regret, en Indo-Germain. L'Hindou et l'Allemand usent, à ce qu'il



paraît, de vocables similaires pour dire *papa* et *maman*, et le sanscrit a d'autres points communs avec diverses langues occidentales ; il n'en fallut pas plus pour effacer toutes les différences superficielles qui semblaient à première vue distinguer l'indigène d'Heidelberg de celui de Madras. Ce personnage composite était en général désigné sous le nom d'Aryen, et sa fonction principale était d'être descendu vers l'ouest de ces hauts plateaux d'Asie où il a laissé des vestiges de sa langue. Lisant il y a fort longtemps cette explication, je me demandais pourquoi l'on ne supposerait pas aussi bien que l'Aryen était monté vers l'Est en apportant sa langue avec soi. La relisant à mon âge, je confesserai bonnement que je n'y entends rien ; mais je ne la relis point, car elle a disparu ; en serait-ce donc fait de l'Aryen lui aussi ? Il a en tout cas changé non seulement de nom, mais d'adresse, de point

---

de départ et d'itinéraire. Une nouvelle thèse veut que notre race provienne du Midi ; l'on enseigne qu'elle sort d'Afrique et non plus d'Asie ; il y a même des gens, j'ose à peine l'avouer, pour avancer que les Européens sortent d'Europe ou, plus exactement, qu'ils n'en sont jamais sortis.

Je pourrais citer encore les migrations venues du Nord, qui menèrent les Grecs en Crète et jetèrent souvent les Gaulois par-dessus les Alpes dans les campagnes italiennes... Mais ce que j'en dis est uniquement pour montrer que nos augures ont fait le tour complet de la boussole, et je n'ai pas le front de prétendre les départager ; je retiens seulement que le bon sens est une rare et belle chose, qui nous aide en particulier à discerner des bâtons flottants d'une flotte de bateaux, et une hypothèse d'un obélisque.

Nous regardons dans le noir. Les ténèbres, aux premiers temps de l'histoire,

enveloppent la terre entière, et seuls brillent çà et là de rares points lumineux, éclairant autour d'eux quelques îlots d'humanité. L'une de ces flammes brûle sur les hauts lieux de Babylone, l'autre sur le faite de la grande pyramide. D'autres lueurs lointaines, il est vrai, surgissent des plaines de la nuit : la Chine ancestrale, le Mexique et le Pérou, raffinés au point d'adorer le diable, et d'autres encore, dont la tradition s'est perdue. Celle de la Chine, qui subsiste, nous demeure fermée ; celui qui tente de sonder l'antiquité chinoise à l'aide de mesures chinoises se sent échapper aux lois du temps et de l'espace et transporté dans un univers renversé où la durée se développe comme un télescope, où les siècles prennent la lente démarche d'époques géologiques ; la tête lui tourne, et il regarde furtivement par-dessus son épaule s'il n'est pas en train de lui pousser une natte. Il ne

---

saurait prendre à la lettre l'étrange perspective historique qui remonte droit à la pagode primitive du premier Fils du Ciel. J'ai parlé du dragon qui illustre les cartes du moyen âge, mais quel voyageur de jadis, même amateur de monstres, eût jamais espéré atteindre la demeure d'un dragon philanthrope?

Je n'envisage ici la Chine que sous le jour de l'antiquité, et pour marquer la continuité traditionnelle qui nous unit aux empires égyptien et babylonien, en regard d'un passé avec lequel tous les ponts sont coupés. Hérodote est infiniment plus notre prochain que le Chinois en chapeau melon qui boit un demi à la Rotonde ; les sentiments de David et d'Isaïe nous sont connus plus certainement que ceux du général Feng. Les péchés d'Hélène et de Marie-Madeleine restent pour nous les emblèmes éternels de la fragilité humaine ou du pardon divin : les

vertus du Chinois ont quelque chose de terrifiant. Tels sont les effets ordinaires d'une succession ininterrompue ; et si l'on recherche maintenant quelle est au juste la nature de notre héritage, l'on est conduit au fait central de l'histoire.

Ce centre est la Méditerranée. Monde, plutôt que mer, mais fait à l'image de la mer, où se jettent et s'unifient les courants les plus disparates ; comme le Nil et le Tibre mêlent leurs eaux dans celles de la Méditerranée, l'Égypte et l'Étrurie se fondent dans une commune culture. Le rayonnement de la mer auguste franchit les déserts, les montagnes et les forêts, s'étend aux Arabes et aux Gaulois ; mais c'est le long de ses rives que s'accomplit la tâche première de l'antiquité et que s'élabore la civilisation qu'elle devait donner au monde ; c'est dans le cercle de l'*orbis terrarum* que se poursuit le combat du meilleur et du pire ; la lutte sans

fin de l'Europe et de l'Asie, depuis la fuite des Perses à Salamine jusqu'à la fuite des Turcs à Lépante ; le duel à mort où s'affrontèrent selon la chair et selon l'esprit les deux formes parfaites du paganisme, latine et punique. Royaume de la guerre et de la paix, du juste et de l'injuste, royaume de toutes nos haines et de tous nos amours... toute révérence gardée, Aztèques et Mongols, mes frères, vous n'avez rien donné au monde de comparable à la tradition méditerranéenne.

Entre l'Orient et elle, certes, de nombreux échanges ont eu lieu, religieux, militaires, commerciaux, et qui nous ont profité dans la mesure où ils étaient conformes à son génie. La chevauchée des Perses mit fin à Babylone, et nous lisons en grec comment ces barbares apprirent à tirer de l'arc et à dire la vérité. Alexandre le Grec marcha vers le soleil levant et revint chargé d'oiseaux couleur d'aurore,

de fruits singuliers, et des pierreries du diadème de rois inconnus. L'Islam à son tour subjuga ce monde oriental et nous en ouvrit l'intelligence, étant né comme nous sur les terres qui entourent notre mer. Au moyen âge l'empire mogol agrandit sa puissance sans diminuer son mystère ; les Tartares conquirent la Chine, et les Chinois ne daignèrent pas s'en apercevoir. Tout cela est en soi fort intéressant, mais ne suffit pas pour déplacer le centre de gravité des affaires humaines ; il n'en reste pas moins, tout compte fait, qu'un monde dont il ne subsisterait rien que ce qui fut dit, fait, pensé et bâti dans le bassin méditerranéen, serait en ses parties essentielles le monde où nous vivons. Cette culture méridionale, quand elle étendit ses conquêtes vers le nord et vers l'ouest, produisit d'étonnants résultats, dont nous autres, Anglais, ne sommes pas les moins étonnants ; quand elle gagna,



---

de là, les terres nouvelles au delà des mers, elle continua d'agir aussi longtemps qu'elle demeura culture. Mais toutes les réalités profondes dont elle est faite appartiennent aux rives de la mer d'Ulysse et de saint Paul : la République et l'Église, la Bible et Homère, Israël, l'Islam et la mémoire des empires abolis, Aristote et la mesure de toute chose. Et c'est parce qu'elle est la lumière véritable de notre journée terrestre, non l'obscur clarté qui tombe des étoiles, que j'ai tenu à marquer le lieu où elle se posa tout d'abord, au fronton des palais et des temples qui bornent la Méditerranée vers l'orient.

Le premier rang revient de droit à l'Égypte et à Babylone dans notre imagination, comme dans celle de nos pères et de leurs pères avant eux ; cela ne veut pas dire qu'elles aient été seules, ni que toute civilisation soit venue d'Asie et d'Afrique. De récentes et savantes re-



cherches augmentent sans cesse notre connaissance de l'antique civilisation européenne, et spécialement de ceux qu'il nous faut bien appeler les Grecs d'avant la Grèce ; son centre fut la Crète, durant l'ère dite « minoenne » en souvenir du roi Minos qu'immortalisa la légende et dont le labyrinthe a été effectivement mis à jour par nos archéologues. Cette société européenne policée fut balayée par l'invasion venue du Nord qui créa ou reçut l'Hellade ; mais elle eut avant de mourir l'occasion de faire au monde des présents si précieux que l'humanité s'évertue en vain depuis à les reconnaître, fût-ce en les plagiant.

En un lieu perdu de la côte ionienne qui fait face à la Crète et à l'archipel, s'élevait une ville, que nous appellerions aujourd'hui un village fortifié. Elle se nommait Ilion, puis on la nomma Troie, et son nom vibre à jamais dans la mémoire

des hommes. Un poète qui fut peut-être mendiant et chanteur ambulant, sans doute illettré, et que la légende présente comme aveugle, composa un poème dont le sujet était la guerre que les Grecs firent à cette ville pour reconquérir la plus belle femme du monde. Que la plus belle femme du monde ait habité ce hameau peut sembler légendaire ; que le plus beau poème du monde ait été inventé par un homme qui n'avait rien vu que de pareils hameaux, est un fait historique. L'on assure, il est vrai, que l'œuvre appartient à la période où la culture primitive était sur son déclin ; auquel cas je demande à voir ce qu'elle produisit à son apogée. Du reste notre premier poème pourrait être aussi bien le dernier ; il représente le premier et le dernier mot de l'homme naturel sur sa terrestre destinée. Si le monde meurt païen, le dernier des humains avant de fermer les yeux ferait bien de citer l'Iliade.

Cette grande révélation de l'humanité antique contient un élément de haute importance historique que l'histoire a trop négligé jusqu'ici ; le poète a, en effet, conçu le plan de son poème de telle sorte que ses sympathies vont, semble-t-il, au vaincu plus qu'au vainqueur ; quant à celles du lecteur, elles ne font pas de doute. Et ce sentiment va croissant dans la tradition à mesure qu'il s'éloigne de son origine. Achille joue un certain rôle comme demi-dieu païen, et puis disparaît ; mais Hector grandit d'âge en âge ; il devient l'un des paladins de la Table Ronde et c'est son épée que la chanson met au poing de Roland à son dernier combat, dans la pourpre et la gloire de son propre désastre. La figure d'Hector, tracée en lignes archaïques sur le crépuscule du matin, est l'image prophétique du premier chevalier ; le nom d'Hector présage les défaites sans nombre que de-

---

vaient subir notre race et notre foi, et le triomphe de survivre à toutes les défaites.

La fin de Troie ne finira jamais ; de vivants échos, éternels comme notre désespoir et comme notre espérance, la prolongent d'âge en âge ; debout, elle fût restée obscure, mais sa chute a été suspendue par un souffle de feu qui l'a fixée à jamais dans l'immortel instant de son annihilation ; la flamme qui la consuma ne se consumera plus.

Le feu sacré a couru comme un incendie le long des rivages de la mer intérieure, allumant à la cime des caps et à la pointe des îles la sainte lueur de la petite cité qui fait la grandeur des citoyens, du hameau ceint de murs pour lequel mouraient les héros. L'Hellade aux mille statues n'a pas laissé d'image plus noble que cette statue vivante, l'homme maître de soi ; l'Hellade aux mille statues n'avait qu'une poésie, et ses mille bourgades fortifiées retentis-

saient toutes des lamentations de Troie.

Une légende conçue après coup, mais non point fortuite, enseigna plus tard que des Troyens exilés avaient fondé une république sur les côtes d'Italie. Il est vrai, selon l'esprit, que la vertu républicaine ait une pareille racine. Un mystère d'honneur, qui n'est point d'Égypte et qui n'est point de Babylone, continua de briller dans l'ombre comme le bouclier d'Hector, bravant l'Asie et l'Afrique — jusqu'à l'aube retentissante du jour illustre où, dans le vol des aigles et le tonnerre du nom nouveau, le monde s'éveilla en présence de Rome.

## IV

### DIEU ET LES RELIGIONS

Nous visitons, un digne professeur et moi, les ruines romaines d'une antique cité britannique, lorsque mon compagnon émit une remarque, dont l'apparente gravité recélait à l'endroit de certains de ses collègues tout un monde d'ironie ; c'est ainsi, du moins, que je l'entendis. Comme je lui désignais une figure taillée dans la pierre et représentant l'image du soleil, entourée de sa classique auréole de rayons, mais offrant au lieu des traits imberbes d'Apollon le visage barbu d'un Jupiter ou d'un Neptune : « Cette image, me dit-il du ton de la plus méticuleuse exactitude, est celle du dieu

Sul, que les autorités compétentes ont coutume d'assimiler à Minerve. Cette effigie porterait à croire que l'assimilation demeure imparfaitement établie. »

C'est le moins qu'on puisse dire : et notre monde moderne surpasse en bouffonnerie les plus burlesques parodies ; le conte que fait Belloc du buste d'Ariane que les spécialistes prennent pour un Silène, est à peine plus réjouissant que l'aventure de Pallas Athéné promue au rang de femme à barbe. Tel est pourtant le genre de rapprochements qu'établissent quotidiennement les « autorités compétentes » en matière d'étude comparative des religions ; mais à chaque fois que j'entends comparer un dogme catholique à quelque mythe barbare, j'ai maintenant une ressource ; je garde mon calme et mon sérieux, et je me borne à faire dignement observer que « l'assimilation demeure imparfaitement établie ».

Dans mon jeune temps, le positivisme s'intitulait volontiers « Religion de l'humanité », et je n'ai pas oublié qu'il me semblait déjà singulier de proscrire au nom de la raison le dogme de la Trinité pour nous inviter ensuite à adorer cent millions de personnes en un seul Dieu, sans confondre les personnes ni diviser la substance. Mais il existe une autre entité, plus accessible à l'imagination, que cette monstrueuse idole polycéphale, et qui mérite à meilleur droit le titre de religion de l'humanité, car l'homme est partout idolâtre s'il n'est point idole, et ses idolâtries innombrables sont plus humaines souvent et moins creuses que nos modernes abstractions.

Le dieu asiatique à trois têtes et à sept bras symbolise du moins l'incarnation matérielle qui rapproche de nous une puissance invisible ; tandis que nos excellents amis Duval, Dupont et Durand, si nous



---

les voyions à l'improviste s'amalgamer et se métamorphoser en une sorte d'idole hindoue, ne laisseraient pas de nous paraître du même coup étrangement lointains. Les bras de Durand, gesticulant au-dessus des jambes de Dupont, auraient pour nous des gestes d'adieux ; trois visages familiers nous souriant du haut d'un unique faux-col nous laisseraient hésitants quant au nom dont il conviendrait de saluer notre nouvelle et inquiétante connaissance. Car l'homme perd de son humanité dès qu'il cesse de pouvoir s'isoler ; plus il se rapproche et plus il s'éloigne. J'ai eu entre les mains le recueil de cantiques d'une « société éthique », si soigneusement expurgé que l'hymne fameux : *Plus près de toi, mon Dieu*, y devenait, une fois laïcisé : *Plus près de toi, Humanité, plus près de toi*. Cela se chanterait très bien dans le métro aux heures d'affluence. Hélas, qu'alors l'âme de

notre prochain nous semble donc lointaine !

La sorte d'unité humaine dont j'ai affaire n'a rien à voir avec la monotonie où triomphe la société industrielle, qui concilie le maximum de congestion avec le minimum de communion ; je vise ici une tendance à laquelle les groupes comme les individus, livrés à eux-mêmes, sont portés par l'un des instincts humains les plus profonds, et qui varie à l'infini dans ses effets particuliers, puisqu'elle plonge ses racines dans ce sol généreux de l'antique liberté sur lequel est bâtie notre cité servile. L'industrialisme se flatte d'avoir unifié le monde sous l'uniformité de ses produits, en sorte qu'au Japon et à la Jamaïque l'on débouche au même instant le même whisky frelaté, tandis que deux explorateurs aux deux pôles de la machine ronde déchiffrent la même étiquette optimiste sur la même boîte de sardines suspectes. Mais le vin, lui, le vin, ce don des

dieux, diffère délicieusement de coteau à coteau, de vignoble à vignoble et nous présente en cent cantons, cent bouquets divers, sans nulle part avoir le goût de whisky ; il n'empêche que le vin reste partout le vin en dépit de cette excellente et salubre variété ; et j'affirme de même que le paganisme reste partout le paganisme, malgré des variations multiples, si bien que nous ne comprendrons rien à rien tant que nous nous refuserons à l'accepter en bloc, comme un produit normal et universel de l'esprit humain, et comme le seul digne rival de l'Église du Christ.

La méthode comparative des religions n'est que fort comparativement heureuse dans ses résultats quand elle se mêle de comparer ce qui ne se compare pas ; autrement dit, elle opère sur des valeurs entre lesquelles il ne saurait y avoir de commune mesure. Ce qui finit par créer une illusion d'optique, c'est l'habitude reçue

de classer les « grandes religions » et leurs fondateurs par colonnes parallèles, en tête desquelles s'inscrivent les noms du Christ, de Mahomet, de Bouddha, de Confucius ; raccourci artificiel, rendu plus fallacieux du fait que l'Islam prend la suite immédiate du christianisme dans ce tableau synoptique, comme il fait dans le temps, comme il fait dans le dogme, tandis que les autres soi-disant « religions » orientales diffèrent entre elles autant et plus qu'elles ne diffèrent de l'Église ; le confucianisme, en fin de liste, nous introduit à des modes de penser tels qu'il est aussi vain de le confronter avec le christianisme que de comparer un déiste et un gentleman farmer, et de demander si tel individu croit à la vie future ou bien s'il est du Midi.

En fait, l'Église est tellement unique ici-bas qu'il est presque impossible de donner de cette unicité une preuve sensible, car le populaire veut être convaincu

par voie d'analogie : et de cas analogue, il n'y en a point. Le mieux que l'on puisse faire pour indiquer l'erreur de ceux qui prétendent la ravalier dans le rang sera donc de prendre un exemple approximatif, le plus voisin qu'il se rencontrera. Nul, j'imagine, ne me refusera que le peuple d'Israël tienne dans l'ordre naturel une place insolite et singulière, celle de la seule véritable nation internationale, d'une antique civilisation éparsée par le monde et cependant intacte et indestructible : supposons donc que l'on se propose d'atténuer la singularité de ce cas, en compilant une liste de nations nomades. Elle débiterait par une approximation plausible, et se poursuivrait ensuite tant bien que mal par un remplissage de noms qui fissent nombre.

A la suite des Juifs, l'on marquerait par conséquent les Bohémiens, qui, à défaut d'une nation, sont du moins des no-

---

mades authentiques ; après quoi le titulaire de la nouvelle chaire de nomadismes comparés aurait toute licence de faire lui-même une petite promenade ; rien ne l'empêcherait d'arrêter son attention sur les Anglais, dont l'esprit d'aventure et d'entreprise a éparpillé les colonies aux quatre coins de l'univers, et de les inscrire comme nomades ; l'empire dispersé des Anglais par une association inévitable invoque l'étrange empire des Irlandais en exil ; car c'est un fait notoire, nos écrivains nationalistes l'ont souvent souligné, que l'universelle ubiquité qui témoigne du triomphe anglais ne témoigne pas moins de la faillite irlandaise. Puis le professeur de nomadisme jetterait un coup d'œil circulaire par-dessus ses lunettes ; il ne saurait lui échapper qu'il fut grandement question, il n'y a pas longtemps, du danger que faisait courir à divers États certaines invasions germaniques de garçons de café,

de bonnes d'enfants et d'employés de banque plus ou moins naturalisés ; les Allemands seront donc la cinquième race nomade, et l'expression de Wanderlust sera ici d'un grand secours, car il existe des historiens sérieux qui expliquent les Croisades comme un délit de vagabondage commis par des Allemands sans domicile légal dans des parages qui se trouvaient être ceux de la Palestine. Notre professeur enfin, se sentant au bout de son rouleau, ferait un effort désespéré ; il se souviendrait que l'armée française a campé dans la plupart des grandes capitales, et que le soldat français, de Charlemagne à Napoléon, compte à son actif quelques-unes des plus belles marches de toute l'histoire militaire : voilà bel et bien du nomadisme, ou je n'y entends rien, voici la liste officielle et complète des six nations nomades, et voici le Juif arraché du même coup à son mystérieux



---

et mystique isolement... Le tout était de s'apercevoir qu'il n'y a pas plus nomade que le paysan français !

Que l'on ne croie pas que je plaisante : c'est exactement ce que l'on a tenté de faire à l'endroit de Jésus : inventer à son usage une classification spéciale et la compléter à l'aide de bouche-trous et de contrefaçons. Or je considère cette méthode comme éminemment propre à créer des confusions, et je me permets d'en proposer une nouvelle qui me semble plus conforme à la réalité des faits et, ce qui importe plus encore, des idées. Au lieu, en effet, de considérer le sentiment religieux géographiquement, et *verticalement* en quelque sorte, sous les dénominations de christianisme, judaïsme, mahométisme, etc., j'aimerais que l'on s'habitât à l'envisager psychologiquement, et, si j'ose dire, *horizontalement*, selon les diverses stratifications spirituelles qui coexistent chez



chaque peuple et même chaque individu. L'Église provisoirement mise à part, l'ensemble des manifestations de la religion naturelle me paraît se répartir selon quatre grandes rubriques : *Dieu, les dieux, les démons, les philosophes.*

Il convient, pour la commodité de ce qui suit, de serrer ces termes d'un peu près ; je commencerai donc ici par le premier, le plus simple, et le plus auguste.

Quelles sont les origines de l'antiquité païenne ? Répondre à cette question, c'est proprement tenter de décrire l'indescriptible ; et faute de le pouvoir, beaucoup ont préféré le nier ou le taire ; alors que nous sommes justement en face d'un fait qui a toujours refusé de se laisser éliminer, fût-ce par la conspiration du silence. Nos évolutionnistes sont férus jusqu'à la manie de l'idée que toute grande chose est sortie d'une petite graine, oubliant que la graine provient elle-même d'un grand arbre. Or

il y a tout lieu de supposer que la religion ne tire point son origine d'un détail si mince qu'il est tombé dans l'oubli, mais d'une idée, au contraire, impraticable à force d'être immense ; il est fort probable que plus d'un peuple partit de la notion simple mais formidable d'un seul Dieu qui règne sur l'univers, pour verser ensuite dans la démonolâtrie comme dans une sorte de débauche clandestine.

L'étude des croyances sauvages, dont le folklore fait si grand état, fournit à ce point de vue des appuis manifestes. Ainsi les indigènes de l'Australie, primitifs entre les primitifs au dire des anthropologistes, présentent un pur monothéisme d'une haute tenue morale. Ainsi un missionnaire, prêchant à des polythéistes fort endurcis qui lui avaient confié leurs légendes sacrées, les instruisait en retour de l'existence d'un Dieu unique et bon, qui est esprit et qui lit dans les cœurs, lorsqu'il

vit ces frustes barbares donner des signes de stupeur, comme devant la trahison d'un secret, et s'écrier entre eux : « Atahocan ! c'est d'Atahocan qu'il nous parle ! » Les lois de la politesse, peut-être même de la pudeur, leur interdisaient sans doute de prononcer le nom d'Atahocan — vocable qui, certes, pour des oreilles de chez nous, se prête mal aux besoins de l'éloquence sacrée...

Mais il est de bien autres obstacles qui vont se dressant sans cesse devant les simples vérités ; la foi au Dieu ancien impliquait possiblement une contrainte morale incommode en de certains moments de chaleur communicative ; le commerce des démons était peut-être à la mode dans le grand monde, comme l'est aujourd'hui le spiritisme. Tous ces exemples, et bien d'autres encore, témoignent en tout cas de cet état psychologique qui distingue l'idée à laquelle on

---

croit de l'idée dont on parle. Nous avons un récit, recueilli mot à mot des lèvres d'un Indien de Californie, qui commence ainsi, dans le meilleur style légendaire : « Le père et le seigneur des cieux, c'est le Soleil, le grand chef ; la Lune est sa femme, les Étoiles sont leurs enfants », et se poursuit à travers les plus ingénieuses péripiéties jusqu'à ce que le conteur ouvre une parenthèse, et déclare du ton le plus naturel que le Soleil et la Lune sont obligés de faire telle chose, « parce qu'il en a été ainsi ordonné par le Grand-Esprit-qui-demeure-au-dessus-de-tout. » Telle est l'attitude typique de l'âme païenne devant Dieu : il représente une notion fondamentale qui tombe en désuétude et que l'on se rappelle par raccroc — et combien d'entre nous sont païens sur ce point ! Prolixe quant à sa mythologie, le sauvage est secret sur sa religion ; il vous racontera poliment et pour passer le temps que

---

le soleil et la lune sont les deux moitiés d'un poupon, ou qu'il pleut quand on trait la grosse vache d'en haut, après quoi il se retirera au plus profond d'une caverne interdite aux femmes et aux blancs, retentissante de mugissements sinistres et dégouttante du sang chaud des victimes offertes, où le prêtre murmure à l'oreille des seuls initiés l'ultime secret des choses : que l'entr'aide est la loi de nature, qu'il est bien d'être honnête, que tous les hommes sont frères, et qu'il n'y a qu'un Dieu qui règne dans les cieux.

Autrement dit, le sauvage semble choisir dans sa croyance les parties grotesques ou répugnantes pour en faire ostentation et cacher avec soin ce qu'elles comportent d'honorable, de juste et de sensé. C'est qu'en effet sa croyance est double ; les mythes sont pour lui « des histoires », les mystères, de l'histoire vraie, et que l'on tient secrète parce qu'on la prend au sé-

rieux. N'oublions pas ce que le théisme a de poignant ; un roman dont tous les personnages se trouveraient être au dénouement un seul et même individu ne manquerait pas de faire sensation ; il en va de même de l'idée que le soleil, la rivière et l'arbre ne sont que les masques divers d'un seul et même dieu.

Hélas ! l'existence d'Atahocan est devenue pour nous un truisme — truisme, en tout cas, extrêmement ancien ; rien n'indique qu'il procède de la simple mythologie, et tout montre qu'il la précède ; des tribus l'adorent qui n'ont jamais entendu parler de revenants ni de sacrifices funéraires. N'en déplaise à Herbert Spencer et à Grant Allen, il n'y eut jamais d' « Évolution de l'idée de Dieu ». On l'a dissimulée, cette idée, évitée, oubliée, contestée : elle n'a point évolué, et nous en retrouverons partout la trace, là où il y a trop de dieux, là où

il n'y en a guère. Le polythéisme des Grecs ressemble souvent à un assemblage de monothéismes, et l'Olympe est peuplé de dieux secondaires qui, dans leur canton natal, durent être tout-puissants, comme l'indiquent le nom de Pan et celui de Jupiter (notre père qui êtes aux cieux); le confucianisme des Chinois recouvre plutôt qu'il ne supprime l'antique déisme, un peu vague qui appelle Dieu « le Ciel », comme les personnes polies qui ne veulent pas jurer dans un salon.

Mais si le ciel est loin, il est toujours sur nos têtes, et les anciens mythes nous disent sous cent formes diverses qu'il était jadis plus près de nous. L'une des plus charmantes est la fable sauvage qui raconte qu'un petit poivrier grandit peu à peu, tellement qu'il finit par soulever le firmament comme un couvercle; l'une des plus grossières est le mythe d'Uranus et de Saturne, le seigneur du ciel



détrôné par l'esprit du temps ; elle exprime cependant de son mieux l'inquiète et tenace réminiscence d'une paternité céleste bannie d'ici-bas. Qu'il y ait eu des dieux avant les dieux, cela suppose Dieu... seulement, on n'en parlait pas. Ce n'est pas un langage étranger qu'il nous faut traduire, mais un étrange silence.

A la base du système païen, je soupçonne un immense postulat, dont nous n'avons çà et là que des signes fort rares ; ce n'est point la présence divine, telle que nous l'entendons ; c'est, dirais-je plutôt, l'absence divine. Absence mais non inexistance : quand je bois aux amis absents, je ne signifie nullement par là que toute amitié est absente de ma vie. — Vide, mais non négation : un fauteuil vacant est quelque chose de positif. Il serait exagéré de prétendre que les païens apercevaient un trône vide dominant l'Olympe ; l'image gigantesque de l'Ancien Testament est



plus exacte, qui nous montre le prophète voyant son Dieu de dos, comme si une présence formidable se détournait des humains.

Mais nous perdrons de nouveau le fil en nous figurant ici un monothéisme aussi abrupt que celui de Moïse. Non point d'ailleurs que les anciens fussent écrasés par tout ce qu'une pareille idée comporte d'écrasant ; ils la portaient au contraire aussi légèrement que nous portons sans nous en apercevoir la voûte céleste sur nos épaules ; les yeux fixés sur un nuage, sur un oiseau, nous perdons conscience de la terrible immensité bleue sur laquelle ils se détachent... L'impression que je cherche à communiquer est sans doute subtile : elle émane de toutes parts, avec une force singulière, de la littérature et de la religion antiques ; certes, au sens sacramentel, il y a absence de la présence divine, mais, dans un autre

---

sens cependant, il est impossible de n'y point sentir la présence de l'absence divine.

Ce sentiment, je l'éprouve dans l'insondable tristesse de la poésie païenne — y eut-il dans tout le monde ancien d'homme heureux comme le fut saint François? — dans la légende de l'âge d'or, dans l'idée obscure que les dieux eux-mêmes sont, en dernière analyse, soumis au Dieu inconnu, sous la figure du Destin; et je l'éprouve surtout dans les immortels passages où l'antiquité, s'élevant au-dessus d'elle-même, et remontant à de pures sources secrètes, parle d'une voix si assurée que le traducteur ne saurait hésiter; quel autre mot que « Dieu » rendra dignement l'apostrophe de Socrate à ses juges : « Je m'en vais mourir, vous restez vivre; *Dieu* seul sait qui de nous prend le meilleur chemin »? Ou la sentence de Marc-Aurèle en l'un de ses meilleurs jours : « Ils diront,

chère cité de Cécrops, et tu ne dirais point, chère cité de *Dieu* »? Quel autre mot traduira, s'il se peut, le vers immortel où Virgile, parlant aux misérables, s'écrie en véritable chrétien d'avant le Christ : *O passi graviora dabit DEUS his quoque finem?*

Puissance supérieure aux immortels, mais aussi plus distante ; il n'appartenait point à Virgile de pénétrer le secret paradoxal d'une divinité lointaine à la fois et toute proche. Devant l'immoralité des habitants de l'Olympe, la piété véritable commandait d'oublier jusqu'au nom de Dieu, et de ne point profaner son intangible pureté au contact de la mythologie telle qu'elle était devenue ; où les Juifs se refusaient les images, les Grecs s'interdisaient même l'imagination. L'être humain avait accepté de vivre sur un plan inférieur et s'en ressouvenait à demi... Les mots, en pareille matière, ne

se trouvent point aisément ; il en est un pourtant qui vient de lui-même sous la plume : il ne restait à l'homme que le sentiment de la *chute*, d'être tombé, il ne savait plus d'où ; réminiscence obscure, qui parfois s'animait et se parait des fraîches couleurs d'un souvenir d'enfance lorsque le poète romain, en quelques paroles ailées, tranchait d'un coup le nœud gordien des inextricables mythologies ; alors, la tourbe avinée des dieux et des déesses s'évanouissait comme la rosée d'avril, et le Dieu du ciel trônait seul au milieu de l'azur.

Seul : Jupiter, Pan, Apollon l'ancien portent encore au front comme un blanc reflet de la majesté solitaire de Jéhovah et d'Allah ; mais, s'ils l'eurent jamais, ils l'ont perdue, par un processus qu'il importe de souligner ici, et que l'on retrouve plus tard sous le nom de syncrétisme. Le monde païen avait ouvert toutes grandes

les portes de son Panthéon ; dieu après dieu les franchit en triomphe, enseignes déployées et musique en tête, et vint s'asseoir à son rang, recevoir sa quote-part de victimes, de roses et de parfums ; dieux d'Europe d'abord, puis dieux d'Asie et d'Afrique ; dieux non des Grecs, mais des barbares. Sur leurs trônes dorés, ils humaient un égal encens et l'agréable odeur des mêmes holocaustes, et le païen qui les couronnait de fleurs se félicitait à part soi de cette largeur d'esprit, de cette tolérance éclairée qui lui faisaient priser le dieu d'autrui à l'égal du sien ; il témoignait d'une louable liberté de pensée en installant sur ses autels domestiques ou municipaux un Dionysos barbouillé encore de cuvée automnale ou un chèvre-pied rustique débusqué au fond d'un vallon. Or les idées perdent volontiers en hauteur ce qu'elles gagnent en largeur ; l'Ancien démodé qui s'en tenait

---

farouchement au culte d'un seul nom et d'une seule statue pouvait passer pour un conservateur obtus, réfractaire au progrès des lumières ; cet obscurantiste pourtant devançait les conclusions de nos philosophes, voire de nos savants. Le réactionnaire, une fois de plus, s'est révélé prophète ; ce paradoxe, ne fût-ce que du point de vue historique, éclaire d'une vive et puissante lumière les chétifs débuts d'une peuplade isolée : l'énigme scellée durant des siècles du mystère et de la mission du peuple d'Israël.

Humainement parlant, ce sont les Juifs qui ont donné Dieu au monde. A travers leurs pérégrinations interminables par les pistes de l'Orient, du berceau d'Abraham à l'Égypte des rois pasteurs, du Sinaï aux champs de bataille palestiniens, des fleuves de Babylone à la Judée restaurée par la politique sioniste des Perses conquérants, tout le long de cette course

errante dont le terme se dérobe encore à nos yeux, ils transportaient sur leurs épaules les destins de notre race enclos dans ce tabernacle de bois qui contenait peut-être un symbole sans visage, et certainement un Dieu invisible. Son trait essentiel était, en effet, de n'en point avoir ; libre à nous de préférer la noble et féconde liberté qu'inspira la tradition chrétienne et qui éclipsa jusqu'aux arts antiques — il n'en demeure pas moins que l'hébraïque prohibition des images constitue par excellence l'une de ces restrictions qui créent et protègent l'indépendance, comme fait le mur d'un jardin. Si Dieu demeura esprit, c'est faute de statue — et de quelle statue ! Ce n'est pas ici le cas d'évoquer l'innocente et gracieuse dignité des sculptures grecque et chrétienne ; nous sommes au pays des monstres, de Moloch, de Dagon, de Tânit l'Infâme, et l'image du Dieu d'Israël eût été proba-



blement phallique. En même temps qu'un corps, il eût endossé les pires aberrations du polythéisme, la polygamie qui fait du paradis un harem et un haras.

Les gens étroits qui s'offusquent de cette étroitesse artistique pensent avoir un autre et plus fort grief : « Votre Dieu des Juifs, ricanent-ils, n'est qu'un Dieu des Batailles, un farouche Seigneur des Armées. » Eh, tant mieux ! Oui, tant mieux pour nous si Jéhovah fut un dieu militaire et militant, s'il poursuivit contre les autres dieux une guerre inexpiable ! Selon le cours naturel des choses, il ne lui eût été que trop aisé de se lier avec eux d'une désastreuse amitié ; ils n'étaient que trop prêts à le recevoir dans leurs bras impurs, à lui offrir l'accolade fraternelle de Baal et les baisers d'Astarté à la face peinte. Fallait-il donc qu'il s'assît au banquet des immortels, le dernier d'entre eux à troquer sa couronne étoilée contre le nectar de



l'Olympe ou l'hydromel du Walhalla? Ses fidèles n'eussent pas demandé mieux que de s'abandonner à la pente glissante du syncrétisme, qui les eût engloutis, sans l'énergie quasi démoniaque de quelques démagogues inspirés qui proclamaient l'unité divine en paroles violentes dont le souffle gronde encore sur nos têtes comme un ouragan de malédictions. Honneur aux grands prophètes d'Israël ! Dans un monde où les dieux allaient se confondant en une universelle bacchanale, ils ont maintenu le culte du Dieu local, du dieu étroit ; assez local, pour être universel, étroit comme l'univers.

Bref, s'il y eut un dieu populaire du nom de Jupiter-Ammon, il n'y eut jamais de Jéhovah-Ammon, de Jéhovah-Jupiter, ce qui eût conduit tout droit à un Jéhovah-Moloch ; car, fort avant que les distingués experts en syncrétisme n'en fussent à Jupiter, la figure du Seigneur des Armées se

serait muée en une idole pire que le fétiche le plus sauvage : aussi civilisée que les dieux démoniaques de Tyr et de Sidon, qui manquèrent de détruire l'Europe et l'équilibre païen. Le monde était irrémédiablement perdu par l'échec du monothéisme mosaïque ; et si nos penseurs et nos poètes communient encore en une sorte d'oraison universelle, si le ciel s'étend paternellement sur toutes les nations qui peuplent la face de la terre, si l'amour de la vérité et du prochain s'imposent à tout honnête homme, nous devons ces bienfaits à une race de nomades inquiets et secrets qui léguèrent à l'humanité cette sereine et suprême bénédiction, un Dieu jaloux.

Trésor inaccessible aux Gentils, trésor d'un peuple secret. Étroitesse du monde romain, impopularité d'une nation qui préférerait déjà manier l'argent à travailler de ses mains, dédale inextricable d'un polythéisme où Dieu devait se

perdre...? L'antiquité ignore Israël. Et cependant, que d'éléments de la tradition d'Israël sont aujourd'hui du patrimoine humain, qui l'eussent pu être dès lors ! Tel le livre de Job, l'une des pierres angulaires de l'univers, qui domine l'Illiade et la tragédie grecque, et nous figure mieux qu'elles encore la rencontre matinale de la sagesse et de la poésie à la croisée de leurs routes. Le spectacle est salubre et solennel de voir ces éternels imbéciles, l'optimiste et le pessimiste, anéantis tous deux dès l'aurore des temps. L'ironie des grands tragiques trouve dans le livre de Job son dénouement mystique ; au mystère, il ne répond que par le mystère ; et Job, consolé par énigmes, se trouve consolé. Symbole prophétique, car, où l'esprit qui doute ne sait que répéter : « Je ne comprends pas », celui qui sait ne peut que répliquer : « Non, tu ne comprends pas » ; et ce reproche éveille toujours au

---

fond du cœur, comme un espoir soudain, le sentiment d'un secret qui vaudrait d'être compris. C'est un trait remarquable du caractère hébreu et de la vigilance farouche dont il entourait ses saintes écritures qu'un pareil monument soit demeuré inconnu de l'intelligence antique ; l'on verrait aussi bien les Égyptiens cachant modestement la grande pyramide. Mais il est une autre raison à ce malentendu, caractéristique des derniers temps du paganisme : la tradition israélite, somme toute, ne détient qu'une moitié, — fût-ce « la plus grande moitié » — de la vérité, car une réalité s'exprime aussi, plus humaine et fragile, dans l'amour des lieux et des figures dont se nourrit la mythologie. La douleur de Job s'agrandit de la douleur d'Hector ; le deuil de la création se complète du deuil de la cité. Il convenait à Jéhovah, parlant dans la tempête, de parler dans le désert ; mais la vaste et

nombreuse civilisation des vignes et des moissons, des villages, des routes, des navires et des temples, demandait une religion plus domestique, un dieu plus incarné. Et les temps étaient proches.

...Il me revient en mémoire une parole qui définit mieux que je ne le saurais faire le rapport profond entre le polythéisme et le monothéisme ; elle nous vient de plus loin qu'Israël et de plus loin que Rome ; c'est une sentence hindoue où il est dit que « les dieux aussi bien que les hommes ne sont que les rêves de Brahma, et qu'ils périront tous à son réveil ».

L'âme asiatique rend un son qui nous est étranger et, ce qu'elle nomme paix, nous l'appellerions désespoir ; cependant le symbole demeure subtil et juste puisqu'il mesure l'abîme qui sépare mythologie et religion. C'est le non-sens de l'étude comparative des religions que de prétendre établir entre elles une commune mesure.

Celui qui ne voit de l'une à l'autre que la différence d'adorer un dieu ou d'en adorer plusieurs, celui-là fera bien de se plonger dans l'éléphantesque extravagance des cosmologies brahmaniques, afin d'y ressentir le frisson glacé qui parcoura le voile des choses et fera vaciller la troupe confuse des animaux divins, des démiurges aux cent bras, des astres couronnés et des puissances de la nuit lorsque les yeux effroyables de Brahma se lèveront comme une aurore sur la mort universelle.



## V

### L'HOMME ET SES DIEUX

« Ses dieux », dis-je... Je ferais peut-être aussi bien d'écrire : ses songes, ou, si l'on veut, ses songeries. Il est des rêves prophétiques, des songes qui se réalisent, de sorte que cette façon de parler n'a rien qui rabaisse les origines de la mythologie ; mais il faut se rendre compte une bonne fois qu'elle procède tout entière des parties poétiques de l'esprit humain. Un mythe, c'est avant tout une œuvre d'art, une création de poète s'adressant à des poètes ; et si l'on en juge par l'origine populaire de la plupart des légendes, les poètes composent ici-bas la grande majorité. Par quelles voies détournées le pri-



vilège de trancher souverainement en pareille matière est échu de nos jours à quelques personnes d'un prosaïsme irrémédiable, c'est ce que je ne tenterai pas d'expliquer ; mais elles se trompent de fond en comble en supposant que le folklore est une science exacte, autrement dit, que le mérite d'une chanson s'évalue avec une chaîne d'arpenteur.

Le seul critère acceptable ici est d'essence artistique. Le professeur auquel un sauvage enseigne que la création a commencé par un énorme serpent à plumes devrait, fût-ce dans un éclair, sentir passer la folle et ravissante tentation d'y ajouter foi ; et, s'il découvre en remontant aux meilleures sources iroquoises, qu'un guerrier fameux passe pour avoir mis dans sa poche le soleil et la lune, j'ôterai tout mon respect à ce digne érudit s'il ne saute pas en battant des mains. Je ne plaisante pas ; les petits des sauvages

---

dansent et rient comme nos petits à nous et l'enfance du monde veut être traitée avec une candeur enfantine. Hiawatha, le héros des Peaux-Rouges, éclata de rire quand il apprit de sa nourrice le beau conte du grand chef qui jette sa grand-mère dans la lune ; c'est ce que fait le baby anglais à qui l'on chante la chanson de la vache qui saute par-dessus la lune, car l'enfant a autant de sens du comique que l'homme, et bien plus que l'homme de science. Le seul et unique point de vue qui convienne pour apprécier le fantastique est aussi arbitraire qu'artistique ; c'est, si j'ose dire, la congruité de l'incongru. Pré-tendra-t-on que le jeune Hiawatha a voulu marquer son respect pour l'usage immémorial de sacrifier les membres âgés de la tribu aux nécessités économiques : ou que la vache méditait de perpétuer par un acte symbolique la mémoire de la génisse sacrée que l'on immolait à Diane ? Il est beau-

coup plus simple de reconnaître que cette bonne vache s'est conformée aux règles de l'un des arts d'agrément les plus oubliés de nos jours, l'art mythologique ; et que le geste de lancer son aïeule au milieu de la voûte étoilée pêche, hélas, contre la bonne éducation, mais non point contre le bon goût.

Seulement, la science n'a pas en général l'intelligence du grotesque ; elle traite volontiers de sottises ou d'indécences des fables qui pour n'avoir pas la beauté jolie d'Esméralda ont la beauté monstrueuse de Quasimodo. Ce n'est pas un indice certain de distinction que d'exiger toujours une facture « distinguée », et le burlesque d'ailleurs est parfois inhérent au sujet. Les indigènes australiens — des primitifs arriérés, selon les ethnologues — ont dans ce genre une bien belle histoire. Il s'agit d'une grenouille géante, qui avait avalé d'un seul coup la mer et

tous les fleuves, et qu'il fallait à tout prix faire rire afin qu'elle les restituât. En vain tous les animaux de la terre vinrent tour à tour lui faire leurs plus savantes grimaces : telle la reine Victoria, elle ne daigna pas se dérider. Mais elle finit pourtant par succomber au spectacle d'une anguille qui se tenait en équilibre sur le bout de sa queue, avec un air sans doute de dignité un peu contrainte.

Que de belles pages à écrire autour de cette fable ! Il y a de la philosophie dans l'image d'un univers altéré qui se dessèche dans l'attente du déluge bienheureux du rire ; du sublime, dans la vision du monstre faisant éruption comme un volcan hydraulique, et du meilleur comique dans l'évocation des gros yeux glauques fixant d'un regard maussade le passage du pélican et du pingouin. Mais une grenouille rit quelquefois : un professeur, jamais.

D'ailleurs les fables les plus grossières n'appartiennent pas non plus à la science ; elles ressemblent à ces dessins d'enfants, naïfs et maladroits, que l'on aurait tort de considérer comme des diagrammes. La science ne peut juger les propos du sauvage, car ceux-ci ne visent pas à exprimer un jugement ; ils représentent, si l'on veut, les commérages des dieux, un bavardage auquel le commun croit sans prendre la peine de l'examiner ou, mieux encore, qu'il accepte sans prendre la peine d'y croire.

Je n'accorde pas grande créance, je l'avoue, à la théorie de la propagation des mythes, ou d'un mythe unique. La nature de l'homme, les conditions où il vit, font que bon nombre de légendes ont des traits communs ; cela ne suppose pas nécessairement une origine commune. On peut avoir les mêmes raisons que le voisin de composer une histoire sans pour cela

la lui avoir empruntée de toutes pièces. Je me demande ce que deviendrait la littérature contemporaine, soumise au même système, et s'il ne tournerait pas à une assez plate obsession du plagiat ; en tout cas je me fais fort de découvrir la présence dans tous nos romans modernes d'une donnée sous-jacente comme celle du *Rameau d'Or*, et d'y retrouver partout la trace d'une symbolique gerbe de fleurs, de la « Dame aux Camélias » à « Madame Chrysanthème ».

Si ces diverses fleurs ont fleuri dans les mêmes parterres, ce n'est pas la même fleur fanée que l'on se passe de main en main. Le bouquet est toujours neuf et fraîchement cueilli.

On découvre trop souvent la véritable origine des mythes ; il y a autant de clefs uniques à la mythologie que de cryptogrammes dans Shakespeare. Un jour tout est phallique, le lendemain tout est toté-

mistique ; tout est moisson, tout est revnants, tout est rameau d'or du sacrifice, tout est la lune... Il y a de quoi faire tourner la tête à ceux qui ne l'ont pas déjà tournée pour de bon. Et pourtant il suffirait de ne point considérer les légendes du dehors, et comme des objets d'étude, mais de les regarder du dedans, et comme des sujets de narration. Une histoire commence où il lui plaît, et finit où elle veut. C'est le royaume du pur caprice ; si je dis : « l'oiseau chantait », je n'ai aucune arrière-pensée de totem, et si je dis : « il fait bon au soleil », je ne songe pas au mythe solaire. D'autre part il n'existe qu'une dizaine de sujets d'intrigues, de sorte que les coïncidences sont inévitables. Imaginez que l'on promène dix mille enfants dans les bois, puis qu'on leur fasse raconter leurs dix mille promenades ; il ne sera pas difficile de trouver dans ces dix mille récits dix mille exemples



---

d'adoration du soleil ou de culte des animaux ; il y en aura de charmants, de sots, et même de malpropres ; mais le tout n'aura qu'une valeur de récit, ou, pour parler moderne, une valeur esthétique. Je ne me lasserai jamais d'admirer l'étrange anomalie selon laquelle l'esthétique, ou sentiment pur, a toute licence de bouleverser l'ordre de la raison et de la morale sous couleur de pragmatisme ou d'anarchie, et se voit refuser la moindre voix au chapitre sur une question qui est de son ressort exclusif. Toute fantaisie est permise, sauf en matière de fantastique.

C'est une affaire de nuances ; et, pour les saisir, il faut avoir soi-même connu cette soif presque douloureuse qu'a l'artiste de pénétrer le sens intime des beautés qui frappent son regard, et son irritation de laisser un clocher ou un arbre lui échapper sans avoir livré son secret. Rien de par-



fait n'existe, il le sent jusqu'à l'angoisse, qui n'ait cette personnalité sans laquelle l'aveugle magnificence du monde n'est au milieu de son jardin dormant qu'une statue sans tête. Point n'est besoin d'être grand poète pour contraindre la tour ou la forêt à parler par la voix d'un Titan ou d'une Dryade. La mythologie, dit-on, est la personnification des forces naturelles ; pensée juste mais mal exprimée, car sous cette forme elle laisserait entendre que nous sommes en présence d'autant d'abstractions, artificiellement personnifiées.

Un mythe est autre chose qu'une allégorie abstraite, comme le serait un Dieu de la Gravitation. Une chute d'eau aura son génie, mais non point l'eau en soi, et moins encore la chute. Le père Noël n'est pas l'allégorie de la neige et du houx, l'amas de cristaux congelés, connu sous le nom de neige, gratifié d'une figure humaine, comme un bonhomme de neige ; c'est lui,

---

au contraire, qui charge le monde vêtu de blanc et la verdure vivace d'une signification neuve et si riche que l'idée même de neige en est toute réchauffée. Distinction toute d'imagination mais non point imaginaire, ni subjective, comme disent encore les modernes pour erronée. Le véritable artiste éprouve, plus ou moins nettement, qu'il touche à des vérités transcendantes et que ses images sont l'ombre de réalités vues à travers un voile. Autrement dit, le mystique d'instinct est sensible à une présence latente au delà des nuées ou au cœur des grands arbres, et pense l'atteindre par la recherche du beau. L'incantation dont il usera, c'est l'imagination.

Obscurs mouvements de l'âme où il est dangereux de s'imaginer voir clair. Comprendre et classer, cela fait deux, et d'aussi excellents ouvrages que le *Rameau d'Or* laissent à trop de lecteurs l'impres-

sion que les histoires de géants ou de sorciers dont le cœur est enfermé dans une cassette au fond d'une grotte ne « signifient » qu'une stupide et banale superstition dite de « l'âme externe ». Mais nous ne pouvons savoir ce que signifient des choses dont nous ne distinguons même pas comment elles nous émeuvent.

Supposons que nous lisions, dans un conte : « Cueille cette fleur, et aussitôt une princesse mourra dans un château au delà des mers », qu'est-ce donc qui s'agite dans notre subconscient, et pourquoi ce qui semble impossible semble-t-il en même temps inévitable? Si nous lisons ces mots : « Et à l'heure même où le roi souffla sa chandelle, ses vaisseaux firent naufrage au large des îles Hébrides », nous ignorerons toujours pourquoi l'imagination s'est emparée de l'image avant que la raison n'ait eu le temps de l'écarter, et quels mystérieux acquiescements de

---

telles correspondances éveillent dans notre âme. Du plus profond de notre être, l'idée de l'âme externe évoque des puissances obscures, le sens voilé de l'interdépendance des petits et des grands événements, l'intuition énigmatique que tout, autour de nous, se ramifie et se prolonge dans l'aveugle océan qui baigne notre conscience, le pressentiment du pouvoir sacramental latent dans la matière, et bien d'autres émotions auxquelles nous ne saurions donner de nom.

Le prestige d'un mythe est de même nature que celui d'une métaphore poétique, et l'âme d'une métaphore est souvent la plus externe du monde, car nos plus grands poètes usent parfois de comparaisons merveilleusement étrangères au sujet. Shelley compare avec bonheur l'alouette à une jeune femme sur une tour, à une rose sertie dans le feuillage, et à une foule d'objets qui ne présentent à première vue

---

aucune analogie avec un volatile ; l'on cite souvent cette merveille de magie verbale qu'est le *Rossignol* de Keats au passage fameux où le poète parle des « croisées grandes ouvertes sur l'écume périlleuse de la mer », et personne n'a le mauvais goût de remarquer que cette image inopinée surgit on ne sait d'où, à la suite d'allusions tout aussi décousues à l'histoire de Ruth. De tous les lieux du monde, celui où l'on s'attendrait le moins à rencontrer un rossignol est assurément le seuil d'une fenêtre donnant sur la mer : mais dans le sens seulement où l'on ne s'attend pas à trouver le cœur d'un géant dans une cassette au fond de la mer.

Et rien ne serait dangereux comme de vouloir classer ces images poétiques. Évidemment, lorsque Shelley décrit le nuage qui naît « comme un enfant du sein de sa mère, comme un spectre du sein de la tombe », l'on pourrait doctement

---

attribuer la première comparaison à l'influence persistante des mythes grossiers qui gravitent autour de la parturition, et donner la seconde comme un exemple topique de ce culte des revenants d'où est issu plus tard le culte des ancêtres. Mais je doute que nos augures en retirassent de grandes clartés, et je craindrais que cette méthode ne les laissât dans le fâcheux état de Polonius, enclins à trouver le nuage « semblable à une bellette, ou tout à fait comme une baleine ».

Deux faits se dégagent de cette psychologie du rêve éveillé, que l'on fera bien de garder présents à l'esprit dans toutes leurs conséquences. En premier lieu, ces impressions de l'imagination sont, en général, strictement localisées ; loin d'être des abstractions devenues allégories, elles sont, le plus souvent, des images devenues idoles.

Le poète qui s'enivre du charme d'un

sous-bois demeure insensible aux mérites de l'administration des eaux et forêts ; il pourra s'exalter devant une cime neigeuse, et rester calme à la lecture d'une cote d'altitude ; semblablement, il n'y a pas de dieu pour l'eau, mais des dieux pour chaque rivière, y compris la mer, qui n'est que le grand fleuve dont les flots font le tour du monde. Ultérieurement sans doute, diverses divinités se haussent à faire figure d'éléments, mais leur individualité ne sombre jamais dans une banale omniprésence. Apollon est partout où le soleil luit, mais il a sa demeure sur le rocher de Delphes ; Diane est assez grande pour habiter à la fois les cieux, la terre et les enfers, mais « plus grande est la Diane des Éphésiens ».

Sur un plan inférieur, ce sentiment engendre les talismans et les fétiches que les automobilistes riches mettent sur leurs bouchons de radiateurs ; sur un plan su-



périeur, il produit le culte viril et grave des dieux de la cité et la paisible religion des dieux lares.

En second lieu, les dévotions païennes comportent toute la gamme des nuances subtiles qui vont de la sincérité absolue à la plus cynique insincérité. A quel point un Athénien se croyait-il tenu en conscience de sacrifier à Pallas? Mais à quel point, dites-moi, le docteur Johnson se croyait-il obligé de toucher en passant à tous les réverbères et de mettre toutes les pelures d'orange dans sa poche? Et dans quelle mesure un enfant se sent-il interdit de poser le pied sur l'intersection des pierres qui bordent le trottoir? Conten-tions-nous de deux remarques qui ne sont pas des réponses et jettent pourtant un certain jour sur la question. Tout d'abord, plus de naturel et de simplicité permet-taient jadis de donner corps aux fictions sans les prendre au sérieux; les songes se



déroutaient au grand jour, en pleine liberté d'expression artistique, non sans une pointe de somnambulisme peut-être dans leur allure. Drapez le bon docteur Johnson dans un ample manteau, couronnez de roses, sauf son respect, son chef vénérable, et vous le verrez déambuler solennellement dans la lumière matinale des soleils antiques, touchant d'un geste rituel une rangée de piliers sacrés où sont sculptées les effigies des dieux termes qui bornent les terres et la vie des mortels. Laissez un petit enfant libre de jouer sur les dalles et les mosaïques d'un temple classique, et l'assemblage harmonieux des pavés noirs et blancs suggérera à sa fantaisie fugitive les rythmes d'une danse délicate et grave. Cependant dalles et poteaux ne seront guère que ce qu'ils sont aujourd'hui, et c'est l'art seul qui les rend symboliques de vérités spirituelles. Mais — c'est ici ma seconde remarque — une différence s'est

---

insérée sur un autre plan. L'excentrique qui collectionne les peaux d'orange songera au carnaval de Nice ou au Jardin des Hespérides, c'est tout un : mais il ne lui sera point indifférent d'offrir une orange à un aveugle, ou de placer sous les pas de cet aveugle une pelure d'orange pour lui faire casser la figure ; l'enfant sent, à n'en pas douter, qu'il est moins défendu de marcher sur la jointure des pavés que sur la queue du chien. Et quelle que fût la lubie plaisante ou sentimentale qui induisit Johnson à toucher les poteaux des lanternes, il ne toucha jamais du bois avec le sentiment profond qui lui faisait tendre les bras vers le bois de l'arbre terrible qui fut la mort d'un Dieu et nous donna la vie.

Cette humeur, reconnaissons-le pleinement, ne va pas sans sérieux, et du plus religieux ; de fait, l'Église catholique a pris à son compte, avec un succès éblouis-

sant, la tâche de fournir au peuple des traditions locales et des cérémonies familières ; et dans la mesure où ce genre de paganisme est innocent et près de la nature, il n'y a nulle raison pour qu'il n'invoque pas des saints et des saintes plutôt que des dryades et des chèvre-pieds. L'admiration et la crainte sont de grandes réalités et qui parlent à l'âme fortement à travers les fictions ; le malheur est que le paganisme ne savait pas lui parler autrement, de sorte que son langage est pour nous plein d'énigmes. Les grands poètes de l'antiquité observent ainsi envers leurs dieux une attitude bien faite pour déconcerter les chrétiens ; tous semblent admettre qu'un conflit existe entre l'homme et la divinité, mais aucun d'entre eux ne prend sur soi de décider qui est le héros et qui le traître de la pièce. Cela est également vrai du sceptique Eschyle, du conservateur Sophocle et du réaction-

---

naire Aristophane. Les Grecs, apparemment, ne mettaient rien au-dessus de la vénération, mais ne savaient que vénérer. Il fallait bien qu'il y eût du flou : l'on n'a pas encore trouvé l'art de bâtir sur des nuées.

L'arbre géant de la mythologie épanouit ses ramures sous tous les cieux de la vaste terre ; ses branches lointaines portent, comme des oiseaux chatoyants, les riches idoles asiatiques et les sauvages fétiches d'Afrique ; au creux de son tronc noueux se blottit le peuple des elfes, des gobelins et des fées ; ses racines, plongeant dans les pampres et les oliviers, abritent les dieux lares du Latium et dans les nuages qui couronnent sa tête rit et festoie la troupe dorée des Olympiens. Si vous n'aimez pas les mythes, vous n'aimez pas l'homme ; mais si vous aimez les mythes vous reconnaîtrez qu'ils ne furent ni ne sont une religion au sens chrétien ou musulman du

mot. Au plus, ils satisfont une part des besoins religieux de la nature humaine, tel celui d'accomplir certains gestes à certaines dates fixes, de consacrer les fêtes par des rites. Mais n'oublions jamais qu'un calendrier n'est pas un *credo*. On ne récitait pas en chœur : « Je crois en Jupiter, en Junon et en Neptune », comme on récite aujourd'hui : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant » ; et moins encore, si possible : « Je crois en Odin, en Thor et en Freya », — car, hors de l'Olympe, l'ordre olympien lui-même tourne à la confusion. Plus de mythes, mais des héros divinisés ; on ne me fera jamais admettre que Thor, rampant à tâtons dans le gant d'un géant, soit plus divin que le Petit Poucet, et Odin semble bien avoir été un ancien chef germain. Ainsi le polythéisme sur ses confins dégénère en contes de fées et en réminiscences barbares.

Il satisfait aussi au besoin d'invoquer un

---

grand nom aux grandes minutes de notre destin; naissance d'un enfant ou délivrance d'une ville : un nom qui n'est souvent qu'un nom. Enfin il satisfait, en partie du moins, l'un des instincts les plus profonds de notre être, celui de faire la part des puissances inconnues, de verser du vin sur le sol, de jeter un anneau à la mer, l'instinct du sacrifice. Sage idée, et magnanime, que de ne pas pousser à fond ses avantages, de faire contrepoids à notre imbécile orgueil, de payer à la nature la dîme des biens qu'elle nous offre ; la noblesse de la tragédie grecque est faite de ce sens éclatant de la vanité de notre vanité. Mais un autre sentiment le côtoie, plus amer et plus subtil, qui sans cesse insinue un doute sur la nature du dieu que l'on cherche à se rendre propice. Là même où le geste d'abandon est le plus magnifique, l'idée transparait qu'en offrant une victime l'homme se fait plus de bien

qu'il n'en fait à son dieu. Je sais qu'ailleurs de basses et grossières pratiques suggèrent que le dieu lui-même se nourrit efficacement de la substance de l'holocauste ; mais il faut prendre garde néanmoins de tomber dans l'une des erreurs que nous avons soulignées plus haut, et de méconnaître la psychologie essentielle du rêve éveillé. L'enfant, qui s'amuse à croire qu'il y a un farfadet niché au creux d'un vieux saule, matérialisera sa fantaisie par l'offrande d'une tartine ; un poète, de son côté, se complaira au geste gracieux de consacrer à ses dieux des guirlandes de fleurs, de feuillages et de fruits : mais l'une et l'autre action comportent tous les degrés possibles de conviction, et aucune des deux ne s'élève à la gravité d'une confession de foi. Le païen, certes, ne nie pas comme un athée — non plus qu'il n'affirme comme un chrétien : il sent confusément la présence de forces supérieures,



---

il suppose, il imagine, il invente. Saint Paul parlait aux Grecs de l'autel qu'ils dédièrent « au Dieu inconnu », mais, jusqu'à ce que l'apôtre leur révélât ce qu'ils adoraient sans le savoir, tous leurs dieux étaient véritablement des dieux inconnus.

En résumé, le paganisme est une tentative pour atteindre les divines réalités sans le secours de la raison, et par la seule vertu de l'imagination. Les plus raisonnables des civilisations païennes, fait historiquement essentiel, distinguaient avec rigueur religion et raison ; ce n'est que fort tard, alors qu'elles étaient sur leur déclin, que de petits groupes de néo-platoniciens ou de brahmines tentèrent d'intellectualiser les mythes en leur attribuant un sens allégorique. En réalité, les fleuves parallèles de la mythologie et de la philosophie ne mêlent nulle part leurs eaux avant de se rencontrer dans la grande mer chrétienne. Des laïques de profession con-



tinuent, paraît-il, à poser en principe que l'Église a consommé le schisme de la raison et de la religion ; la vérité, c'est que l'Église fut la première à jamais tenter de les associer.

Cette recherche de Dieu par les voies de l'imagination, du vrai par le beau, a ses lois propres, qui échappent au contrôle de la logique et auxquelles elle demeure fidèle à travers les plus extravagantes rêveries, depuis le comique cosmique du goret qui avale la lune jusqu'aux délirantes flexuosités des idoles hindoues et à la rigidité sinistre des statues assyriennes ; fidèle à un sentiment qui ne souffre aucune discussion et fait qu'un artiste, tombé en arrêt devant une prodigieuse déformation, se dira soudain : « Voici mon rêve réalisé. » Des mythes anciens monte une infinie puissance de suggestion, tant que nous avons la sagesse de ne nous point demander au juste ce qu'ils suggèrent. La

---

légende de Prométhée est pleine de sens, jusqu'à ce qu'un pédant nous l'explique ; le conte de la *Belle au Bois dormant* est limpide tant qu'il se passe de commentaires. Les ignorants sont sensibles aux mythes parce qu'ils sentent la poésie. L'imagination a ses lois : elle a ses triomphes. Mais il se mêle à ce triomphe je ne sais quoi de trouble que j'ai sans doute mal analysé et que j'aimerais cependant définir en guise de conclusion.

Ce qu'il y a de plus naturel à l'homme, c'est le surnaturel, voilà le fin mot de la question ; sa nature lui enjoint d'adorer, et le dieu a beau être difforme, sa posture bizarre et roide, l'attitude de l'adorateur est toujours généreuse et digne. En s'abaissant, il s'élève ; les mains jointes, il est libre ; prosterné, il est grand. Libérez-le de son culte, vous l'enchaînez ; interdisez-lui de s'agenouiller, vous l'abaissez ; l'homme qui ne peut plus prier porte un bâillon sur

la bouche... C'est pourquoi il se dégage de l'atmosphère païenne une impression curieusement contradictoire de confiance à la fois et de méfiance. L'individu qui accomplit les gestes de l'adoration et du sacrifice, qui répand la libation ou lève le glaive, n'ignore pas qu'il commet un acte viril et magnanime, et vit l'un des moments pour lesquels il est né. Son imagination l'a entraîné sur le droit chemin : elle ne saurait pourtant le rendre sourd, s'il a l'oreille fine, à un écho railleur ; à cette raillerie qui, sur les hauts sommets de l'esprit, devient l'ironie presque intolérable des grands tragiques grecs.

La disproportion éclate entre le prêtre et l'autel, entre l'autel et le dieu, et tout au désavantage de ce dernier : le prêtre semble revêtir un caractère plus solennel et plus sacré que le dieu lui-même. Tout dans l'ordonnance puissante et majestueuse du temple répond à nos plus profonds ins-

---

tincts, tout, sauf l'idée centrale autour de laquelle il a été bâti et qui vacille au cœur du sanctuaire, incertaine et fugace comme un feu follet. A cette étrange croisée des chemins, l'homme a plus de calme grandeur que la statue ; il perpétue en sa personne vivante la noble et naturelle posture de l'*Adolescent en prière*. Mais, quel que soit le nom inscrit sur le piédestal, que ce soit Zeus, Ammon ou Apollon, le dieu devant lequel il s'incline n'est jamais que Protée.

Et l'Adolescent exprime une exigence intérieure plus qu'il ne la satisfait ; il lève les mains au ciel dans un mouvement normal et nécessaire, mais le symbole demeurerait imparfait s'il n'avait en même temps les mains vides. De la nature de cette exigence, il sera question plus tard ; remarquons seulement ici que le sentiment intime d'une libération et d'un épanouissement trouvés dans la prière pour-

rait bien remonter à cette vaste conception de l'universelle paternité divine que nous avons vue pâlir et s'effacer avec les premières couleurs de l'aube. Il y a plus encore. Le païen, qui pense poétiquement, n'arrivera jamais à se figurer qu'il ait eu tout à fait tort de localiser son dieu ; il y va de l'essence même de toute poésie, sinon de toute piété. Le plus grand des poètes, voulant définir le poète, n'a point dit qu'il nous donnait l'absolu ni l'infini, mais une demeure et un nom. Et nul poète ne sera jamais un vulgaire panthéiste ; Shelley lui-même, qui passe pour l'avoir été plus que pas un, ne laisse pas d'user comme un simple païen d'images locales et caractérisées. C'est à cause d'une alouette qu'il a écrit son *Ode à une alouette*, et il serait aussi futile que déplacé d'en rédiger une version exotique et coloniale sous le titre d'*Ode à une autruche*.

Ainsi l'imagination mythologique tourne

sans cesse en rond, sous l'aiguillon tour à tour du désir et du doute, et mêle à la plus affamée sincérité dans sa recherche la plus sombre et mystérieuse insouciance des objets découverts. Et sa route jamais ne croise celle où erre de son côté la raison solitaire.

Le songe mythologique se poursuit à travers les veilles de la nuit, et le dormeur se tourne et se retourne dans un lourd sommeil agité d'images tantôt vaines et fantasques, tantôt d'une ardente réalité et touchant parfois à ces fibres secrètes de l'âme qui font que l'on s'éveille en sursaut avec l'impression que l'on vient de vous briser le cœur. Les rêves voltigent sans répit autour des thèmes poignants de la réunion et de la séparation, de la vie que saisit la mort, de la mort qui engendre la vie. Déméter rôde par les terres désolées en quête de son enfant perdue ; Isis étend sur le monde des bras plaintifs dans l'inutile espoir de

rassembler les membres épars d'Osiris, et les pentes ombreuses des forêts retentissent du deuil d'Atys et de la mort d'Adonis ; tandis qu'à ces lamentations se mêle l'obscur et mystique pressentiment que la mort peut dispenser la liberté et la paix, qu'un sang divin répandu est un bain de jeunesse, et que du corps meurtri d'un Dieu doit naître notre souverain bien... Songes, ombres légères, contours sans substance d'une vérité qui réside ailleurs, à laquelle ils ressemblent et dont, par conséquent, ils diffèrent, puisque la ressemblance exclut l'identité et qu'un mythe n'est pas une personne. Nul n'a pris Isis pour vivante, Déméter pour historique, ni Adonis pour un fondateur d'Église ; nul ne se figura jamais qu'ils eussent changé la face du monde ; mais le cycle immuable de leur vie et de leur mort annonçait au contraire le message mélancolique et splendide de la pérennité des choses créées.



S'ils annoncent une révolution, ce n'est que la révolution des astres. « Vous-mêmes, nous murmurent ces fantômes de la nuit, n'êtes rien que des ombres pourchassant d'autres ombres. »

L'homme antique entrevoit le dieu qui apaiserait son âme : il ne le saisit pas, et ceux qui parlent complaisamment de « Christs païens » montrent encore moins d'intelligence du paganisme que du christianisme ; ceux qui nomment ces cultes « religions » et les « comparent » à l'Église militante entendent plus mal que nous l'humanité païenne, et l'écho sonore qui, d'âge en âge, nous transmet les accents des classiques anciens.

Avoir faim n'est pas manger, espérer n'est pas posséder : les plus belles abstractions du monde ne seront jamais sur le plan du Verbe incarné. Il y a loin, de l'enfant qui joue aux voleurs au soldat qui franchit le parapet, des songeries sentimentales de



l'adolescent au sacrement du mariage. Chaque similitude superficielle marque le lieu d'une foncière différence : celle de la fiction à la réalité. Non point, simplement, que je croie à celle-ci et non point à celle-là : l'une n'a jamais exigé la créance qu'emporte la seconde. Affaire de nuances, de nuances si subtiles que je désespère de les exprimer clairement, mais qui, assurément, échappent aux érudits qui pensent établir une symétrie entre notre foi et la mythologie. Ignorants que nous sommes, nous en savons plus qu'eux ; nous savons le sens du long gémissement qui pleure la fin d'Adonis, nous savons pourquoi la Grande Mère eut sa fille mariée à la mort ; nous avons pénétré plus loin qu'eux les mystères d'Éleusis ; porte après porte, nous avons forcé l'entrée des occultes parvis de la sagesse d'Orphée ; nous avons déchiffré l'énigme ultime des mythes : le secret des parfaits initiés est à nous. Et ce n'est pas

---

la voix d'un prêtre ou d'un prophète qui frappe enfin nos oreilles, proclamant : « Voici ce qui est » ; c'est la voix nostalgique de l'idéaliste et du rêveur, répétant d'âge en âge : « Hélas ! Si seulement cela pouvait être ! »



## VI

### DÉMONS ET PHILOSOPHES

Je ne m'attarderai point au paganisme de l'imagination, à celui qui a rempli la terre entière de ses temples, de ses festivités et de ses processions, car l'histoire de la civilisation, telle que je l'entends, a deux autres étapes à franchir avant d'aborder le seuil chrétien. La première nous montrera ce paganisme aux prises avec des forces inférieures, la seconde nous le représentera dégénéralant à son tour sous le poids de la tare originelle inhérente à tout polythéisme. Ce n'est pas sans raison qu'il dépeint les immortels jouant avec les mortels comme ils joueraient aux dés ; et les dés ici sont pipés, car l'humanité est

déséquilibrée à l'endroit du sexe, et la santé véritable ne lui est permise que dans la sainteté. Les poétiques fictions et les rêveries ailées ne résistèrent pas à cette obsession charnelle ; le paganisme finissant n'est plus qu'une vaste lapinière où les dieux prennent leurs ébats. Mais, avant d'en venir là, il avait livré une bataille, bataille spirituelle par excellence dont l'événement a fixé pour jamais la figure de l'histoire ; et pour déterminer les valeurs en jeu, il nous va falloir maintenant jeter un coup d'œil sur une manifestation fort différente de l'invention païenne. Il sera bref, dût-il être incomplet, car il y a de certaines choses que l'on ne perd rien à passer sous silence. Après le songe bleu, le cauchemar obscène.

Les pratiques superstitieuses, comme chacun sait, sont de tous les temps, et de ceux singulièrement qui se prétendent éclairés. Je me souviens d'avoir soutenu

---

jadis une discussion contre toute une tablée de libres penseurs de marque ; et nous n'étions pas fort avant de notre repas ni de notre dispute, que chacun de ces esprits forts avait tiré de sa poche ou exhibé au bout de sa chaîne de montre le porte-bonheur dont il avouait ne jamais se séparer. J'étais la seule personne présente qui eût négligé de se munir d'un gris-gris... Ce genre de superstition ne s'identifie pas au rationalisme, mais il l'accompagne fréquemment, car il est à base de scepticisme, ou du moins d'agnosticisme ; il se fonde sur deux sentiments, d'ailleurs très humains : l'ignorance des lois de l'univers, et la conscience qu'elles ne concordent peut-être pas en tous points avec ce que l'on est convenu d'appeler la raison. Des liens invisibles unissent les plus grandes choses aux plus petites, et, lorsque l'on vient nous proposer en l'une de celles-ci la clef du mystère qui nous entoure, un

instinct profond et nullement insensé nous sollicite d'y ajouter foi. Instinct commun aux deux aspects du paganisme, mais qui ouvre ici de redoutables perspectives.

Dans mon tableau de la mythologie inoffensive, c'est à dessein que j'en ai négligé certains aspects contestables, la question, entre autres, de savoir jusqu'à quel point l'invocation des puissances élémentaires peut produire son effet, ou, pour parler avec Shakespeare, si les esprits viennent quand on les appelle. Il me semble que ce problème, pour pratique qu'il soit, n'est pas intimement lié à la force poétique des mythes ; mais il me paraît non moins certain qu'il y eut bien parfois des apparitions, tout au moins apparentes. Dès que nous entrons dans le domaine de la superstition, une ombre surgit, menaçante, qui grandit à chaque pas.

Le populaire, j'y consens, n'est pas moins frivole dans ses fictions supersti-

tieuses que dans ses fictions mythologiques ; on ne tient pas pour article de foi que Dieu va vous foudroyer sur place si l'on passe sous une échelle, et c'est beaucoup pour se divertir que l'on s'impose la bénigne pénitence d'en faire plutôt le tour. Seulement, il existe une forme de la superstition infiniment plus formidable et plus « réaliste », qui ne se paye pas de mots, et demande des preuves tangibles ; avec elle, le problème des apparitions prend toute son ampleur. Qu'il puisse y en avoir, je viens de le dire ; mais ici encore il importe de discriminer.

Soit que la chute nous ait effectivement transportés dans un voisinage spirituel indésirable, soit que les humeurs violentes ou concupiscentes y tendent naturellement, tout porte à croire que la magie noire de la sorcellerie fut pratiquée avec plus d'âpre conviction et moins d'aimable fantaisie que la magie blanche du culte des



immortels. Le potager vénéneux de la sorcière est mieux sarclé que la clairière aux fées, et la mauvaise terre a mieux rendu que la bonne. En désespoir de cause, bien des gens se sont tournés vers les puissances des ténèbres lorsqu'il s'est agi d'obtenir à tout prix des résultats pratiques immédiats, sous l'empire de l'obscur intuition que celles-là ne badinaient pas. Les olympiens, eux, badinaient sans cesse et s'amusaient à amuser la foule ; tandis qu'à consulter un démon l'on devait éprouver ce que les gens éprouvent à consulter un policier, spécialement un policier privé : que c'était une sale besogne, mais qu'elle serait faite. L'homme qui se rendait au bois sacré espérait peut-être rencontrer une nymphe, mais il n'y comptait guère ; il allait à une aventure plutôt qu'à un rendez-vous ; le diable, lui, est ponctuel, exact et tenace à remplir ses engagements. — quand bien

même, comme Macbeth, l'on préférerait qu'il les eût oubliés.

Divers indices l'attestent, le culte des démons succéda en maint endroit à celui des dieux, ou de Dieu ; par crainte et par scrupule de mêler de si hautes personnes à des affaires trop terrestres, l'on s'adressait à des esprits plus bas et plus familiers. Mais le recours aux démons entraîne une idée nouvelle, fort digne d'eux, celle-là : qu'il importe pour mériter leurs faveurs de se montrer le plus possible leur semblable et de se plier aux règles de leur pointilleuse étiquette. Jeter du sel par-dessus son épaule, c'est croire au pouvoir de Sésame d'un geste insignifiant : invoquer les esprits infernaux implique, en outre, l'ignoble supposition que pour être efficace le geste a besoin d'être bas et vil, et l'homme s'appliquera, de propos délibéré, à commettre l'action la plus abjecte qu'il puisse imaginer, l'extrémité dans le

mal devant forcer l'attention des pouvoirs maléfiques qui se dissimulent dans les entrailles de la terre. Telle est, en général, l'explication du cannibalisme, qui n'est ni primitif, ni bestial, mais artificiel et artistique. L'art pour l'art : l'anthropophage n'ignore pas l'ignominie de ses usages, mais plus il la connaît, plus il s'y complaît ; à la lettre, il se rassasie d'horreurs. Les Australiens, peuple grossier, ne mangeaient pas de chair humaine, dont au contraire les Maoris, peuple instruit et policé, se nourrissent volontiers, par une sorte de saturnisme analogue à celui qui inspire à Paris les messes noires. Mais la messe noire demeure souterraine et se cache de la messe véritable ; depuis l'avènement du Christ, les démons ont peur de se montrer à ciel ouvert. Le cannibalisme des barbares raffinés fuit partout l'ombre de l'homme blanc. Mais, avant que la chrétienté ne fût, il en allait au-

---

trement. Dans l'ancien monde, les démons erraient comme des dragons dévorants ; ils usurpaient parfois le trône des dieux ; au cœur de cités magnifiques des temples abritaient leurs images monstrueuses, et la multitude se pressait pour leur baiser les pieds. La terre entière proclame une grande leçon à laquelle demeurent sourds nos modernes qui veulent que ces cultes soient antérieurs au « progrès » : les plus hautes civilisations furent en même temps celles qui osèrent exalter les cornes de Satan, non seulement jusqu'aux étoiles, mais jusqu'à la face même du soleil.

Voyez, par exemple, ces anciens empires du Mexique et du Pérou, aussi policés que l'Égypte et que la Chine, et qui ne le cèdent qu'en esprit d'entreprise à la civilisation centrale, la nôtre. Les critiques de celle-ci ont un curieux penchant en flétrissant ses crimes, comme il se doit, à idéaliser outre mesure ses victimes ; avant l'expansion

européenne, le monde aurait été, s'il les faut croire, un vrai jardin d'Éden. Swinburne parle de l'Espagne et de ses conquêtes en des termes qui m'ont toujours surpris : « ...les péchés de ses fils, dit-il, semés à travers des terres sans péché », et qui ont « rendu maudit le nom d'homme et trois fois maudit le nom de Dieu ». Or, les Espagnols, j'en conviens, étaient de forts pécheurs : mais où a-t-il pris que les Américains fussent « sans péché » ? Eh quoi, tout un continent peuplé exclusivement d'archanges, de chérubins et de séraphins ? On n'oserait en certifier autant de la paroisse la mieux pensante, mais en l'espèce cette appréciation devient d'un comique particulièrement réjouissant. Nul n'ignore en effet que les impeccables pasteurs de ces peuples d'albes colombes adoraient des dieux immaculés qui ne supportaient dans leur benoît paradis d'autre nectar et d'autre ambroisie que des sacri-

fices humains continuels, enjolivés d'abominables tortures...

A remarquer que cette réversion de l'instinct que Dante dénonçait déjà et qui chemine à rebours à travers le culte tortueux des démons se manifeste dans la forme comme dans le fond des religions de l'Amérique antique : autant une statue grecque est belle, autant leurs idoles sont repoussantes. L'on y sent l'énorme aspiration de parvenir un jour à tailler dans l'or, le porphyre ou le bois rouge des forêts un visage tel qu'il fasse, à son aspect, voler en éclats le miroir des cieux. L'Amérique tropicale, dorée et peinte, pratiquait le meurtre rituel : l'on n'a jamais accusé, que je sache, les Esquimaux d'en avoir fait autant. Trop sauvages, trop rudimentaires, écrasés entre l'hiver blanc et le ciel noir, ils voyaient d'austères privations refréner « leurs nobles fureurs » et glacer dans leurs veines « les généreuses effusions de leurs

âmes ». Car les nobles fureurs pour se déployer veulent des cieux plus amènes et une lumière plus douce ; des terres plus riantes bénéficiaient du privilège de voir sur les autels couler les effusions généreuses, et s'y abreuver les grands dieux grimaçants dont les noms hurlés par l'épouvante et par l'agonie grincent comme un éclat du rire infernal ; ces fleurs demandent un air suave et des soins diligents pour élancer vers le soleil les feuillages majestueux et les flamboyants calices qui font éclater d'or, d'écarlate et de pourpre sanglante les jardins que Swinburne ne craint pas de comparer aux Hespérides — en souvenir du dragon, j'imagine.

Je ne plaide pas la cause de l'Espagne contre le Mexique : je constate, en passant, qu'elle est analogue, en plus d'un point, à celle de Rome contre Carthage, que nous allons devoir évoquer un peu plus loin. Dans l'un et l'autre cas, il ne manque pas



de gens chez nous pour prendre parti contre leur propre civilisation et pour absoudre de tout péché des sociétés dont les péchés ne crient pas, mais hurlent vers le ciel. Blâmer notre race ou notre religion d'avoir failli à leur idéal est fort bien, mais la sottise est de les mettre pour cela plus bas que les races et les religions qui se fondaient sur l'idéal diamétralement opposé. Oui, certes, le chrétien fut, dans un certain sens, pire que le païen, l'Espagnol que l'Indien, le Romain même que le Carthaginois : mais en ce sens, tout relatif, que leur raison d'être était de s'avérer meilleurs.

Les turpitudes produites par l'inversion de l'imagination sont tellement innombrables qu'il n'y aurait pas grand mal à les nommer ici, tant il est probable que peu de gens s'y reconnaîtraient. Sans y insister autrement, soulignons simplement la persévérante persistance, tout le long



de la magie noire, de certaines obsessions inhumaines, et surtout de la haine mystique de l'idée d'enfance. L'on comprendra mieux la fureur populaire contre les sorcières si l'on se souvient que l'un des principaux méfaits qu'on leur imputait était de faire obstacle aux naissances. Les prophètes hébreux eurent sans cesse à combattre les retours d'une idolâtrie meurtrière d'enfants ; cette abominable apostasie du Dieu d'Israël s'est vraisemblablement reproduite plus d'une fois en Israël sous forme de meurtres rituels : non chez d'authentiques fidèles du judaïsme, mais chez des diabolistes isolés et clandestins qui se trouvèrent être Juifs. Et le sentiment de l'enfance menacée par les forces mauvaises se retrouve au moyen âge dans la vaste diffusion du thème de l'enfant martyr.

Vues générales qui vont trouver leur application particulière si nous fixons

maintenant notre regard sur l'angle oriental de la Méditerranée où s'était fixée une nation jadis nomade, et qui, peu à peu, avait manifesté un tel génie commercial que le monde entier était devenu son domaine. Les rivages reculés de la Cornouaille recevaient avec ses tissus de pourpre un reflet orgueilleux de son faste impérial, et le chant rythmé de ses navigateurs déchirait le grand silence vierge de la mer tropicale. Tout aux soins de leur empire maritime et de ses richesses montantes, les princes de Tyr n'avaient guère le loisir de s'apercevoir de la mésalliance de quelqu'une de leurs filles avec le chef d'une obscure tribu appelée Juda ; il eût fallu un certain effort de mémoire aux administrateurs du comptoir africain pour sourire dans leur belle barbe sémite au nom du village italien qui s'intitulait Rome. C'eût été, au vrai, un effort de perspicacité surhumaine que d'établir la moindre

association d'idées entre le monothéisme enraciné au cœur des monts de Palestine et les vertus civiques qui naissaient à l'ombre des Sept Collines. Idéals différents et presque contradictoires, ni selon la chair ni selon l'esprit, ils n'étaient faits pour se rencontrer : ce qui les séparait les aura réunis. Je ne sais ce que les consuls de Rome et les prophètes juifs eussent pu aimer en commun, mais je sais qu'ils avaient au cœur une mortelle et commune haine. Haine qu'il est un peu facile de juger haïssable ; Élie exultant sur le massacre des prêtres de Baal, Caton tonnait contre Carthage épargnée sont de hautes et rudes figures qu'il est aisé de peindre sous un jour inhumain ; mais celui qui prétend ne retenir que leurs passions, — trop humaines, au contraire, — laisse dans l'ombre l'essentiel, l'existence du vaste espace intermédiaire où quelque chose se mouvait qui suscitait chez ses voisins

d'Orient et chez ceux d'Occident une même fureur d'exécration.

Ce quelque chose fait le premier objet du présent chapitre. Tyr et Sidon n'ont produit que peu d'œuvres d'art et point de poésie, et ne se piquaient de rien d'autre que d'un extrême sens pratique. Elles ne devaient donc point échapper, dans l'ordre spirituel, aux effets du secret penchant défini tout à l'heure, et qui consiste chez de déterminés réalistes à chercher des chemins de traverse vers le succès, quittes à payer le prix qu'il faudra. Donnant, donnant : ceux-ci eurent toujours grand soin d'exécuter à la lettre le marché qu'ils avaient conclu avec leur dieu Moloch. Transaction caractéristique, et sur laquelle nous aurons plus d'une fois à revenir ; qu'il nous suffise, pour l'instant, de remarquer qu'elle implique, selon notre attente, une conception assez particulière de la conduite à tenir envers l'enfance.

Voilà ce qui souleva la colère inexpiable du serviteur de l'Éternel d'une part, et, d'autre part, du gardien des dieux lares, si lointains l'un de l'autre, si dissemblables, d'humeur si incompatible, et dont l'union allait un jour sauver l'humanité.

Ensuite des démons, j'ai inscrit le nom des philosophes en tête de la quatrième et dernière des grandes divisions où se répartissent les manifestations du paganisme naturel. Je n'ignore pas que l'on intitule généralement *religions* ce que je vais nommer *philosophies*, mais j'ai de bonnes raisons pour préférer ma propre classification qui n'est, comme on le verra, ni la moins exacte ni la moins respectueuse. Le tout est seulement de se faire de la philosophie une idée claire et nette : ayons, une fois de plus, recours à la lumière qui baigne ce royaume de la clarté et de la netteté, le monde méditerranéen.

Nous y avons appris déjà que le polythéisme ne fut jamais au païen ce qu'est le catholicisme au catholique ; il n'y trouva jamais un système complet de l'univers, un ensemble coordonné de vérités qui répondissent à chacun des besoins de son âme. Elle n'était satisfaite que dans ses parties religieuses, ou plus exactement imaginatives, mais elle l'était, il est vrai, jusques à satiété. L'univers qu'on lui montrait n'était plus qu'un étincelant tissu de rites, de légendes et de divinités de toutes tailles et de toutes nuances, où le fil noir du diabolisme courait à fleur de trame. Néanmoins le païen n'avait pas la tête toute pleine de ses dieux ; il lui fallait, en de certaines humeurs, s'aller pourvoir ailleurs, sur un autre plan — tellement autre que nulle part il ne recoupe celui de la mythologie. Et tandis que le vulgaire en liesse festoyait à qui mieux mieux à la gloire d'Adonis ou de Phé-

bus, le sage avait toute latitude de rester chez soi pour mettre la dernière main à son système de la nature ; rien ne lui défendait d'y inclure celle des dieux, voire de Dieu. Rien non plus ne l'engageait à opposer sa théorie de la nature des dieux aux théories qui se déroulaient dans la rue en l'honneur des dieux de la nature.

L'abstraction où vit cet amateur d'abstrait confine à la distraction ; ce qui se passe entre lui et son esprit est manifestement une affaire toute privée : il s'applique aux causes finales comme à une collection de médailles ou une partie de dames, et sa sagesse, quand même il lui arriverait de tomber dans le domaine public, ne se mettra nulle part en travers du chemin que suivent les processions. Aristote fut un colosse de bon sens, le plus grand sans doute, assurément le plus pratique de tous les philosophes, mais il n'eût pas plus



songé à fonder un culte de l'Absolu pour rivaliser avec Delphes qu'Archimède à faire du levier une manière d'idole ou de talisman qui supplantât le Palladium de la cité. Imagine-t-on Euclide élevant des autels au triangle isocèle ou immolant des génisses au carré de l'hypothénuse? Il en allait de la métaphysique comme des mathématiques ; l'on s'y adonnait par goût du vrai, ou par simple curiosité, ou pour passer le temps, et cela n'empêchait pas les personnes d'un tempérament plus guilleret de passer le leur à danser, et à chanter les amoureux ébats de Zeus et de Pasiphaé. Tous les goûts trouvaient à se contenter, et la dévotion populaire ne prit jamais ombrage de la philosophie, ni même du plus absolu scepticisme : ce qui prouve, sinon l'insincérité, du moins la frivolité extrême d'un temps où les penseurs pouvaient déplacer les bases de l'univers sans altérer d'une ligne les con-



tours délicats du nuage doré qui flottait sur leurs têtes.

Car ils les déplacèrent effectivement, à l'abri du curieux compromis par lequel ils s'interdisaient de toucher aux bases de la cité. Certes, les deux grands sages de l'antiquité nous paraissent les puissants champions de tout ce qu'il y a de sain et de saint, et leurs sentences sonnent souvent comme des réponses définitives à des questions que du même coup elles ont effacées à jamais. Aristote, en définissant l'homme : un animal politique, a confondu une fois pour toute la séquelle des naturalistes et des anarchisants ; Platon a donné raison d'avance au réalisme catholique contre le nominalisme hérétique en attribuant aux concepts une existence non moins réelle que la nôtre. Plus réelle même, semble-t-il parfois ; il faut reconnaître qu'il tient volontiers l'homme pour négligeable à côté de l'idée, et que l'étatisme socia-

liste lui est grandement redevable de son idéal actuel du citoyen adapté aux besoins de la cité, du monsieur dont on passe la tête au conformateur pour la faire entrer dans son chapeau. Il est par là le père de tous les idéologues, et Aristote a mieux vu dans l'équilibre sacramentel de l'esprit et de la matière, en insistant sur la nature de l'homme autant que sur celle de la pensée : les yeux, pour lui, comptent autant que la lumière.

Quoi qu'il en soit, ces grands constructeurs appartiennent à un monde où la liberté de l'intelligence tourne sans cesse à la licence. De leurs héritiers, les uns s'attachent raisonnablement à l'humaine exigence de félicité terrestre, d'autres, héroïquement, à la recherche de la vertu abstraite, et l'idéal stoïcien nous demeure, d'une âme aguerrie au point de défier la peine et le malheur. Mais, dans la plupart des cas, la philosophie dégénère

en sophismes ; les philosophes devinrent des sceptiques de profession, colporteurs de questions insidieuses et que les gens normaux rétribuaient pour se rendre souverainement désobligeants. C'est une ressemblance fortuite avec ces charlatans qui procura à Socrate la solide impopularité dont il devait mourir, dans des conditions qui cadrent mal à première vue avec l'armistice tacite conclu entre les dieux et les philosophes. Toujours est-il qu'il ne périt point en prophète du monothéisme, ni en iconoclaste ; à lire entre les lignes, l'on distingue dans son procès quelles rancœurs personnelles suscitait sa grande influence morale et sans doute politique. Le compromis, dans son ensemble, n'en fut pas affecté, et le prêtre et le penseur ne cessèrent pas de suivre leurs routes parallèles.

Par ailleurs, l'école de Pythagore établit le contact avec la mysticité orientale ; elle

enseigne, outre une sorte de mysticisme mathématique, une doctrine de la transmigration qui a donné le jour à toute la gent des végétariens et des buveurs d'eau dont les salons antiques et modernes fournissent tant de brillants échantillons. Mais, si commode que soit la transition qui vient s'offrir ici, c'est sous un autre angle que nous envisagerons maintenant la sagesse de l'Orient.

Un auteur ancien, donc, déplorait jadis que les rois ne fussent pas philosophes ou les philosophes rois ; ce qui lui semblait trop beau pour jamais devenir vrai n'a pas manqué cependant de se produire, et l'histoire nous offre à diverses reprises — sans peut-être y prêter une suffisante attention — le type du « royal philosophe ». Sans être roi à proprement parler, il est d'abord arrivé à plus d'un sage d'exercer des prérogatives royales en matière de législation civile et religieuse. Et le plus insigne

exemple du genre, à peine évoqué, nous dépayse de mille et mille lieues et nous dépose, dans un émerveillement sans cesse renouvelé, en plein cœur de cet univers incroyablement sage et follement raisonnable que nous appelons négligemment la Chine. Parmi tant de dieux fantastiques où chaque peuple a été faire son choix, le Chinois seul a choisi la raison, et, gravement, l'a placée sur ses autels ; il a résolu dès l'origine le conflit du roi et du philosophe en établissant celui-ci conseiller officiel de celui-là ; d'un individu, il a fait une institution. Et l'un des intellectuels ainsi désignés se trouva être un jour l'un des plus grands philosophes et des plus grands hommes d'État que le monde ait jamais produits. Confucius ne fut ni un fondateur de religion ni un apôtre, et probablement ne croyait-il pas à grand chose ; cela n'ôte rien à la force de son œuvre, mais laisse entendre toute la va-

nité qu'il y aurait à y chercher des intentions religieuses. Autant vaudrait discuter les principes théologiques qui présidèrent à l'établissement de la ligne Paris-Bruxelles, ou la théorie eschatologique qui inspira Baden-Powell quand il organisa les boys-scouts.

Le but de Confucius, en effet, ne fut point d'apporter à l'humanité une révélation divine, mais de procurer à la Chine des méthodes efficaces de gouvernement. Les questions morales, bien entendu, tiennent dans son système une large place, mais contenue cependant strictement dans le cadre de la civilité ; car sa conception, à l'inverse de la conception chrétienne, fonde avant tout la paix intérieure sur l'observance minutieuse des formes extérieures. Nul n'en méconnaîtra la sagesse s'il se rend compte du rôle que joue l'habitude dans notre équilibre physique et moral ; nul cependant ne soutiendra que le culte

des ancêtres et la vénération de l'Empereur représentent autre chose que de bien-faisantes habitudes. Il est injuste envers Confucius de dire qu'il fonda une religion, et plus injuste encore de dire qu'il n'en fonda pas : de même qu'il serait injuste de prendre la peine de spécifier que Jeremy Bentham ne fut pas un martyr chrétien.

Plus intéressants encore sont les cas de philosophes qui furent effectivement monarques. Ce cumul n'a rien d'anormal, et illustre assez bien la fuyante question de la fonction véritable du philosophe. Si la philosophie, en effet, entra si rarement en conflit avec la mythologie, cela tient non seulement à l'incurable superficialité du paganisme vulgaire, mais aussi au caractère prétentieux des philosophes. Dédaignant les mythes, ils ne dédaignent pas moins les gens du commun, et jugent qu'ils se conviennent réciproquement si bien, qu'il



serait dommage de troubler un si parfait accord. Bref, ils n'ont pas l'âme « peuple », et la démocratie les offusque ; l'atmosphère qu'il leur faut est toute de loisir, de culture et de recueillement. Les princes sont placés mieux que personne pour se la procurer ; il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir commodément jouer les Hamlet. Aussi les intellectuels couronnés sont-ils d'une espèce assez courante ; les plus anciennes chroniques du monde nous présentent, à l'aurore des temps historiques, l'un d'entre eux siégeant sur le trône vénérable de la vieille Égypte.

L'intérêt passionnant de l'épisode d'Akhenhaten, dit le « Pharaon hérétique », vient de ce qu'il représente dans l'ère préchrétienne le seul et unique cas que nous connaissions d'un royal philosophe entreprenant de jeter bas la religion établie pour lui substituer ses théories personnelles ; car ses congénères se sont, la plupart du



temps, contentés de l'attitude d'un Marc-Aurèle. L'on eût bien étonné ce dernier en lui reprochant d'avoir souffert les jeux du cirque et la persécution des chrétiens : rien n'est plus caractéristique de la tournure d'esprit qui relègue sur un même plan inférieur et la religion et les divertissements du commun.

Le professeur Phillimore a porté sur lui ce jugement pénétrant : « Un homme bon et grand — et qui s'en rendait compte. » Plus ardente, la doctrine du Pharaon hérétique était aussi plus humble ; car celui qui considère au-dessous de sa dignité de se battre finit par laisser les humbles se battre à sa place. Tandis que le candide Égyptien prit sa philosophie au plus grand sérieux et, seul de son espèce, fit un coup d'État : d'un geste impérieux, il précipita les dieux de leur piédestal et éleva en leur place, aux regards de la foule, miroir aveuglant de l'unité divine,

le disque auguste du soleil. Il était d'ailleurs plein d'idées, en politique ; il combattait l'impérialisme, et, bon idéaliste, il tenait en art pour l'irréalisable idéal qu'est le réalisme ; avec cela, une ombre cependant nous gâte certains de ses traits, l'ombre de Marc-Aurèle, hantée elle-même par l'ombre du professeur Phillimore, et une odeur tenace s'attache à sa mémoire, que ni l'écoulement des siècles, ni l'art des embaumeurs ne sont parvenus à effacer complètement : le parfum discret et persistant d'un brin de pédanterie. En hérétique de race, le noble Pharaon ne prit jamais la peine de se demander s'il n'y avait rien, après tout, que des sottises au fond des croyances populaires, et si les divinités innombrables qui veillaient, chiens de garde monstrueux, sur les portiques sacrés, n'étaient pas là pour répondre à quelque secret besoin de l'âme.

La nature ne se nomme point Isis et

ne cherche point Osiris : mais elle cherche cependant, elle cherche désespérément le surnaturel. A cet appétit de réalité, un prince aimable et cultivé, exhibant à bout de bras le disque du soleil, n'offre que des satisfactions illusoires. On le lui fit bien voir, et l'expérience royale aboutit à un déchaînement de furieuse piété populaire qui porta les prêtres sur les épaules de l'émeute, jusqu'au trône des rois.

Gautamâ vient à nous maintenant, le seigneur Bouddha. On ne le range pas d'habitude, je le sais, parmi les philosophes, mais plus je vais, et plus je me persuade que c'est là que s'expliquent son rôle et son secret. Ce que nous savons de sa personne n'y contredit nullement. Le plus pur et le plus parfait de tous les sages nés dans la pourpre, seul il s'en est délivré par un haut renoncement. Marc-Aurèle, par une délicate ironie, considérait que l'on pouvait vivre bien jusque dans un palais ;

---

l'Égyptien se sentait mieux à son aise dans une révolution de palais ; mais Gautamâ supprime le palais. La tolérance ni l'intolérance ne sont autant le fait du souverain absolu que l'abdication, le seul acte irrévocable d'absolutisme qui lui soit ouvert. Geste magnifique du despote oriental, qui, d'un coup, dépouille la pompe et les splendides voluptés pour s'en aller vivre et mourir en mendiant ! Mais nullement déclaration de guerre, non point une croisade à la manière chrétienne ; cela ne décide pas si le mendiant se fera sage ou saint, s'il choisira la grotte de saint Jérôme ou le tonneau de Diogène. Or, les auteurs les mieux informés en cette matière, ceux du moins qui en traitent avec le plus de crédibilité, tendent à démontrer que Bouddha fut le fondateur d'une immense école philosophique, et que l'auréole divine ne descendit sur sa mémoire que dans la suite des temps, par l'effet du

mirage propre à la trouble et lourde atmosphère qui règne sur l'Asie, cet air chargé que l'on respire soudain, sitôt franchie l'impalpable frontière qui marque les confins du clair royaume méditerranéen et du mystère oriental.

Plus un truisme est évident, et plus il est stérile ; nous finissons par ne nous plus entendre nous-même lorsque nous répétons que l'Asie est vieille, qu'elle regarde vers le passé et qu'elle tourne le dos au progrès. Toute la chrétienté croit avec le christianisme qu'il est en notre possession d'aller quelque part, en ce monde ou dans l'autre, que les soupirs de la création peuvent être exaucés par la possession absolue et complète soit d'une vie nouvelle, soit d'anciennes amours. Au surplus, elle constate que tout suit un rythme alterné d'ascensions et de rechutes, spontané, imprévisible, et qu'il n'est point de ligne droite ascendante continue. Le

---

rythme asiatique, au rebours, s'est perverti en récurrence mécanique ; au lieu des montagnes russes, la roue inlassable ; des peuples pleins de génie sont en proie au vertige d'une rotation cosmique autour de l'axe creux du néant, et la misère suprême de l'existence, se disent-ils implacablement, c'est qu'il n'y a pas de raison qu'elle finisse jamais. Tel serait le sens, à y regarder de près, des platitudes qui ont cours sur l'Asie ; ses cimenterres courbés nous semblent autant de rayons arrachés à l'inexorable roue, ses entrelacs sinueux et inextricables sont la trace fuyante de l'éternel serpent qui cherche à se mordre la queue. Et que l'on ne vienne pas parler de progrès politique ; coiffez un lama d'un chapeau haut de forme, l'esprit qui demeure en lui lui montrerait ce couvre-chef s'éclipsant et reparaissant alternativement, réglé comme une planète : la notion ne lui viendrait pas davan-

tage qu'à force de courir après son chapeau l'on puisse arriver chez soi — ou au ciel.

Le génie naissant de Bouddha trouva un Orient imprégné tout entier de cette conception. Au-dessus de la jungle des idolâtries, des sommets y émergent. L'un est le système des castes, qui, tout en comportant quelques-uns des mérites de nos corporations, insulte non seulement à la démocratie, mais à toutes les aristocraties chrétiennes, en faisant des supériorités sociales une supériorité spirituelle, et que l'Inde érige comme un monument d'orgueil solitaire entre les plaines égalitaires de l'Islam et de la Chine ; sa permanence durant des millénaires témoigne de cet esprit de répétition où s'abolit le temps. L'autre est un principe que les théosophes nous ont enseigné à associer au bouddhisme, bien que les bouddhistes stricts le renient, comme ils renient d'ailleurs nos



théosophes. Mais, bouddhiste ou non, ce principe est absolument conforme à la notion du retour éternel des choses : je veux parler, l'on s'en doute, de l'idée de réincarnation.

Idée qui n'est pas proprement mystique, ni, partant, religieuse, puisqu'elle ne modifie point la nature de nos expériences, mais seulement leur quantité ; il n'est ni plus ni moins transcendant de se souvenir de ce qui se passait à Babylone avant que l'on ne fût né, que de se rappeler ce qui vous est arrivé à Pantin avant que l'on n'ait reçu un coup de poing entre les deux yeux. A supposer que nous vivions ici-bas des douzaines d'existences successives, ce ne seraient toujours que des existences humaines, bornées par conséquent et toutes sujettes aux mêmes infirmités ; loin de nous délivrer de la roue du destin, elles nous y cloueraient.

Là-dessus, que le Bouddha ait inventé,



accepté ou renié la réincarnation, celle-ci fait en tous les cas partie intégrante de l'atmosphère asiatique où s'accomplit son destin, et qui détermina son attitude intellectuelle. Mais, afin de ne pas froisser les bouddhistes convaincus qui se formaliseraient de me voir assimiler leurs croyances à une simple philosophie, je spécifierai que, par ce terme, je n'entends nullement les exercices de virtuosité verbale où se plaisaient les sophistes grecs ; et je définirai le bouddhisme, pour peu qu'ils y tiennent : une discipline métaphysique, ou, mieux encore, psychologique. Elle propose à l'homme, en effet, comme unique moyen d'échapper à l'éternité de son destin, d'anéantir en soi l'illusion appelée désir ; non point que, ce faisant, il doive atteindre ce qu'il convoite, ni que le sacrifice de ses légitimes aspirations immédiates lui en assure pour plus tard un accomplissement plus parfait : c'est à la

convoitise, aux aspirations elles-mêmes qu'il lui faut renoncer. Et une fois qu'il se sera persuadé pour de bon qu'il n'est point de réalité, que tout, y compris son âme, n'est qu'un aspect de l'universelle et éternelle dissolution, aucun revers, ni aucun changement ne sauraient plus l'affecter ; il existera, si c'est encore exister, dans une sorte de paroxysme d'indifférence absolue que le bouddhisme a sans doute ses raisons d'appeler béatitude, mais qui, pour des yeux d'Occident, ne se distingue guère du désespoir. Les bonnes et les mauvaises passions convergent dans le néant, et le Seigneur de la Miséricorde prend en égale pitié ceux qui vivent et ceux qui meurent... Quant au surplus, un auteur bouddhiste l'a sommairement défini en ces termes : « Le bouddhisme vulgaire de la Chine et du Japon se distingue en ceci qu'il n'a proprement rien de bouddhique. » De la philosophie, nous retom-

bons à la mythologie : mais d'Église, toujours point.

Si je dis que l'histoire des religions n'est d'un bout à l'autre qu'une longue suite de croix et de zéros, on croira une fois de plus que je plaisante. Cependant *zéro*, dans ma pensée, ne signifie pas *rien* ; je me borne à opposer un signe négatif à un signe positif. La coïncidence est symbolique, mais elle a le mérite de coïncider avec les faits ; la pensée bouddhique s'exprime fort bien par un 0, pris sinon comme chiffre, du moins comme figure du cercle, image du serpent qui se mord la queue, courbe qui contient tout et n'aboutit nulle part, prototype des discussions qui tournent en rond. Ce n'est pas par hasard que la roue de Bouddha s'est symbolisée dans la fameuse croix gammée appelée *Swastika*. Notre croix dessine quatre angles droits ouverts aux quatre vents : dans la swastika, nous la prenons en flagrant délit de s'incurver et

de retourner au cercle, croix honteuse qui s'efforce de redevenir roue. Sourire, ici, serait frivole : souvenons-nous de l'intensité des imaginations qui concurent ces symboles ou s'y reconnurent, pour leur donner leur pleine signification.

Or, la croix est devenue mieux qu'un emblème : elle traduit en figure géométrique le conflit fondamental qui se prolonge dans l'éternité : elle exprime, littéralement, une vérité cruciale. Autrement dit, la croix brise le cercle enchanté, le cercle vicieux qui tire tout de l'esprit humain et lui ramène tout. Quand saint François, dit la légende, eut béni les oiseaux, ils prirent leur essor vers les quatre points cardinaux, et la trace de leur vol dessina sur le ciel la forme aérienne d'une immense croix : à côté de cette envolée, le signe crochu de la swastika fait l'effet du chat qui court après sa queue... Images, figures nécessaires de la vérité : la vérité

elle-même est absolue et nue. L'assurance chrétienne se fonde sur la certitude puissante que le monde existe, et que les choses sont ce qu'elles sont — simple bon sens, certes ; mais le bon sens, l'histoire en témoigne, ne pèse pas lourd chaque fois que le christianisme n'est plus là pour le protéger.

Car il perd alors, à force d'être simple, tout ce qu'il avait et de bon et de sensé, le mauvais génie des philosophes n'étant pas la subtilité, mais la simplicité. Le vertige de la simplification leur fait sans cesse perdre la tête — il n'est pas donné à n'importe qui d'être transporté sur le faite du temple, et de refuser de se jeter en bas. L'une des explications évidentes, trop évidentes, hélas ! qu'ils ont inventées, veut que tout soit illusion et que rien n'existe en dehors du moi ; une autre, que tout perpétuellement, se répète ; une autre encore, probablement bouddhiste et cer-

tainement orientale, rend le mal inhérent au fait même de l'existence des êtres : il ne finira qu'à leur retour commun au grand Tout, car la création serait à la fois la chute. Cette dernière théorie a une importance historique, car, du cœur profond de l'Asie où elle a élu son séjour, il lui arrive périodiquement de venir, sous des formes diverses, rôder sur nos frontières spirituelles.

Sur ces confins troublés guettent aussi le mystérieux Manès, le père des sectes et des hérésies, et la haute figure de Zoroastre, grand sage mystique dont le nom couvre une nouvelle simplification outrée, l'égalité du bien et du mal et leur bataille éternelle. Et des jardins secrets de la Perse le dieu inconnu, Mithra, prit son vol pour obscurcir de ses ailes pesantes le dernier crépuscule de Rome.

Le disque du soleil qui se levait sur l'Égypte au matin du règne d'Akhenhaten

est demeuré le miroir et le modèle des philosophes de tous les temps. Ils ont toujours préféré les diagrammes et les théories aux peintures d'après nature, et l'enfantillage des mythes proteste à sa façon contre une religion qui n'est plus une image, mais une épure. Tantôt le philosophe peint son disque tout en noir, et s'intitule pessimiste, tantôt en blanc, et se proclame pessimiste ; tantôt encore il se fait un beau disque mi-blanc, mi-noir et s'avoue dualiste. Comment donc eût-il pressenti l'art souverain dont la touche magistrale allait d'emblée jeter en place des proportions conformes au réel, vivantes et se jouant de toute symétrie ?

Ceux qui regardaient par-dessus l'épaule du premier artiste affairé devant sa muraille de roc purent croire qu'il était en train d'abîmer un motif décoratif, jusqu'à ce que soudain un sens nouveau se fît jour, à leurs yeux stupéfaits, à travers l'irrégu-

---

larité des lignes ; il semblait encore occupé à déformer un diagramme que déjà sous sa main naissaient, pour la première fois au cours des âges, les contours d'une forme — et d'un visage.





## VII

### LA GUERRE DES DIEUX ET DES DÉMONS

La théorie matérialiste de l'histoire, selon laquelle l'éthique et le politique ne sont que des sous-produits de l'économique, est une sottise ; elle consiste à confondre les conditions de la vie avec son objet propre, c'est-à-dire à s'imaginer que l'homme, du moment qu'il n'a que ses jambes pour marcher, ne marche jamais que pour aller s'acheter des souliers et des chaussettes. L'humanité, en effet, s'appuie sur le boire et sur le manger, comme sur deux jambes, mais vouloir qu'ils aient été la cause de toutes ses actions, c'est s'engager à soutenir que toutes les expéditions militaires et tous les pèlerinages

religieux qui ont eu lieu depuis que le monde est monde n'avaient d'autre but que le développement des muscles du mollet.

Ce sont pourtant les faits de cet ordre qui constituent notre histoire ; certes, les vaches et autres ruminants semblent se confiner entièrement dans la satisfaction d'intérêts exclusivement économiques, et ne cessent de brouter que pour aller brouter ailleurs ; mais il n'est pas interdit d'en conclure qu'une *Histoire générale de l'Espèce bovine* en douze volumes in-folio, serait d'une lecture passablement insipide. Les moutons non plus ne quittent guère dans la pratique le plan de l'utilitarisme le plus immédiat ; c'est la raison sans doute pour laquelle si peu de moutons figurent au rang des grands capitaines et des fondateurs d'empires ; et les chèvres elles-mêmes, bien que mieux douées sous le rapport de l'agilité, n'ont point encore trouvé leur Plutarque. Car la matière historique commence

---

au point précis où viennent expirer les impulsions des veaux, des boucs et des mérinos ; il serait malaisé de prouver que les croisés quittèrent leurs foyers pour d'affreux déserts, parce que les bestiaux quittent les déserts pour de gras pâturages, ou que les explorateurs polaires ont été attirés vers le nord par la même force irrésistible qui attire les hirondelles vers le midi. Or, si vous en effacez les guerres religieuses et les découvertes aventureuses, c'est-à-dire les lumières et les ombres marquées par la volonté de l'homme, je vous le demande un peu, que reste-t-il de la figure de l'histoire ? Une histoire qui prétendrait être purement économique cesserait du même coup d'exister.

Il y a plus ; non seulement l'homme ne vit pas uniquement de pain, mais encore il lui est naturel de se préoccuper beaucoup moins du mécanisme qui, en lui procurant son pain quotidien, assure son exis-

tence, que de cette existence elle-même, de l'univers où il s'éveille chaque matin, et du rôle qu'il est appelé à y jouer. Pour une fois qu'il se représente nettement la nature de son travail ou le montant de son salaire, il lui arrivera dix fois par jour de se dire qu'il fait beau, que le monde est drôlement bâti, que tout n'est pas rose dans le mariage, que ses enfants sont tout de même bien gentils, qu'il s'amusait mieux quand il était jeune, bref de méditer vaguement sur le sens ultime de sa destinée.

Ce qui précède est vrai des malheureuses victimes de notre barbare régime industriel, qui sont forcées d'avoir conscience des nécessités économiques, comme l'esclave est conscient de ses chaînes, mais l'est infiniment plus de la multitude de paysans, de pêcheurs et de chasseurs qui forment encore le gros de la masse humaine. L'existence implique de soi-même une foule de questions, de doutes et de rêve-

---

ries qui se résolvent tous en une interrogation unique, qui n'est pas : « comment ferai-je pour vivre ? » mais : « comment est-ce que je vis ? » Et, n'en déplaise aux cuistres, la preuve de ce que j'avance est bien simple, simple comme le suicide. Abolissez l'univers dans votre pensée, vous abolissez les professeurs d'économie politique ; du moment que vous avez résolu de mourir, vous n'avez plus besoin qu'ils vous apprennent à vivre. Or, toutes les décisions et toutes les initiatives dont l'ensemble compose l'histoire ont eu ce caractère commun, de détourner ou de suspendre le cours des forces économiques. De même que l'économiste distingué peut se dispenser de calculer l'augmentation de salaire du suicidé, il peut se dispenser d'évaluer la pension du martyr ; et de même qu'il n'a pas à se préoccuper de la retraite du martyr, il n'aura pas à faire entrer en ligne de compte l'allocation fami-

liale du moine. Ses plans sont, à chaque instant, modifiés et remis en question par le soldat qui donne sa vie pour son drapeau, par le laboureur qui chérit sa terre par-dessus tout, par le dévot qui observe les règles et les défenses dictées par sa religion — toutes gens qu'inspirent non des calculs mathématiques, mais une vision intérieure.

Seul un malheureux irait de gaieté de cœur inventer de nouvelles expressions pédantes : je suis bien forcé cependant d'écrire ici qu'il nous manque une méthode critique de psychologie historique, autrement dit, un moyen de nous rendre compte de ce qui se passait dans le cerveau des gens de l'époque en présence de certaines choses dont il ne nous reste que la version officielle. Il ne me suffit nullement, je crois l'avoir déjà dit, d'apprendre qu'on appelait un chat « totem », surtout quand on l'appelait tout autrement ; j'aurais besoin

de me représenter quel ordre d'émotions susciterait ce vocable. Dois-je m'imaginer la momie du chat sacré, le chat de la sorcière, le Chat botté, ou le Chat Noir? Voilà ce que l'on ne nous dit pas, et voilà précisément ce qu'il faudrait savoir pour nous faire une idée de la puissance exacte du lien social qui unissait efficacement des foules de gens aussi sensés et aussi égoïstes que nous. Que ressentaient au juste les légionnaires quand ils voyaient se découper sur un ciel de victoire le totem insigne qui avait nom l'Aigle romaine? Quelle impression faisaient sur des vassaux ces autres totems, le lion, le léopard ou la licorne inscrits sur l'écu de leur suzerain? Tant que ces questions demeureront sans réponse, et tant que la science négligera ce côté interne ou « subjectif » de l'histoire, elle conservera une grave lacune à laquelle il n'appartiendra qu'à l'art de suppléer. L'historien aura besoin du secours



du roman — fût-ce même du roman historique !

Cette nouvelle méthode serait particulièrement indispensable en ce qui concerne le fait psychologique qui s'appelle la guerre. L'histoire, telle qu'on l'écrit, regorge de documents officiels ou officieux qui ne nous apprennent pas grand'chose sur le fond de la question ; les pires sont les communiqués, qui n'ont aucun caractère spontané, et les meilleurs sont les dépêches diplomatiques confidentielles, qui n'ont aucun caractère populaire ; et c'est là cependant que l'on va chercher les raisons profondes et les ressorts secrets qui font la violence et la durée d'un conflit ! « Vous savez pourtant, me dira un quidam renseigné, que les gouvernements se sont fait et se font toujours la guerre pour des possessions coloniales et des positions stratégiques, des tarifs douaniers et des zones d'influence, pour des hinterlands

et des thalwegs? » A quoi je répondrai : « O quidam renseigné ! Ce ne sont pas les gouvernements qui font la guerre, ce sont les combattants. » Oui, qu'en pensent les combattants? Quelle est l'exacte psychologie de la terrible et merveilleuse réalité sociale que les hommes nomment entre eux la guerre? Il faut être le dernier des cuistres pour se figurer que l'on contraint des millions d'individus par la force ; il faut n'avoir jamais approché à cent mètres un soldat pour se refuser à cette simple évidence que, si tout le monde désertait, il ne resterait personne pour punir les déserteurs ; et le moindre commencement de désertion peut perdre une campagne en une demi-journée. L'explication par les facteurs politiques déplace la question sans la résoudre : car si ceux qui se battent acceptent la politique de leurs politiciens attitrés, quelle idée se font-ils donc de ces derniers — et, s'il s'agit

d'un prince, qui donc fait qu'ils le suivent aveuglément?

Tout le monde a entendu parler d'un système bien connu, qui s'intitule, en langage idoine, *Realpolitik*, et qui est proprement une politique dont l'irréalisme confine au délire. Le plus clair de cette doctrine consiste à affirmer avec une sinistre obstination que les hommes ne se battent que pour des objets matériels, sans daigner remarquer que les susdits objets sont en général pour chacun des hommes qui se battent les choses du monde les plus immatérielles. Personne n'a envie de se faire tuer pour des droits de douane ni pour de l'argent, et Néron aurait pu chercher longtemps avant de trouver à engager trois douzaines de chrétiens qui consentissent à se faire manger par les lions à raison de cinquante francs par jour, plus le petit déjeuner : pour la raison manifeste que le martyre ne s'achète pas. Cepen-

dant le « politik » qui se dit réaliste ne craint point, en adhérant obstinément à sa théorie, d'ouvrir les plus étonnantes perspectives. A l'en croire, il est normal et naturel qu'un fantassin harassé se dise : « J'ai les jambes qui me rentrent dans le corps, mais ça va bien, j'irai jusqu'à ce qu'elles soient complètement rentrées, parce qu'après ça mon gouvernement aura le fameux avantage d'obtenir un débouché sur le golfe de Finlande » ; la première pensée d'un jeune père de famille qui monte en première ligne sera, suivant notre farouche partisan du réel, quelque chose d'approchant : « Avec les nouveaux gaz, j'ai toutes les chances d'y rester, mais je ne m'en fais pas, parce que, si j'en reviens, j'aurai désormais le droit de me faire pêcheur de perles dans le golfe Persique. »

O théorie matérialiste de l'histoire !

Les guerres commencent comme elles

peuvent : mais elles ne durent que par l'âme, par un sentiment proche de la religion. En face de la mort, l'homme est confronté avec l'absolu, et non avec des intérêts compliqués et lointains que la mort va résoudre : comme elle, la fidélité de cet homme devra être nue et simple. Elle l'est, puisqu'elle se fonde sur deux sentiments qui n'en font qu'un, l'amour de quelque chose qu'il pense être menacé, et l'exécration de ce qui le menace. Le premier, soit dit en passant, est plus philosophique qu'il ne semble ; l'on se refuse à laisser détruire ou humilier sa patrie parce que l'on serait incapable de faire la somme de tous les bienfaits qu'elle dispense, de même que l'on ne laisse pas brûler sa demeure, parce qu'elle contient tant d'objets utiles qu'il est impossible d'en dresser une liste ; ainsi l'homme combat pour une vague abstraction qui se trouve être sa maison. Mais le second sentiment, pour

---

être négatif, n'est ni le moins noble ni le moins vigoureux. L'homme combat avec le plus de fureur quand il reconnaît dans son adversaire du moment et l'ennemi séculaire et l'éternel étranger ; c'est ce qu'éprouve le Français devant le Prussien, ou le chrétien d'Orient devant le Turc. Différence de religion... Mais les gens, là-dessus, vont se mettre à chicaner et à disputer sur des pointes d'épingle ; laissons-les et disons : différend qui porte sur le jour et la nuit, qui nous obscurcit le soleil, différend qui nous poursuit jusque dans les ombres de la mort, différend éternel sur le sens de la vie.

Le ressort qui meut alors l'humanité est bien au-dessus des réalités politiques ; il est haut, il est grand, il se nomme la haine. Ceux qui tinrent aux jours sombres de la Grande Guerre, souffrants et meurtris dans leur chair ou dans celle d'êtres aimés, avaient bien cessé de songer à la situation diplo-

matique. Savez-vous la vision qui me soutenait, et bien d'autres avec moi, dans l'acharnée volonté de tenir jusqu'au bout? Celle du visage de l'empereur d'Allemagne s'il entrait à Paris. Ce n'est pas là, je le sais, ce que mes amis idéalistes appelleraient de l'amour; il me suffit que ce soit la haine, la haine de l'enfer, de ses pompes et de ses œuvres. S'ils n'admettent ni le sentiment, ni la chose, ce n'est pas de ma faute, mais c'est de la leur s'ils m'ont contraint à leur infliger cet interminable exorde qui vise à leur rendre l'intelligence de la guerre religieuse.

Il y a guerre religieuse lorsque deux mondes s'affrontent, deux visions du monde ou, comme on dit, deux atmosphères morales. Quand l'air que l'un respire est un poison pour l'autre, il n'y a pas de conciliation possible, — on ne compose pas avec la peste. Si j'ai fait pénétrer cette vérité première, ma digression n'aura pas



---

été perdue, car elle nous introduit au vif du grand débat qui éclata jadis aux rives de la mer intérieure, lorsque la naissante République vit sa route barrée par l'ombre vénéneuse de l'Asie, et que surgit entre elle et le soleil, environnée de son cortège impérial de hordes, de tribus et de mercenaires, la figure énorme, hostile et dédaigneuse de Carthage chevauchant l'écume verte de la mer.

Ce qu'était alors la religion de l'Italie antique, nous avons eu l'occasion de le définir au chapitre des mythologies, à cela près cependant que, si les Grecs avaient le goût des mythes, les Latins avaient en propre le goût inné de la religion. Chez les uns comme chez les autres, nous voyons les dieux se multiplier, mais, à ce qu'il semble, pour des motifs opposés. Tandis que le polythéisme grec foisonne vers le ciel comme la cime nombreuse d'un bel arbre, celui des Latins se ramifie et fouille le sol



comme un réseau de racines sinueuses ; ou, si l'on préfère, l'un présente la grâce aérienne des frais rameaux fleuris, et l'autre la riche pesanteur des branches croulantes de fruits mûrs. Plus simplement, le trait distinctif des cultes italiens est leur caractère foncièrement domestique ; nous en retirons une impression de déités multiples et minuscules pullulant dans les pièces basses comme des mouches, de grappes de dieux mineurs suspendus aux solives comme des chauves-souris, de nichées entières de divinités blotties comme des hirondelles au creux de chaque corniche. Ici un dieu des toits, là un dieu des fenêtres, plus bas un dieu des portes, voire même un dieu des lieux privés... La mythologie, a-t-on dit avec juste raison, est un conte de fées, mais celui-là est un vrai conte de mère-grand, un bon conte de bonne femme qui se déroule le soir à la veillée, et fait parler les bancs, la huche

et le pétrin comme autant de lutins familiers. Les lares du paysan italien, gros bonshommes de bois dégrossis à coups de serpe, avaient l'air de jouets rustiques, et la religion du foyer était par excellence la religion du coin du feu.

D'autres éléments s'y mêlent sans doute ; les dieux grecs se superposent aux divinités indigènes, et des rites sanguinaires se laissent parfois entrevoir dans la pénombre. Le paganisme, d'où qu'il soit, ne peut jamais se tenir de prêter la main à des expériences de cet ordre, qui ne constituent point le caractère particulier du paganisme romain. Ce qui le distingue, c'est sa tendance, dans un monde qui visait à personnifier la nature tout court, à personnifier de préférence la nature défrichée et humanisée, et à placer plus volontiers sur ses humbles autels un dieu des moissons et un dieu du bétail qu'un dieu de l'herbe et un dieu de

la vie sauvage des forêts. Ce culte suppose, au sens étymologique du mot, une culture.

Par un paradoxe qui n'est d'ailleurs qu'apparent, ces Latins, dont le sens religieux se noue à chaque détail de l'existence domestique comme un lierre grimpant, témoignent en même temps un esprit qui semble au premier abord bien contraire : l'esprit révolutionnaire. Les impérialistes et autres réactionnaires invoquent souvent Rome comme modèle d'ordre et de discipline ; ils ont tort, et la Rome antique, comme le Paris moderne, donne souvent l'impression d'une ville bâtie autour de barricades. Les portes de Janus demeuraient grandes ouvertes, à cause de la guerre étrangère continuelle : mais la guerre intérieure ne le fut pas moins. Des premiers troubles plébéiens aux dernières rébellions serviles, la cité qui imposa la paix à l'univers ne connut pas elle-même

un seul instant de paix. Ces maîtres furent d'éternels insurgés.

Le lien n'est pas imaginaire entre cette vie privée dévote et cette vie publique séditieuse. Des récits ressassés, mais héroïques, nous défendent d'oublier que la République se fonda sur le meurtre d'un tyran par un mari outragé, et que le Tribunat fut restauré grâce à un autre tyrannicide commis par un père, vengeur de l'honneur de sa fille ; ils nous apprennent que ceux-là seuls qui tiennent la famille pour sacrée auront dans les affaires publiques une règle de conduite inflexible, car, au-dessus des dieux de la cité, ils ont placé les dieux du foyer domestique. L'on a bien tort de s'étonner que les peuples les plus réputés pour leur vie familiale exemplaire, tels les Français et les Irlandais, le soient aussi pour leur turbulence politique ; il n'y faudrait qu'une intuition plus juste de ce que nous appelions plus haut la psycho-

logie historique. L'histoire qui s'en tient aux dates et aux faits condamne peut-être à bon droit les procédés impitoyables ou cyniques employés par les gouvernements romains ; mais celle qui voudrait sonder les esprits et les cœurs serait tenue d'admettre que l'irrésistible élan qui emportait les Romains venait de ce qu'ils avaient un commun idéal : au risque d'offenser par un cliché conventionnel le goût des délicats, je ne puis l'appeler autrement que l'idéal de Cincinnatus. Et les disciples de Cincinnatus, ayant solidement assuré la sécurité de leur bourgade, avaient étendu fort loin leurs conquêtes sur l'Italie entière et empiété déjà sur le monde grec, lorsqu'ils se trouvèrent entraînés dans l'aventure décisive qui devait changer la face du monde : celle que je nomme ici la guerre des dieux et des démons.

Loin, bien loin de Rome, de l'autre côté de la mer, s'élevait une ville qui portait le

nom très répandu de Ville-Neuve. Plus ancienne de beaucoup, plus riche et plus puissante que la cité du Latium, elle continuait cependant de justifier cette appellation — qui marquait son origine coloniale, comme celles de New-York ou de Nouvelle-Zélande — par ce je ne sais quoi d'allant, de brutal et de mercantile qui caractérise les pays neufs. Sentinelle avancée de l'expansion phénicienne, elle se plaisait à des affirmations d'une sonorité métallique, et répétait complaisamment que personne ne pouvait se laver les mains dans la mer sans la permission de la Ville-Neuve. Car elle se confiait entièrement en la force de sa flotte, comme les deux illustres cités maritimes d'où elle était sortie. De Tyr et de Sidon, elle tenait de prodigieuses aptitudes commerciales et une science accomplie des arts de la navigation — ainsi que certaines autres choses auxquelles il est temps que nous arrivions.

J'ai fait remarquer ailleurs la tendance marquée qu'éprouvent des esprits obsédés d'intérêts matériels à s'adresser de préférence aux puissances d'en bas, qu'ils tiennent pour plus accessibles et plus expéditives en matière de résultats palpables. Cette forme pessimiste du sens pratique avait atteint chez les peuples païens une ampleur considérable. Dans la Ville-Neuve, que les Romains nommaient Carthage, comme en Phénicie, le dieu qui faisait marcher les affaires s'appelait Moloch — le même, peut-être, que nous retrouvons ailleurs sous le nom de Baal, le Seigneur. Les Romains eurent, comme on dit vulgairement, du mal à l'encaisser ; il leur fallut remonter à leurs fables les plus grossières pour y chercher une comparaison avec le mythe primitif de Saturne dévorant ses propres enfants. Mais les adorateurs de Moloch n'étaient ni primitifs, ni grossiers ; leur civilisation était au con-



traire luxueuse, mûre et raffinée, et fort supérieure dans les arts de la vie à celle des Romains. Et Moloch n'était pas un mythe ; son repas, du moins, n'avait rien de mythique ni de fabuleux. Ces gens de bonne compagnie se réunissaient effectivement pour invoquer sur leur fructueux négoce les bénédictions du ciel en précipitant leurs petits enfants par centaines dans un brasier allumé. Pour nous figurer un pareil état de choses, il faudrait nous représenter les membres les plus estimés du marché de Manchester, revêtant chaque dimanche leur redingote et leur chapeau haut de forme et se rendant au temple sur le coup de onze heures pour y voir rôtir un nourrisson.

Cela dit, il serait facile de prêter trop d'attention aux débuts du conflit où ces honnêtes gens s'engagèrent avec Rome ; la phase purement politique ou commerciale de la querelle se perd par définition



dans un détail infini, et les guerres puniques, qui semblèrent un temps ne devoir jamais finir, n'ont guère de commencements que l'on puisse situer avec exactitude. Toujours est-il qu'à un moment donné, Carthage ayant conquis la Sicile et pris pied solidement en Espagne, Rome se trouva prise entre les mâchoires d'une tenaille qui l'eût broyée infailliblement, s'il eût été dans sa nature d'être broyée. Pratiquement, d'ailleurs, elle le fut, et, s'il n'y avait eu en jeu que des facteurs matériels, l'affaire en fût demeurée là, comme les Carthaginois l'escomptaient manifestement. L'on reproche communément aux Romains d'avoir toujours refusé de faire la paix : un instinct profond les avertissait qu'avec de pareils adversaires il ne saurait y avoir de paix permise. On les blâme de leur opiniâtre *Delenda Carthago*, mais l'on oublie qu'à vues humaines c'est Rome elle-même qui fut détruite, et que la lu-

---

mière sacrée qui la baigne à travers les âges provient en partie de ce qu'elle est ressuscitée d'entre les morts.

Carthage, comme la plupart des états marchands, constituait une aristocratie fermée ; la pression des riches sur les pauvres y était aussi anonyme qu'écrasante, car l'oligarchie exclut le gouvernement personnel, et la ploutocratie prend jalousement ombrage de tout mérite individuel. Mais le génie souffle où il veut, et jusque dans les classes dirigeantes ; pour donner au conflit suprême sa pleine violence, il fut ordonné que les vieilles maisons patriciennes de Carthage produisissent un homme qui sortît de son palais doré armé de toute l'énergie et de toute l'originalité d'un Napoléon sortant de sa mansarde. Au moment décisif de la guerre, Rome apprit que l'Italie elle-même, par un miracle stratégique, venait d'être envahie par le nord. Annibal, en sa langue : « la

Grâce de Baal », avait jeté par-dessus les déserts étoilés des Alpes une lourde masse d'armements, et se dirigeait vers le sud, vers la ville dont ses dieux ténébreux lui commandaient la ruine.

Annibal marchait sur Rome, et les Romains qui s'élancèrent à sa rencontre se sentirent devenus les jouets d'un magicien. Deux grandes armées, à sa droite et à sa gauche, s'enlisèrent dans les marais de la Trebbia ; armée après armée se trouvèrent happées par le tourbillon fatal de Cannes, armée après armée montèrent au combat pour se disperser entre les mains souveraines de l'enchanteur. Signe suprême du désastre, Rome vit ses alliés trahir un à un sa fortune expirante, tandis qu'à marches forcées l'invulnérable ennemi approchait de ses murs. Derrière le héros, l'armée cosmopolite de Carthage déferlait à flots pressés. Montagnes mouvantes, les éléphants passaient, faisant

---

trembler le sol sous leurs pieds, et la terre entière venait enfler le défilé triomphal ; les barbares géants de la Gaule brumeuse et les bruns Espagnols cuirassés d'or lui formaient une escorte, les cavaliers numides, éperviers rapides, tournoyaient sur ses flancs, son arrière-garde traînait vers la curée la horde tumultueuse des déserteurs, des aventuriers et des mercenaires — et devant eux marchait la Grâce de Baal.

Les augures romains et les aruspices qui virent cette heure pleine de prodiges inhumains, un enfant naître avec une tête d'éléphant et les étoiles tomber du ciel comme la grêle, entraient plus avant dans la réalité profonde des événements que l'historien moderne qui n'y voit que le dénouement guerrier d'une concurrence commerciale. Ceux qui vivaient alors sentaient autre chose, et l'air même qu'ils respiraient fut obscurci de nuées et pénétré d'un souffle empoisonné. Ce n'est point une

défaite militaire, ce n'est point une rivalité mercantile qui remplit l'imagination romaine des présages hideux d'un bouleversement de l'ordre naturel de l'univers : c'est Moloch, le dieu Moloch levant au-dessus des collines du Latium sa face épouvantable ; c'est Baal foulant les vignobles italiens sous ses talons de pierre ; c'est Tanit l'invisible, murmurant à travers ses voiles l'appel de son amour plus affreux que la haine. L'incendie des moissons d'Italie, le ravage de ses vignes et de ses vergers, par delà le réel, signifiaient le vrai, la destruction de tout ce qui est domestique et fécond, de tout ce qui est humain, sous le souffle d'une inhumanité au prix de laquelle la cruauté reste humaine. Les dieux du foyer, silencieux et tremblants, se terraient obscurément sous les tuiles de leurs humbles demeures, et sur leurs têtes, emportée par un vent venu d'un autre monde, passait la chevauchée

furieuse des démons soufflant dans la trompette de la Tramontane.

La barrière des Alpes était enfoncée, et les portes de l'enfer avaient prévalu contre elle ; la guerre des dieux et des démons était finie ; les dieux étaient morts ; et Rome, ses aigles prisonnières et ses légions brisées, Rome avait tout perdu, fors l'honneur, et le courage glacé de son désespoir.

Rien au monde ne menaçait plus Carthage, que Carthage elle-même. Il lui restait le mauvais génie des puissances marchandes, qui est, pour nous autres, une vieille connaissance ; il restait le ferme bon sens et l'esprit pratique des grands financiers, les gouvernements de techniciens, les recommandations des experts, il restait le point de vue positif de l'homme d'affaires. Et cette chance unique en faveur de Rome ne lui fit pas défaut ; à mesure que tardait un dénouement jugé par tous inévitable, une possi-

bilité, tout d'abord invraisemblable, s'esquissa, puis grandit : serait-il donc encore temps d'espérer ? De leur côté les brasseurs d'affaires de Carthage, avec le coup d'œil infailible qui distingue les véritables réalisateurs, voyaient clair dans la situation ; il y a, comme chacun sait, des races qui montent et d'autres qui descendent, et celle des Romains était bel et bien finie. Toute résistance était sans espoir, donc la guerre était terminée, vu que les gens, en pareil cas, ne sont pas assez bêtes pour résister. Tel étant le bilan, il restait maintenant à donner au gros bon sens commercial une nouvelle série d'applications concrètes. Les guerres se font avec de l'argent, et, par conséquent, coûtent cher — peut-être même sentaient-ils confusément, comme nombre de leurs pareils, qu'il doit y avoir quelque chose de contraire à la morale dans un exercice aussi coûteux. L'heure était donc venue de



---

mettre un frein aux généraux et aux frais généraux, c'est-à-dire aux continuelles exigences d'hommes et d'argent de cet Annibal, qui ne se lassait pas de réclamer du renfort, anachronisme ridicule en un moment où la reprise des affaires demandait la plus vigilante attention. On avait beau raconter que je ne sais quel consul, dans une sortie désespérée, avait tué le frère d'Annibal et jeté sa tête, avec une fureur très latine, dans le camp d'Annibal ; de telles folies ne prouvaient qu'une chose, c'est que les Romains étaient à bout de ressources et, si excités qu'ils fussent, même des Latins n'allaient pas prolonger à l'infini une partie perdue d'avance. Ainsi parlèrent les « personnalités financières les plus autorisées », et mirent au panier les dépêches de plus en plus pressantes du défaitiste Annibal ; ainsi parla et fit le grand empire carthaginois. Le péché mignon des nations commerçantes, l'imbé-

cile présomption que la stupidité est un placement sûr, et le génie une spéculation hasardeuse, l'induisit à affamer et à abandonner à son destin le génial virtuose de l'art militaire dont les dieux lui avaient fait en vain le royal présent.

Comment se fait-il donc qu'il y ait toujours des gens pour nourrir l'étrange pensée que le sordide, en tant que tel, doit l'emporter sans faute sur le magnanime, et qu'il est indifférent d'être sot, pourvu que l'on ait soin d'être à la fois canaille? Et pourquoi s'obstinent-ils à confondre chevalerie et sentiment, sentiment et faiblesse? Parce que tous les hommes sont mus par leur religion, leur conception de l'univers, et que ceux qui ne croient qu'à la peur ne peuvent croire qu'au mal. La mort étant, d'après eux, plus forte que la vie, les choses inertes seront plus fortes que les créatures vivantes ; l'or, l'acier, les machines, les mon-

tagnes, les rivières et les puissances aveugles de la nature ne peuvent manquer d'imposer leurs lois à l'esprit. Et combien d'entre nous sont Carthaginois sur ce point ! Une foule d'individus que nous avons accoutumé de rencontrer dans les salons, les dîners et les bals, sont les adorateurs secrets mais dévots du grand dieu Baal et du grand dieu Moloch, car la fameuse « mentalité » commerciale n'est autre que celle qui fit la ruine de Carthage. Elle repose aujourd'hui sur la même erreur brutale qu'hier, sur ce réalisme indifférent jusqu'à la frénésie aux réalités de la pensée, qui, à force de dédaigner l'âme, finit par ignorer l'intelligence. Son mépris de la morale le conduit à l'inconscience du moral tout entier, en particulier de celui des armées ; où il faudra des combattants, il se fiera à des billets de banque.

Il en alla ainsi des princes marchands de

Carthage et de leur culte du désespoir, à l'heure où tous les espoirs semblaient leur être ouverts. Qui leur eût dit que les Romains espéraient contre toute espérance? Où eussent-ils appris le cœur de l'homme, eux qui ne révéraient que l'or, la force brutale et des dieux au cœur de bête féroce? Tant et si bien qu'ils apprirent un beau matin, en se frottant les yeux, que, des cendres qu'ils avaient dédaigné de disperser du pied, un incendie nouveau venait de renaître et dévorait tout devant lui; Asdrubal vaincu, Annibal débordé, Scipion portait la guerre en Espagne, il la portait en Afrique... Un peu de temps encore et, sous les murs de la Ville d'Or, Annibal livrait et perdait sa bataille suprême: et Carthage tomba comme un éclair, comme seul avant elle était tombé Satan. La Ville-Neuve n'est plus qu'un nom sur le sable, et pas une pierre ne demeure qui marque le lieu de sa splendeur. Mais, des

siècles après la guerre dernière qui acheva de consommer sa perte, des ouvriers qui fouillaient les décombres de ses fondations ensevelies mirent à jour sous leurs pioches les reliques de sa religion : un amas de squelettes minuscules.

...Carthage est tombée pour sa foi, pour avoir poussé ses principes jusqu'à leur terme logique. Moloch a dévoré ses propres enfants.

Les dieux s'étaient levés et les démons avaient fui ; mais la victoire demeurerait à des vaincus, pour ne pas dire à des morts. Nul ne comprendra pleinement la geste de Rome ni le destin qui devait la porter au rang suprême, s'il ne conserve toute la mémoire des heures de honte et d'agonie où elle persévéra dans son haut témoignage. Si elle se dresse seule au milieu des nations prosternées, c'est qu'elle s'est dressée seule au milieu de ses ruines ; aux yeux de l'homme, désormais, elle est

l'humanité, et le reflet déjà l'éclaire d'une lumière invisible encore derrière les voiles de l'avenir. Les desseins de la miséricorde divine nous restent insondables ; mais un fait certain, c'est que les luttes où s'aguerrit la chrétienté se fussent déroulées dans une bien autre atmosphère si l'empire fût échu à Carthage. Grâce au triomphe arraché par Rome, la clarté divine, à l'heure qu'elle s'était choisie, se leva sur une humanité humaine malgré tout. Quelles que fussent sa corruption et sa misère, l'Europe avait échappé à de pires destinées ; car il y a loin de l'idole qui est une poupée de bois à laquelle les enfants offrent les miettes de leur repas à l'idole géante qui pour le sien dévore des enfants.

Le monde était déchu, mais combien il eût pu déchoir davantage !

Ce n'est point un concurrent que Rome anéantit, mais un ennemi réellement mor-

---

tel ; et lorsqu'elle leva, pour le coup de grâce, son bras impitoyable, elle ne songeait plus dans son cœur à des traités de commerce ni à des protectorats, mais à un rire exécrationnel et sinistre. Haïssant, le Romain haïssait l'âme haïssable de Carthage. Haine charitable ! Parce qu'il sut être dur, il nous reste permis de nous remémorer sans dureté notre passé humain, et nous n'eûmes jamais à abattre les bosquets de Vénus comme furent abattus jadis ceux de Baal. Si le passage du paganisme au christianisme est un pont en même temps qu'une brèche, nous qui l'avons franchi, songeons à ceux qui défendirent l'autre rive. Les âges ont passé, et nous sommes aujourd'hui en paix avec nos pères les païens ; avant de tourner sur eux la page, mettons en face de ce qu'ils furent ce qu'ils eussent pu devenir. Grâce leur soient rendues, l'antiquité nous est un fardeau léger, et nous n'avons pas à



frissonner devant la nymphe d'une fontaine ou le cupidon d'une console ; par la douce chaîne du sourire et des larmes, nous sommes reliés aux temps qui ne sont plus, et dont le souvenir ne nous fait pas baisser la tête. Et ce n'est pas sans un mouvement d'intime tendresse que nous voyons tomber le crépuscule du soir sur la ferme sabine, et les dieux familiers se réjouir à voix basse lorsque Catulle enfin revient à Sirmio. *Deleta est Carthago...*

## VIII

### LA FIN DU MONDE

J'étais un jour couché sur l'herbe à l'ombre d'une église de village, en compagnie d'un curieux personnage. Il faisait partie des adeptes d'une religion pour lors dans toute sa fraîcheur, qui ne craignait pas de s'intituler *Higher Thought*, ou *Pensée supérieure*, et où je me trouvais suffisamment initié pour discerner déjà une certaine tonalité générale d'altitude et de supériorité, tout en souhaitant d'atteindre bientôt le degré plus ésotérique où les rudiments de la « pensée » me seraient enfin perceptibles. Mon compagnon était de beaucoup le plus amusant de ce groupe d'excentriques, car, quel que fût le niveau

de sa pensée, il leur était fort supérieur par l'étendue de ses expériences, ayant navigué sous les tropiques, tandis qu'ils cogitaient en banlieue. On l'accusait même de quelque tartarinade, mais j'avais eu plaisir à me promener avec lui dans les bois, où son visage bronzé, ses sourcils hirsutes et sa barbe pointue me représentaient assez bien l'image du dieu Pan. Étendus sur le gazon, nous contemplions sans mot dire la cime des grands arbres et le clocher de l'église, tandis qu'autour de nous la chaude après-midi d'été s'adoucissait aux approches du soir. Tache imperceptible sur la pureté du ciel, un oiseau lointain chantait, et une brise molle se coulait, sans faire bouger une feuille, entre les branches des antiques vergers de la vieille Angleterre. Soudain, mon voisin rompit le silence. « Savez-vous, me dit-il, pourquoi ce clocher se dresse de la sorte? » J'exprimai un respectable agnosticisme, et

il poursuivit d'un air dégagé : « Oh ! toujours la même chose — l'obélisque, le culte du phallus. » Je levai les yeux sur lui, et, tandis qu'il ricanait dans sa barbe de bouc, ce n'est plus Pan que je vis, c'est le Diable en personne. Il n'y a pas de mot pour rendre l'énorme, l'insane, la perverse incongruité d'un propos pareil en un pareil lieu et un pareil moment. Une minute, je ressentis toutes les passions de ceux qui brûlaient des sorcières : puis le sentiment d'une absurdité plus énorme encore se leva en moi comme une aurore. « Bien sûr, répondis-je après un instant de réflexion, bien sûr, sans le culte phallique, on aurait bâti l'église la tête en bas. » J'en aurais ri pendant des heures. Mon interlocuteur n'en fut pas offensé, car il n'avait pas l'épiderme fragile. Nous nous étions rencontrés par hasard, et ne nous sommes jamais revus ; il doit être mort, à l'heure qu'il est. Mais son nom m'est resté :

il se faisait appeler Louis de Rougemont.

L'image de l'église villageoise du Kent en équilibre sur la pointe de son clocher me revient à l'esprit chaque fois que l'on me parle d'origines païennes ; elle évoque à ma rescousse le rire salubre des géants et me met en humeur aussi charitable envers toute la gent des critiques et des archéologues qu'envers ce pauvre Rougemont. Mais cette énormité me demeure aussi un salutaire rappel de la mesure à observer en parlant des temples païens aussi bien que des églises chrétiennes ; mesure que nos modernes païens ne conservent pas toujours. Les humanitaires sont durs pour la religion naturelle de l'humanité ; ils la représentent comme nécessairement issue d'arcanes innommables et marquée invariablement du caractère de l'anarchie la plus abandonnée. Je rougirais de les suivre et de juger le culte d'Apolon comme Rougemont jugeait celui du

---

Christ ; ce n'est pas moi qui irai de gaieté de cœur supposer à la cité antique l'atmosphère spéciale que cet hurluberlu prétendait subodorer dans un village anglais. Au contraire, avant d'entamer le chapitre de la décomposition ultime du paganisme, je tiens à souligner une fois de plus qu'en son sein les bons éléments l'avaient emporté sur les pires. C'est le meilleur paganisme qui vainquit le dieu des Carthaginois, c'est le meilleur qui conquiert l'empire universel et régna sur le monde, de la grande muraille d'Écosse aux jardins suspendus de l'Euphrate. Ayant vaincu et régné, reconnaissons-le maintenant, il commença lui-même à se défaire.

Hors de ce point de vue, l'histoire n'apparaît que de biais. Car le pessimisme ne consiste pas à se lasser du mal, mais du bien ; le désespoir s'attaque à la joie comme à la souffrance. Pour qu'une société dégénère, il faut qu'elle ait des parties vivantes,

et, lorsque sa santé est atteinte, lorsque ses aliments perdent leur saveur et ses prières leur élan, nous mesurons alors seulement son déclin ; une civilisation statique comme celle de Carthage, méchante momie desséchée dans ses aromates, ne portera jamais d'âge sous ses bandelettes. Aussi bien, Carthage avait péri — mais qu'importait, puisque, le pire étant mort, le meilleur se mourait à son tour ?

La situation de Rome en face de Carthage s'était retrouvée dans ses rapports avec d'autres nations moins éloignées d'elle dans tous les domaines. Il serait, en effet, souverainement inique de ne voir qu'hypocrisie dans son dégoût des vices grecs. Sans faire des Romains d'invraisemblables paladins, il est permis, je pense, de leur attribuer les réactions d'hommes normaux, et les Grecs, comme chacun sait, s'étaient abandonnés fort loin, dans leur culte de la nature, au sophisme de la simplicité, dans



---

ses moins naturelles simplifications. Sodome et Gomorrhe, sans doute, sont moins inhumaines que Tyr et Sidon, et il est hors de question de mettre en balance le libertinage grec et la diablerie punique ; mais il reste que l'un comme l'autre appellent une invincible répulsion ; je n'en veux pour témoignage que les sentiments qu'éprouverait un jeune garçon qui, ayant eu le bonheur d'arriver sain et net à l'âge pubère, découvrirait le culte de Gany-mède : il ne sera pas simplement choqué, mais, à la lettre, écœuré. Et son mouvement, comme tous les premiers mouvements, sera le bon, vu que notre indifférence cynique provient d'une illusion, la pire, l'illusion de la familiarité ; il est de même absolument juste d'imaginer les rustiques vertus de vieille souche romaine hérissées et exaspérées par le contact, par la simple rumeur des mœurs helléniques. Corinthe fut traitée moins

durement que Carthage, pour avoir inspiré une moindre répulsion ; mais point n'est besoin pour expliquer le sac de Corinthe de ne retenir que des motifs d'ordre politique et économique, et de considérer l'indignation romaine comme le masque pharisaïque d'appétits brutaux et de convoitises commerciales : c'est méconnaître étrangement l'importance d'un facteur qui, de nos jours, revient souvent dans les discours, mais se rencontre rarement à l'état de réalité. J'ai nommé la démocratie : l'histoire révolutionnaire de Rome n'est, d'un bout à l'autre, qu'un long effort vers l'idéal démocratique, et les gouvernants, pour agir, y eurent toujours besoin de se sentir solidement appuyés sur de forts mouvements d'opinion, conditions fort contraires au déploiement de l'art diplomatique. C'est, d'ailleurs, cette puissante démocratie romaine qui donne tant de relief au rôle de l'oligarchie. Certains his-

toriens contemporains ont voulu trouver l'explication des prouesses et des victoires du peuple romain dans l'usure exécrationnelle que pratiquaient divers patriciens, comme si Curius était venu à bout de la phalange macédonienne en lui prêtant de l'argent, ou si le consul Néron avait négocié sa victoire du Métaure à sept et demi pour cent d'escompte net. L'usure patricienne est mise en évidence par la rébellion continue des plébéiens ; Carthage non plus ne manquait pas de princes usuriers, — mais elle n'avait pas de tribuns.

Œuvre charnelle et chargée de tous les péchés de la chair, l'ascension de Rome fut celle cependant de tout ce qui est populaire et normal, que l'on retrouve au degré le plus éclatant dans la haine éminemment normale et populaire où les Romains tenaient la perversion. Celle des Grecs avait fini par tourner en convention littéraire, et par se glisser sous cette forme

dans la littérature latine ; elle ne doit pas néanmoins nous cacher de fortes différences de tonalité. Virgile adopte et adapte çà et là un air de Théocrite, mais sans conviction, et n'y insiste guère ; ses thèmes coutumiers sont foncièrement normaux, en morale surtout ; il ne se lasse pas de célébrer la piété domestique, le culte de la patrie et la gloire de la terre. L'antiquité, en marche vers son déclin, suspend ses pas aux accents d'un poète qui fait entendre, en une minute d'éternelle quiétude, la voix grave de l'automne qui s'avance chargé de la gloire des fruits mûrs, des splendeurs du couchant, et de la nostalgie des beautés qui s'en vont retomber au néant. Virgile, qui doutera de ta suprême santé spirituelle, ayant lu seulement deux vers de ta main ?

Mais l'œuvre virgilienne nous garde d'autres et de plus vives clartés. L'*Énéide* se fonde très exactement sur la chute de

---

Troie, sur la fierté avouée d'appartenir à Troie vaincue. En faisant remonter aux Troyens l'origine de sa race et de sa république bien-aimées, Virgile ouvre le cycle troyen qui se perpétue jusqu'à nous à travers le moyen âge. Il se trouve en puissance dans la figure homérique d'Hector ; mais il était réservé à Virgile de tirer celle-ci de la littérature pour la planter en plein ciel de légende, où elle marque à jamais la dignité divine attachée à la défaite et éclaire la venue de la chevalerie chrétienne. Elle brille clair dans la nuit des âges barbares ; des peuples sans nombre ont mis leur point d'honneur à se vouloir d'invraisemblables généalogies troyennes, et le monde fut plein de descendants d'Hector ; l'on ne voit pas que quiconque ait songé à se réclamer d'Achille. C'est pour de tels apports à la sensibilité chrétienne que beaucoup ont succombé à l'émouvante tentation d'ho-

norer en Virgile un chrétien d'avant le Christ.

Tournée vers le paganisme, l'autre face de son génie ne nous importera pas moins. Ce que Virgile retient de la mythologie, c'est surtout le folklore, c'est-à-dire, précisément, les croyances du menu peuple ; plutôt que les Olympiens, il chantera avec amour les agrestes divinités de la vie rustique, et la raison de croire ne lui apparaîtra pas à travers les allégories abstraites d'Uranus et de Chronos, mais sous la forme et le visage du grand Pan, des nymphes à la course légère et du vieillard des forêts. Nulle part il ne se laisse aller avec autant de bonheur que dans ces *Églogues* où il a donné à l'Arcadie des bergers sa belle vie immortelle. Ici encore, il est trop aisé de dénigrer sans grâce, et les plus plates conventions se sont bien souvent acharnées contre l'aimable convention pastorale. L'on a tant souri des

---

bergers de porcelaine, l'on s'est tant diverti du Joyeux Paysan de notre répertoire d'opéra que l'on oublie de se demander par quelle coïncidence ils s'affichent avec une telle insistance. Or, pourquoi voit-on tant de bergères de Saxe et, si peu d'épiciers? Pourquoi n'a-t-on jamais orné les cheminées de négociants gracieusement accoudés, de maîtres de forges en acier ou de changeurs et de traitants en or massif? Qui fait que l'opéra ne varie jamais son spectacle en remplaçant le Joyeux Paysan par un Joyeux Politicien, et en représentant des ballets où des quadrilles de banquiers et d'agents de change pirouetteraient sur les pointes et feraient des entrechats? Pour une raison bien simple, et qui n'a rien perdu de sa force : parce que notre instinct profond tient l'existence urbaine pour malsaine à côté de la vie campagnarde. D'où l'éternité des *Églogues* ; un moderne a écrit, il est vrai,



les *Églogues de Fleet Street*, où les pâtres sont remplacés par des poètes ; mais nul ne s'est encore avisé d'écrire des *Églogues de Wall Street*, où la place des poètes serait tenue par des milliardaires. La simplicité possède des prestiges infinis, bien qu'ils ne s'exercent que par intermittence. Le secret du joyeux paysan, c'est que le paysan est joyeux — à ses heures ; si différent que soit le berger de chair et d'os du berger des chansons, souvenez-vous que toute convention repose sur une tradition, et toute tradition sur une réalité. N'oublions pas que, si les pastorales sont l'alibi naturel des sociétés trop mûres, *païen* et *paysan* sont un seul et même mot, et que l'art artificiel des fades continuateurs de Virgile, comme les bergeries de Versailles, s'inspire d'un sentiment naturel au point que son échec est celui de tout le culte de la nature.

Car les bergers s'éteignaient parce que

leurs dieux étaient morts. La religion rustique qui faisait le bonheur de la vie des champs avait trahi son intime faiblesse, au fur et à mesure que la société se faisait plus complexe : elle s'était contentée d'apparences, et l'être lui faisait défaut. Le monde avait passé sa jeunesse à se griser de fables et à s'amouracher d'images ; il avait fait la fête sans souci du lendemain. Son imagination débridée n'avait d'égale que sa crédulité, qui, à son tour, l'entraînait fort loin des sentiers de la simplicité. Les arbres généalogiques issus de Jupiter s'enchevêtraient en une jungle inextricable, tandis que les privilèges des divers dieux, héros et demi-dieux empiétaient les uns sur les autres au milieu de contestations interminables où le droit et le blason tenaient plus de place que la poésie. Et le désordre, comme bien l'on pense, ne s'arrêtait pas là. Je ne crois pas, avec Rougemont, que la mythologie commence par

l'érotisme, mais je suis persuadé qu'elle doit finir par là ; de fait, c'est ce qui arriva, et plus la poésie devint luxurieuse, plus la luxure devient fangeuse. Vice grec, vices orientaux, vieux démons sémites, tous les maléfices et toutes les perversions s'abattirent sur l'imagination romaine de la décadence comme des mouches sur un fumier.

On se lasse de tout, surtout de « faire semblant », et l'heure vient immanquablement où l'enfant en a assez de jouer au voleur ou au sauvage, et se met à tourmenter le chat ; l'heure vient où l'homme est fatigué de fables et ne trouve plus de saveur à se persuader qu'un arbre est une belle fille et que la lune est descendue dans la couche d'un berger. Cette satiété produit dans tous les paradis artificiels le même résultat, qui consiste à doubler la dose. L'homme cherche des péchés nouveaux et d'inédites obscénités, il s'abandonne aux plus sales pratiques et aux pires folies des

superstitions orientales — il se met les nerfs à vif, fût-ce avec le couteau des prêtres de Baal. Le somnambule cherche le réveil dans le cauchemar.

Les chants et les danses villageois se taisent, et les forêts retombent au silence, car le villageois lui-même est en voie de disparaître. L'empire, comme notre régime industriel, marchait à grands pas vers le système servile qui fait l'idéal de l'esprit administratif. La classe paysanne se mua en populace urbaine à laquelle il fallait tout donner, *panem et circenses*, lisez : des allocations et du cinéma — car notre régression païenne n'a pas même le bon sens de se calquer sur la période forte du paganisme, et ne prétend l'imiter qu'en sa décrépitude. Comme aujourd'hui, la société avait perdu son âme avec ses dieux ; les lares du foyer avaient rejoint dans le néant les divinités tutélaires des champs, des jardins et des bois. Le Vieux de la

---

forêt avait achevé de vieillir. La grande voix sur la mer qui annonçait la mort de Pan annonçait en même temps la venue du Christ ; car la mythologie laissa l'âme en un vide qui l'eût asphyxiée si la théologie n'eût pris sa place. Mais la théologie est une science, ce que ne furent jamais les fables, reflets du caprice qui les enfanta, et comme lui fugitifs ; cessant de croire aux dieux, l'homme connut du même coup qu'il n'y avait jamais cru. Il avait chanté, dansé et fleuri leurs autels, il avait joué de la flûte, joué la comédie : il s'était joué.

Ainsi le crépuscule se fit sur l'Arcadie ; sous les grands hêtres, le son des derniers pipeaux vibre avec la tristesse d'un éternel adieu. Les poèmes virgiliens déjà la laissent pressentir, mais les saintes amours et les lueurs douces du foyer éclairent encore certains vers délicieux, tel celui que Belloc a pris pour pierre de touche de l'intelligence du cœur : *Incipe, parve puer, risu*

---

*cognoscere matrem*. Puis la famille, comme chez nous, succomba à l'action convergente du système servile et de la promiscuité urbaine ; le citadin devint « éclairé », c'est-à-dire qu'il perdit l'énergie de se créer des mythes. Tout le long des rivages de la mer intérieure, le bas peuple pleura ses dieux et se consola avec des gladiateurs. Et le même destin frappa l'aristocratie intellectuelle qui, depuis Socrate et Platon, devisait en se promenant ; il devint enfin manifeste aux yeux de tous qu'elle se promenait en rond. Le démon de la simplification, qui dénature tout pour les besoins arbitraires d'un système, se dévorait lui-même ; si le fin mot de notre destinée tient, en effet, en un vocable unique, vertu, plaisir, hasard, bonheur ou malheur, tout est dit ; le tort des philosophes est d'avoir persisté à le dire. Le sage, plutôt que de se taire, se fit sophiste, le sophiste, rhéteur, et celui-ci, marchand de devinettes ; de là au ma-

gicien, le pas fut vite franchi, car un brin d'occultisme n'a jamais nui dans la bonne société et la prestidigitation a toujours le don d'amuser le monde où l'on s'ennuie.

De prétendus bons esprits déplorent l'exiguïté de la vision méditerranéenne, et peignent un vif tableau des vastes horizons que lui eût ouverts la découverte des continents ignorés. J'ai peine à partager cet avis, pour une grande raison, c'est que les limites atteintes chez nous par la culture païenne furent et demeurent les limites naturelles de toute croissance exclusivement humaine. Les stoïciens romains n'avaient rien à apprendre des Chinois en fait de stoïcisme, et les pythagoriciens n'avaient pas attendu les Hindous pour inventer la métempsycose, la vie simple, et les beautés du régime végétarien, — les pauvres gens, de fait, n'étaient déjà que trop enclins à subir les influences de l'Orient — et les syncrétistes proclamaient avec



---

autant de zèle que n'importe quels théosophes l'identité fondamentale de toutes les religions. L'on ne voit pas qu'ils eussent beaucoup étendu le champ de leurs spéculations en améliorant leurs connaissances géographiques, à moins de se persuader qu'ils eussent affiné leur sens moral au contact épuré des Aztèques et des Incas ; vu que le reste de l'univers n'était alors que confusion et barbarie. Reconnaissons dans l'empire romain le chef-d'œuvre de l'humanité, nous n'en sentirons que mieux la signification redoutable de la sentence inscrite en mystérieux hiéroglyphes au fronton de ses palais et de ses temples...

L'homme avait atteint les bornes de son effort ; message plus tragique et plus dur que l'avertissement tracé jadis en lettres de feu sur la muraille babylonienne ; nous sommes loin de l'annonce fraîche et joyeuse de l'invasion en marche et du désastre imminent. Aucune puissance ne

restait sous le ciel qui pût vaincre Rome : aucune qui pût l'amender. C'est la force qui s'affaiblissait, la vertu qui s'avalissait ; trop de civilisations avaient infusé à la culture méditerranéenne le meilleur de leur sang, trop de nations avaient mis en commun leurs ressources spirituelles pour que la faillite ne fût pas irréparable. La société anonyme des empires réunis était en face de la banqueroute.

Ainsi donc la mythologie et la philosophie vidées jusqu'à la lie, et le culte des démons impuissant à construire par définition, que restait-il du premier élément que nous avons distingué dans la composition du paganisme ? Que devenait, en un mot, la croyance au Créateur du ciel et de la terre ? Il est malaisé de relever la trace de cette immense vérité à travers des temps aussi vœux d'espérance. A mesure que se dissipaient les nuées diaprées, l'école stoïcienne vit sans doute son idéal

s'éclaircir, et contribua par là à préparer les temps à venir. Les Juifs, de leur côté, continuaient de veiller jalousement sur leur dépôt secret et il est d'autant plus significatif de voir des gens du monde et des femmes de la meilleure société embrasser la religion judaïque. Aux autres restait l'athéisme. Anomalie suprême de temps anormaux, cette négation ultime flétrit, par delà tous les dogmes, la croyance la plus nécessaire à l'âme, celle qu'il existe aux choses une raison. Lucrèce, le premier, avait déroulé la danse macabre des atomes scintillants et substitué à Dieu l'évolution, au démiurge le Chaos. Mais il est d'autres et de plus graves raisons qu'une œuvre poétique, si amère soit-elle, au malaise indicible qui étreignait alors l'homme antique. Comment n'eût-il pas montré le poing aux astres impassibles, lorsque, sous ses yeux, le noble édifice de la civilisation humaine, cimenté par le sang et les pleurs

de générations sans nombre, s'enlisait dans un sol mouvant avec une lenteur implacable et sûre? La création pour lui n'était plus qu'une immense chute, et toutes les étoiles des étoiles filantes; et les vastes piliers de ses portiques majestueux fléchissaient sous le poids d'un déluge invisible. Devant un tel désespoir qui donc s'étonnera de l'athéisme triomphant? S'il existait une réalité derrière les voiles abolis, qu'attendait-elle pour se manifester? Non, il n'y avait point de Dieu : un Dieu eût choisi cette heure pour venir sauver le monde.

Et la vie continua dans un labeur et des plaisirs également monotones et stériles. C'était la fin du monde, et il n'en finissait pas de finir; tous les mythes, tous les mystères et toutes les religions de la terre avaient en attendant scellé une paix définitive, et la liberté était acquise à chacun d'adorer à sa guise, pourvu qu'il

remplît en échange une formalité de gratitude envers la bénignité impériale, — quelques grains d'encens offerts au titre consacré de *Divus Cæsar*.

Cela ne faisait point difficulté ; le monde, du moins, fut long à s'apercevoir qu'il pût s'en rencontrer aucune. L'on racontait bien que, je ne sais où, je ne sais quelle vague secte orientale avait fait un esclandre... Quelle lubie ! Il fallait avoir du temps à perdre... Mais voici que l'incident se répète en divers points de l'empire, et que le public commence d'en ressentir une irritation tout à fait disproportionnée à l'importance des personnages en cause. Leurs propos, d'ailleurs, y entraient pour peu de chose, bien qu'ils en tinssent d'assez étranges, même pour l'époque. Selon la rumeur courante, ils prétendaient que Dieu était mort et qu'ils l'avaient vu mourir. On en avait entendu bien d'autres dans ces temps désespérés ;

seulement ces provinciaux ne semblaient point en proie au désespoir, mais à la plus étonnante allégresse, car le trépas de Dieu leur permettait, à ce qu'ils disaient, de boire son sang et de manger son corps. D'après d'autres versions, il n'en allait point tout à fait ainsi ; Dieu était bien mort, mais non pour de bon, et l'imagination mystifiée peinait à se représenter le spectacle fantastique des funérailles de Dieu, le soleil devenu noir en plein jour, puis l'omnipotent défunt brisant les portes de son tombeau et surgissant à nouveau comme le soleil levant. Cela ne se tenait pas, mais l'histoire n'en était que plus banale. Une religion de fous de plus ou de moins...

Ce qui gênait davantage, ce qui sortait de l'ordinaire, c'était le ton de ces fous-là, et leur allure. Pour un ramassis de barbares, d'esclaves et de gens de rien, ils avaient une démarche étonnamment mili-

taire ; ils observaient une discipline et une solidarité parfaites, et marquaient de la façon la plus tranchante la distinction de ce qu'autorisait ou interdisait leur petit système ; toutes leurs paroles, si doucement qu'elles fussent proférées, avaient la sonorité de l'airain. Bref, l'on en était réduit, faute d'autre explication, à l'extravagante supposition qu'ils croyaient ce qu'ils disaient. Quant à leur faire entendre raison dans l'affaire si simple des honneurs qui se doivent à l'empereur, autant prêcher à des sourds. L'on eût dit qu'un métal nouveau était tombé sur terre ; la différence de substance se sentait au toucher. Et ceux qui s'attaquaient aux fondations de la secte croyaient avoir frappé le roc.

Avec une rapidité étrange, toutes les proportions connues s'abolissent comme en songe au contact de cette poignée d'hommes ; avant que l'on eût eu le



temps de les voir venir, ils faisaient déjà sentir leur présence. En peu de temps, ils furent assez considérables pour être dédaignés ; on se taisait à leur approche et l'on détournait la tête. Un peu de temps encore, et le monde a fait place nette à ces gens ; hommes, femmes et enfants, les voici debout au centre d'une immensité vide, seuls, isolés, lépreux. La scène change, et le pourtour de ce vide se garnit d'une nuée de témoins, d'un cercle de visages avides qui se penchent sur eux par myriades dans un silence intense.

Car il se passe là, en bas, des choses étranges : des tourments inouïs ont été inventés pour les insensés qui ont apporté la bonne nouvelle ; une société blasée secoue sa lassitude dans l'émotion nouvelle de sa première persécution. Personne encore ne pourrait dire pourquoi un monde si pondéré a perdu la tête, ni ce qu'il leur veut : mais ils gardent une immobilité

surhumaine, tandis que l'arène et la terre entière semblent tourner autour d'eux.

Et dans cette heure sombre une lueur les éclaire qui ne s'éteindra plus, une blanche flamme brûle sur le petit troupeau, phosphorescence surnaturelle qui illumine sa trace à travers les ombres de l'histoire et transperce la nuée de fables et de théories qui voudrait l'obscurcir. C'est le trait de lumière et de feu dont le monde, en le foudroyant, l'a cerné et couronné pour la consommation des siècles, par lequel ses ennemis l'ont rendu plus illustre et ses détracteurs plus inexplicable — c'est l'auréole de haine qui étincelle au front de l'Église de Dieu.



FIN



## TABLE DES MATIÈRES

---



	Pages.
I. — L'homme et sa caverne.....	1
II. — Le Pithécanthrope et les professeurs.	39
III. — Antiquité de la civilisation.....	71
IV. — Dieu et les religions.....	119
V. — L'homme et ses dieux.....	153
VI. — Démons et philosophes.....	189
VII. — La guerre des dieux et des démons.	235
VIII. — La fin du monde.....	273



*Cet ouvrage*  
*a été achevé d'imprimer sur les presses*  
*de la*  
**LIBRAIRIE PLON**  
*le 27 mai 1927.*

















